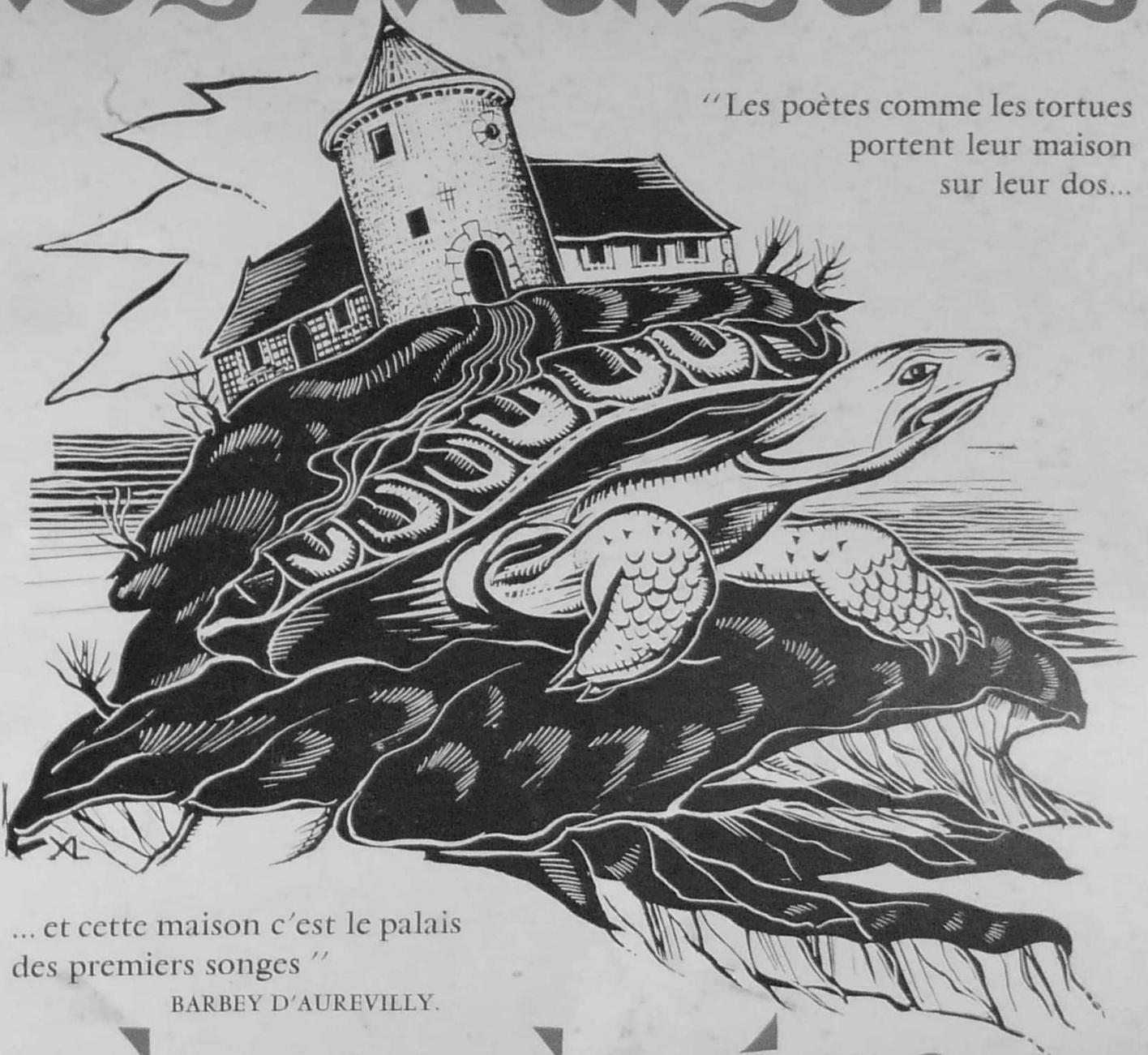


PIERRE CRESSARD

Les Maisons

"Les poètes comme les tortues
portent leur maison
sur leur dos..."



... et cette maison c'est le palais
des premiers songes "

BARBEY D'AUREVILLY.

inspirées

ILLUSTRATIONS DE XAVIER DE LANGLAIS

A Julian - Per Coraud.

Délegué général de Ker Arvor
es sympathique et confraternel
hommage.

Pierre Cussat

Les Maisons inspirées

Pierre CRESSARD

Les Maisons inspirées

Illustrations
de Xavier de LANGLAIS

DU MEME AUTEUR :

Le Paradis Tranquille des Petites Iles
Imprimerie Bretonne (2^e édition épuisée)

PLIHON Editeur
5, rue Motte-Fablet
R E N N E S

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
34 EXEMPLAIRES DE LUXE SUR
PAPIER OFFSET EXTRA BLANC
NUMÉROTÉS DE 1 A 34
COMPORANT UN DESSIN
ORIGINAL INÉDIT
ET 26 EXEMPLAIRES DE LUXE
HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE 1 A XXVI

AVANT-PROPOS

« Les poètes, comme les tortues, portent leur maison sur leur dos, et cette maison, c'est le palais des premiers songes qu'ils emportent sur leur pensée (et où qu'ils aillent) comme une écaille brillante ou sombre ! Le premier milieu dans lequel ont trempé les poètes, voilà l'éducation ineffaçable, la véritable origine de leur genre de talent, ce qui damasquine et fourbit leur acier, ce qui en décide le fil et les reflets... »

L'image, en tout cas, est du « gladiateur du bien-dire », Barbey d'Aurévilly. Mais est-il besoin de tellement de références que, sur les maisons, les érudits, ou même simplement les bons élèves trouveraient à foison dans toute la littérature. Qu'importe, puisque dans ce pèlerinage aux maisons inspirées, à travers l'Ouest, j'ai eu tout de suite la révélation que la première maison où l'on a vécu, c'est un peu comme la première femme qu'on a aimée ; on n'arrive jamais à effacer son image. « L'homme prend et garde l'empreinte du sol et du Ciel », a dit Taine. De sa maison encore bien plus, comme du ventre qui l'aurait porté.

A notre époque de cités d'urgence, il y a certes des maisons qui se contentent d'abriter, et parfois si mal, mais il en est d'autres, peut-être plus rejointoyées, mais plus secrètes et plus maternelles, qui nourrissent l'enfance, parfument toute une vie, réconfortent la vieillesse, à la manière de la Terre revigorant Antée, et vous apparaissent au delà de la mort, l'Arche où se réfugiera votre âme pour tenter le grand voyage.

Hélas, il est des hommes qui n'ont point de maison natale, comme d'autres sont de père et de mère inconnus ; d'autres qui viennent des meubles de passage ou des appartements sans âme et sans visage des villes, comme on est de l'Assistance Publique, d'autres n'ont dans leur souvenir qu'une pauvre maison écroulée ou démolie par le temps ou par les guerres, comme ceux-là qui restèrent trop tôt orphelins pour bien connaître leurs parents.

C'est peut-être pour échapper à cette frustration que l'on a pris aujourd'hui l'habitude de naître dans les cliniques. Et pourtant la crèche la plus humble qui vit naître l'Enfant-Jésus, n'est-elle pas la plus célèbre ?

Les poètes ont ceci de commun avec les dieux qu'ils peuvent, en quelque sorte, choisir leur maison pour naître ; pour naître à la poésie, à moins que ce ne soient les maisons qui choisissent ceux qui leur sont attachés et plus fidèles pour en faire des poètes.

« Ici, j'ai découvert la Vérité du Monde », avait fait inscrire Saint Pol Roux, en lettre gothiques flamboyantes, dans le hall romantique de son manoir des Boulouts.

Mais il n'avait pas quitté sa masure de Roscanvel, sans écrire cet émouvant adieu à la chaumière de Divine :

« Une dernière fois, chaumière, laisse que je baise tes murs modestes et jusqu'à leur ombre couleur de ma peine.

« Adieu humbles degrés de l'escalier ! Adieu, place de mes sabots dans l'entrée, adieu, petites fenêtres de roulottes, adieu, toit rapiécé comme un penn-du de pauvre.

« Adieu, pierres du seuil, usées par nos allées et venues. »

Si le choix est libre, il demeure parfois inexplicable. Le cœur a ses raisons...

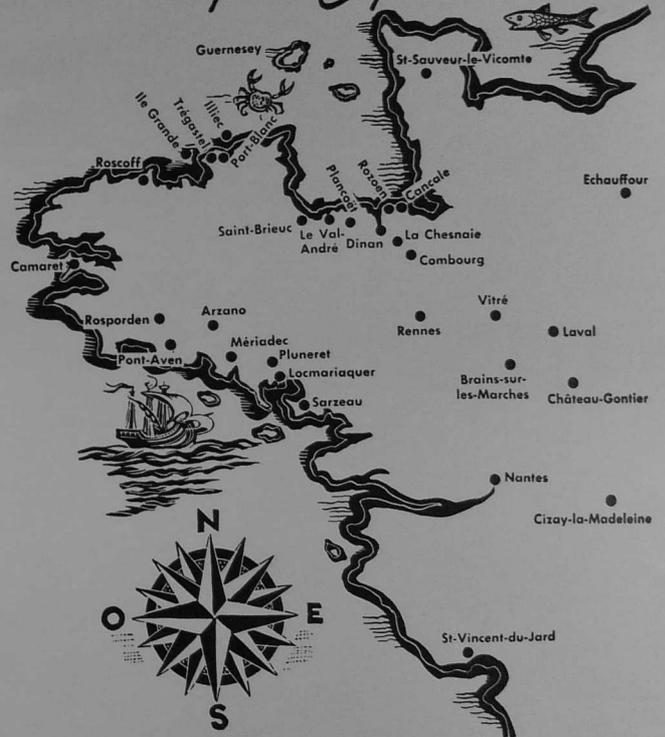
Le lecteur s'étonnera peut-être lui-même que, sans aucun souci de hiérarchie, d'époque et aussi de la géographie, nous passions de l'authentique château féodal de Chateaubriand au castel décor pour cinéaste de la bonne Zénaïde Fleuriot, du manoir démantelé, aujourd'hui perchoir à goélands, de Saint Pol Roux le Magnifique, et même de la malouinière de Lamennais à l'humble chaumière mayennaise, avec sa chambre apprentis « pour l'abbé », du cardinal Suhard ; de la courtaude maison de pêcheurs de Jeanne Jugan à la chaude et odorante villa de Colette : Rozven.

Envers Colette, c'est peut-être d'une dette de reconnaissance dont nous entendons nous acquitter, car c'est un peu à travers elle qu'on nous a appris d'abord à comprendre, ensuite à aimer les vieilles maisons.

« Ma maison de Montigny reste pour moi ce qu'elle fut toujours, une relique, un terrier, une citadelle, le musée de ma jeunesse. Que ne puis-je la ceindre, elle et son jardin, vert comme les parois d'un puits, d'une muraille qui la garde de tous les yeux. Mon amour pudique surprend sur elle un mirage qui me trompe seule. Annie et Marthe Payet et Calliope et Maudis, si je leur montrais ma maison de Montigny diraient : « Eh bien quoi, c'est une vieille maison ».

« — Ce n'est pas une vieille maison, pauvres d'esprit ! C'est la maison de Montigny, et, quand je mourrai, ce sera sa fin, à elle aussi. Mes yeux, prêts de s'éteindre, se lèveront vers son toit d'ardoises violettes, brodé de lichen jaune ; à ce signe, la verdure sans fleur de son jardin fondra en brume confuse. Les sept

si vous passez par là...



couleurs d'un prisme tremblant souligneront les arrêts de sa carcasse sombre, et nous demeurerons, elle et moi, une seconde suprême ; moitié ici, moitié déjà là-bas. »

Là, sans doute, ami lecteur, est tout le secret qui nous rapprochera sous le linteau ou qui sera cause de notre mésentente.

*Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.*

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'un livre savant à ambition critique. Ce ne sont que des reportages écrits au gré d'une promenade en zig-zag. Parfois nous avons eu la joie d'entendre des témoins ; d'autres fois nous avons dû fouiller les mémoires, les ouvrages sérieux, les revues ou journaux régionaux. Nous n'avons pas voulu alourdir notre livre de toutes ces références. Nous n'avons fait notre miel que de l'anecdote, que du pittoresque. Nous n'avons pas cherché à consolider ou à démolir la gloire des morts. Nous avons seulement cherché à les approcher pour les mieux comprendre, sans curiosité malsaine de découvrir quelques petites faiblesses. Plus que les caveaux des cimetières, la maison qu'ils ont aimée n'est-elle pas leur dernier refuge ?

Dans ce pèlerinage aux maisons inspirées, nous nous sommes souvenus de la prière d'Ossian :

« O pierre, parle aux armées qui s'avancent, que la mousse t'enveloppe, que les ombres des morts te défendent, que jamais une main humaine ne t'approche. »

Nous avons respecté les secrets des maisons inspirées ; nous ne voulons vous en révéler qu'un seul qui serait de les aimer, à commencer par la vôtre.

Ce fut au départ notre seul viatique et notre seule clef.

Leconte de Lisle à Rennes

Les manuels de littérature nous apprennent le plus sérieusement du monde que Leconte de Lisle vécut à Rennes quelques années de sa jeunesse et qu'il s'y « absorba dans l'étude féconde de l'histoire et des langues anciennes ».

Bien sûr, il ne s'aurait guère d'aller raconter aux potaches en quête d'évasion que les grands anciens, qui ont réussi, firent partie de ces équipes de braillards en goguette qui s'en vont de nuit arracher la carotte du receveur ruraliste pour l'accrocher sous le porche du dentiste, le plat à barbe du coiffeur à la porte de quelque solennel professeur ou pendre l'enseigne du charcutier à la fenêtre des bons bourgeois.

Leconte de Lisle, que les mêmes manuels ne manquent pas de surnommer « l'impassible », ne dédaignait point pourtant ces joyeuses bandes qui, au sortir du *Café de Bretagne*, du *Cirque* ou du *Fort de Plaisance*, s'en allaient, à grands éclats, troubler le sommeil des commerçants rennais. Bien sûr, par goût littéraire autant que par attrait de la nouveauté, il déserta bien souvent le Palais de Justice, où se tenait la Faculté de Droit (avec laquelle ses absences réitérées lui avaient déjà valu beaucoup de démêlés) pour fréquenter la salle des séances du Conseil Municipal, où, précurseurs de la Faculté des Lettres, un helléniste éminent étudiait la tragédie grecque et la poétique d'Aristote, tandis que M. Varin présentait l'histoire des Mérovingiens, que M. Charles Labitte parlait de Dante et de Pétrarque, et qu'un M. Delanay donnait de remarquables leçons sur Ronsard et Montaigne.

Mais quand, en juin 1887, Leconte de Lisle débarqua à Nantes où il avait déjà séjourné sept années (de trois à dix ans), il venait simplement de l'île Bourbon pour se mettre sous la tutelle d'un oncle, avoué à Dinan, faire son droit, obtenir le diplôme de licencié et entrer, selon les vœux paternels, dans la magistrature.

Mais il ignorait alors, que, pour prendre ses inscriptions à la Faculté de Droit, il fallait être bachelier, ce qui étonna encore bien plus son colon de père, ancien chirurgien des armées napoléoniennes, qui, de son île lointaine, clamera son indi-

gnation : « Je ne sais en vérité quand ce gouvernement cessera de faire des sottises », écrira-t-il à son cousin, le futur maire de Dinan, Louis Leconte, en le suppliant d'utiliser toutes ses connaissances pour faciliter au futur magistrat « son ridicule examen de baccalauréat ».

Ce fut encore plus belle chanson quand on apprit que, pour se présenter au baccalauréat, il fallait avoir un certificat d'études. De Dinan à Saint-Denis de la Réunion, il allut au moins un an pour faire accepter au médecin-planteur cette formalité, à son entendement si absurde qu'elle l'eût amené volontiers à conspirer contre le roi-bourgeois, Louis-Philippe, au grand émoi du cousin avoué qui brigait déjà une place de sous-préfet.

Durant toutes ces tergiversations, le jeune Leconte de Lisle avait dû tellement oublier ce baccalauréat qu'il l'obtint de justesse, avec, pour un futur traducteur de *l'Iliade et de l'Odyssee*, la note « médiocre » en grec, un « faible » en mathématiques et tout juste un « passable » en philosophie. Encore est-ce une chance pour la tranquillité de l'examineur devant la petite histoire, qu'il lui eut accordé un « suffisant » en français et un « assez bien » en rhétorique.

Pourtant, le père avait pris soin d'établir pour son fils un programme précis qui prévoyait la botanique au printemps, la chimie durant l'hiver, la flûte et le paysage comme délassement ; encore qu'il fût fortement recommandé au futur substitut, pour se préparer à siéger aux Assises, de suivre des cours d'anatomie et de physiologie, « trop de magistrats ignorants sur cette matière, écrivait l'ancien chirurgien, étant incapables de concevoir nos explications et conséquemment de fixer leur jugement ». C'était évidemment un très sage et minutieux emploi du temps, pensé de l'île Bourbon, mais peut-être assez ardu à suivre pour un jeune créole, échappé à la tatillonne sollicitude paternelle, et lâché, à dix-neuf ans, en un monde nouveau pour lui.

Si Rennes n'est peut-être pas alors une ville enchantée, le jeune Leconte de Lisle ne la découvre pas moins avec plaisir. Il a une chambre tranquille et commode au 4 de la rue des Carmes, au milieu des tanneries et au bord de la Vilaine qui n'est point encore canalisée. Mais il y a, toutes proches, les auberges enfumées, chaudes et bruyantes du Pré-Botté, le théâtre où passent les meilleurs artistes de Paris et où les étudiants mènent grand tapage, parce que la Préfecture ne veut pas laisser Frédéric Lemaître jouer *Robert Macaire*, à cause d'une certaine ressemblance de tête que l'acteur se ménage avec un personnage en vue. Il découvre tout Rennes, depuis le Thabor où flânent de jolies promeneuses et où il va fumer cette pipe d'écume, baguée d'argent, achetée 18 francs à crédit, jusqu'à l'auberge de la route de Saint-Malo, où l'on va collationner chez Jamet, dit Poganne, dont les étudiants ont fait leur homme, parce qu'en 1815 il a joué mille tours pendables aux Prussiens, dont celui de leur faire ingurgiter des galettes réchauffées au suif ranci au lieu de beurre.

Son baccalauréat obtenu, il s'est bien inscrit à la Faculté de Droit, mais le



code ne lui dit rien : « Je n'ai pas pu vous écrire plus tôt, tracassé que j'étais par le droit, ignoble fatras qui me fait monter le dégoût à la gorge. Je m'en vais vers l'abrutissement... » Au train qu'il mène, les cent francs mensuels qu'envoie le père, et que l'oncle dinannais transmet avec parcimonie, et souvent avec retard, sont vite dépensés et il oublie souvent de payer ses inscriptions.

Et puis, il y a cet oncle, ce bourgeois étroit et irréductible, « le plus Louis-Philippe en un mot dans son égoïste satisfaction et dans son entêtement de non savoir, conformes du reste aux convenances », qui va le rendre républicain, bien plus farouchement que les exigences de l'Université sur l'obligation du baccalauréat et du certificat d'études n'eussent fait de son bonhomme de père un légitimiste.

L'oncle se venge bien en lui coupant tout à fait les vivres et en envoyant à l'île Bourbon de véritables réquisitoires contre ce neveu indocile « qui affecte un mépris sauvage pour tout ce qu'on est convenu de respecter dans la Société ».

Avant de subir la terrible période de la vache enragée où il ne lui restera même plus un centime et où il ne saura même pas comment se faire la barbe, l'indocile étudiant en droit va essayer de vivre de sa plume. Avec l'audace de son âge, il envoie des vers à la *Revue des Deux Mondes* ; on ne lui répond même pas.

Alors il se tourne vers un petit journal satirique, intitulé *Le Foyer* et qui s'imprime à Rennes, tout en vers jusqu'à la signature de l'imprimeur :

*Notre petit journal s'imprime en cette ville
Chez notre typographe Alphonse Marteville*

Les articles, eux, n'étaient pas signés et on aura du mal à démêler les premières œuvres de Leconte de Lisle, qui, d'ailleurs, n'ajouteraient probablement rien à sa gloire littéraire.

Mais *Le Foyer* est vite sans flamme, bien plus faute de ce combustible qu'est l'argent, sans doute, que par manque de souffle de jeunes talents. Leconte de Lisle ne se décourage pas et il fonde lui-même avec un groupe d'amis, *La Variété*, dont un professeur de la Faculté des Lettres, M. Alexandre Nicolas, présente le programme dans le premier numéro en date du 1^{er} avril 1840 : « Rénovation et exaltation de la Société par l'Art, son affranchissement par le Christianisme ».

Car, entre temps, sous l'influence de son ami Edouard Turquety, Leconte de Lisle a réchauffé sa foi catholique, et le futur auteur païen de *Kain* et des *Poèmes Barbares* va connaître à Rennes une année d'enthousiasme chrétien et de ferveur religieuse.

« Grand admirateur de la doctrine sociale du Christ, Leconte de Lisle devait tout naturellement embrasser la cause d'un parti chrétien, dès lors que ce parti prétendait se rapprocher des sources même de son origine, de l'Évangile et de la communauté des premiers fidèles, enfin de ces principes dont l'oubli avait causé la crise religieuse du siècle dernier. »

Dès lors, le jeune poète va prêcher avec fougue la fraternité sociale et traiter

du christianisme démocratique, de la fusion universelle des esprits rapprochés et réconciliés en Jésus. Il chante dans un poème, *Issa ben Mariam*, l'action libératrice du Christ :

*Tu dormais plein de grâces, enfant de l'Orient,
L'ange des songes d'or ouvrait en souriant
Les ailes sur ta tête blonde
Et ta mère veillait son trésor précieux,
Mais nul ne devinait que de tes faibles yeux
Jaillirait l'aurore du monde.*

Promu rédacteur en chef, puis directeur de *La Variété*, Leconte de Lisle cherche à approfondir sa recherche de la vérité en même temps qu'il poursuit, en toute indépendance, la défense de ses idées. Mais il en arrive à se poser le problème de la foi, et cherche à comprendre ce qui se trouve au-dessus de l'intelligence humaine. Il admire cet orgueil qui place la créature en face de son Créateur et la fait réclamer ses droits.

*A quoi bon, Lelia, tous ces regrets infimes,
Ne laisse pas longtemps tes deux ailes sublimes
S'engourdir dans le deuil,
Vers le ciel irrité lève ta forte tête,
Le courage n'est beau qu'au sein de la tempête.
Le génie est l'orgueil.*

Les tourments, autant que cette flambée de foi, disparaîtront, en même temps que cessera la publication de *La Variété*, qui n'aura pas duré plus d'un an.

C'est en même temps que du doute, l'époque de la grande indigence où il lui faut vendre jusqu'à ses habits et avoir recours aux Liger, des brasseurs plus ou moins alliés à sa famille, pour pouvoir payer sa chambre de la rue des Carmes.

Sa rancœur monte contre la société qu'il rend responsable de ses déboires, contre son oncle qui lui reproche ses idées avancées, avec d'autant plus d'aigreur qu'il redoute qu'elles ne nuisent à ses ambitions préfectorales, contre les Rennais qui le guettent, le surveillent, contre la Faculté qui lui a tout juste, et à grand-peine, décerné le certificat de bachelier en droit.

Pour huer tous ces bourgeois qu'il déteste, il fonde le *Sifflet*, qui s'enroue et tombe après quelques numéros. Il s'associe avec un fils du notaire bien renté, Paul Duclos, pour fonder le *Scorpion*, au titre plein de menace. La copie était si venimeuse que l'imprimeur refusa de tirer le premier numéro.

Leconte de Lisle s'enferma dans sa chambre, le ventre creux, suçait sa pipe d'écume dont l'italien Binda continuait de réclamer le prix à l'oncle de Dinan. Il se mit à rêver de la maison paternelle, un peu irritée contre lui, mais prête, tout de

même, à accueillir l'enfant prodigue. Il revoit les paysages ensoleillés de son île Bourbon, la maison natale au milieu des tamaris, près d'une baie lumineuse où le soleil perlait la chlamyde de l'océan...

*Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.*

En septembre 1843, Leconte de Lisle rend la clef de sa chambre de la rue des Carmes, et, sans même prendre la peine d'aller dire au revoir à l'insupportable oncle dinannais, il gagne Nantes d'où il s'embarquera pour l'île Bourbon.

Le maire de Dinan n'entendra plus parler du terrible neveu jusqu'à la Révolution de 1848 où le fougueux poète accourra de Paris pour régler son compte à l'oncle cafard et dresser contre lui la population.

Son échec (et le mauvais sort que faillit lui faire la foule) le détournera à jamais du peuple et de la politique, pour le figer définitivement comme « l'Impassible » au monole.

Les critiques savants, qui ne diront pas qu'il s'abîma à Rennes dans l'étude de l'histoire et des langues anciennes, croiront pouvoir faire remonter à ce séjour dans la capitale bretonne les causes de son pessimisme et de son désenchantement.

Mais Paul Harel raconte, dans ses *Souvenirs d'Auberge*, que rencontrant, un jour, à Paris, l'auteur des *Poèmes barbares* assez mal en point des suites d'une chute dans un escalier, il lui recommanda des frictions pour atténuer ses douleurs. Et Leconte de Lisle de répondre : « Ah ! non, je veux souffrir, la souffrance augmentant mon pessimisme. »

Au fond, le vrai mérite de Rennes, c'est sans doute d'avoir ménagé dans son Thabor une rencontre avec la muse parnassienne à l'étudiant dont son père rêvait tout bonnement de faire un magistrat colonial.

...Alors que, peut-être, il était encore enthousiaste et sincère.

Paul Féval à Rennes

On a dit que Paul Féval, pour écrire ses romans, avant de se mettre à sa table de travail, enfilait le pantalon blanc bouffant, endossait la veste de velours sur gilet brodé et coiffait le chapeau à guides ou à boucles.

C'est ainsi, du moins, que les caricaturistes du Second Empire se plaisaient à le représenter. Mais il est plus que probable que celui-là qui, encore enfant, savait modeler en « Dame Blanche » ou en autres gracieux fantômes les brumes vespérales du marais de Redon, quand il s'évadait du château de la Forêt-Neuve, en Cournon, pour aller courir les landes à dolmens, à la recherche de quelques maisons à trésor, ou pour surprendre les confidences des peupliers aux ruisseaux, n'avait guère besoin de cette mise en scène.

Au pays de la chouannerie, où l'on fondait encore des balles après la Révolution de juillet, en contant les précédentes prouesses dont les récits se mêlaient aux légendes, son âme s'était imprégnée, comme les vêtements s'imbibent de brume ; il ne s'était pas contenté d'écouter, il avait su interroger et, plus tard, il lui suffira de mettre la plume sur l'empreinte de ses souvenirs, comme une aiguille sur la cire, pour écrire :

Chouans et bleus, Contes de nos pères, Job Misère, Le joli château de Coqueret, Belles de Nuit, La Dame des Marais, Le Chevalier de Kéramour, Le Dernier Barde, Château-Pauvre, Roland Pied-de-Fer, La Louve, La Fontaine aux Perles, Le Loup Blanc, etc...

Déjà, dans l'Hôtel de Blossac, où il est né le 30 septembre 1816, et où son teint de « Jean Farine » et son allure de fille ont confiné sa jeunesse, il a imaginé bien des histoires et, à travers les petits carreaux des hautes fenêtres, il a cru voir la cour dallée où se pavanaient jadis les « épées de fer » :

*S'animer des passants qui le hantaient naguère,
Et dans l'enivrement des fêtes éphémères,
Mêlaient parmi les chants et les appels du cor
Des armures d'acier aux robes de drap d'or.*

Jean Farine, c'est ainsi que l'appelle Marie de Moy, la jeune voisine d'endessous, qui le guette par la porte entrebaillée pour le poursuivre dans l'escalier et lui faire des crocs en jambe. Car ce bretteur dans ses écrits, qui par la suite, deviendra un véritable « sportif », est pour l'heure une sorte de petite fille qui craint son père comme un demi-dieu, et n'ose trop quitter les jupes de sa mère et de ses sœurs, de peur du chien du menuisier, de peur sans doute de tous les fantômes qui, déjà, le hantent.

Ce père d'aspect terrible qui ne se déride guère qu'à table après le *Benedicite*, court les présidences d'Assises, car les 3.000 francs de traitement annuel de conseiller à la Cour ne lui permettent guère, avec les deux fils partis et les trois enfants à la maison, de tenir un rang convenable, encore que le beurre de la Préalaye ne coûte alors que dix sous la livre, et qu'Henriette, la bonne, en chipotant un peu, puisse rapporter des Lices un poulet pour moins de quinze sous.

Mon père me paraissait un homme doux et froid, dira-t-il plus tard, pressé toujours de quitter les bruits du foyer pour se réfugier dans le travail.

La mère, bien que timide et effacée, et s'en remettant à la domestique qui joue les « maitresses j'ordonne » du soin de la maison, est une dame patronnesse. Elle reçoit beaucoup, mais toujours les mêmes gens qui ne font guère attention à l'enfant sans jeu et sans entrain : *Il ne venait chez nous que des dames et des demoiselles de la Congrégation, beaucoup de vicaires, deux ou trois magistrats livrés au jeu de boston, et une douzaine de vieux gentilshommes, enfants terribles de la Restauration, dévôts et voltairiens en même temps, moqueurs de la bourgeoisie qui avait déjà porté sur leur catogan, traîtres à leur roi pour vouloir être plus royaliste que lui ! On destituait le préfet deux ou trois fois par semaine chez nous ; on chantait le général ; on foudroyait du même tonnerre Martignac et Foy, Chateaubriand et Manuel.*

À l'âge de dix ans, le petit Paul obtient une demi-bourse comme interne au Collège royal de Rennes. Son père l'y conduisit un jour de crachin, en lui recommandant d'une voix grave de bien travailler pour préparer son avenir, laissant entendre qu'on n'était pas très à l'aise. Pour seul adieu, une petite tape amicale sur la joue et la promesse d'une sortie le jeudi, si les notes étaient excellentes. Elles ne durent pas être bonnes, car il n'y eut jamais de sortie. Le père avait-il eu par ailleurs un pressentiment ; le fait est qu'il mourut moins d'un an après, épuisé par le travail.

Paul, élevé parmi les femmes, est mal à l'aise au milieu de ses camarades de collège ; il se fait souvent houspiller et bousculer. Il est de ceux que les professeurs, respectueux de la force et du succès, traitent facilement de paresseux. Il est de fait qu'il prête beaucoup plus d'attention au langage savoureux des fermières du Vau St-Germain ou des commères en robe de pilou, dévidant leurs cancons et emplissant leurs cruches à la fontaine de la place du Cartage, qu'aux commentaires du « de Bello Gallico ».

Mais les brimades de ses camarades et l'incompréhension de ses maîtres ont tendu en lui un ressort. Il vient d'entrer en troisième, lorsqu'il écrit son premier



conte *Quando Quidem*. Quando Quidem est un professeur un peu bohème, chauve et bedonnant, qui aime le cidre doux du pays de Rennes et les servantes accortes, au teint pareil à celui des « bédanges » dont on le fait, tout autant que les citations de Sénèque, et qui se trouve bien à l'abri des criaileries de sa femme Véturie, derrière les rideaux de cotonnade rouge des cafés-cidres du Pré-Botté. Lorsqu'il mène ses élèves en promenade au bois de la Mère-Michel, de l'autre côté des Gayeulles, il ne laisse jamais rompre les rangs sans avoir eu soin de crier cette vieille astuce : « Ne vous éloignez pas, polissons, des environs circonvoisins d'alentour. » L'ennemi acharné du professeur est Videlicet (Féval lui-même) régulièrement dernier en classe, mais le premier au chahut et à la révolte.

Ses goûts d'indépendance et de rébellion sont devenus tels, que lorsqu'éclate la Révolution de juillet, durant sa troisième, lui qui, par contradiction, affiche en famille des idées libérales, arbore en cours de récréation une cocarde blanche à sa casquette, se déclare partisan de Charles X et crie : « Vive Henri V ». Il fait tant de bruit qu'on lui conseille de changer d'air. Sa mère le confie à un parent, M. Foucher de Careil, au château de la Forêt-Neuve en Cournon. Il tombe là, paraît-il, en plein complot et trouve l'inspiration qui lui donne l'essor décisif.

Toujours est-il que, lorsqu'il reviendra à Rennes, après quelques démêlés avec la maréchaussée venue fouiller le château où Paul cache une carabine pour aller combattre les Bleus, il n'est plus du tout le même homme. Pour le moins il est un homme, qui de retour au collège impose le respect à ses camarades et se fait citer au palmarès. « Tout mon être rabougri par l'oppression réagissait au premier souffle de la liberté. Je naissais une seconde fois... Mon cœur, mon esprit, mon corps étaient leur délivrance. » Il est bachelier sans peine et, de mauvaise grâce, mais sur les instances familiales, il commence son droit.

Quand il n'est pas en faculté, plutôt que de rester à la maison où on le tient « court en bride » et où l'on ne reçoit que des bigotes de la congrégation qui passent leur temps à le critiquer, embusquées derrière leur face à main, il préfère aller se promener. Au début, il erre timidement dans les rues de Rennes, « une bonne ménagère toujours en déshabillé qui ne veut point, ou ne sait point s'embellir par la parure », et s'aventure jusqu'au Thabor. « Le jour, c'est la solitude ; on peut y rêver comme en pleine campagne et, sous ces massifs ombreux, rien n'empêche de se croire à mille lieues de la ville. »

Bientôt, il chausse de gros souliers et, le sac au dos, le bâton à la main, il s'en va dans les campagnes, en quête de nouveaux souvenirs de la Chouannerie. Il va jusqu'à Laval, Saint-Malo, Hédé, Redon, tantôt se reposant comme les chemineaux, dans les fossés, sur les talus « plantés de chênes rabougris par l'émondage dont les lignes tortueuses, embrouillées à l'infini, donnent l'aspect des forêts à tous les horizons », tantôt il cherche le calme et la fraîcheur des bois et il se plaît à évoquer les fantômes de tous ces paysans vêtus de peaux de biques qui se cachaient au milieu des feuillages, attendant le signal d'un quelconque Loup Blanc, pour attaquer les Bleus.

Tout parle à son imagination bien plus vagabonde encore que lui, et il semble que le vent le fouette et que la mer ou quelques fées des grèves l'attire. Allant vers la Rance, il écrit sur la route de Châteauneuf : « Quand il était la tête nue, les souliers poudreux, la sueur au front, il revivait. »

Bientôt il se sentira des ailes quand il découvrira le nid d'aigle du fort de Rothéneuf, d'où partiront les héros du *Club des Phoques*, Cancale, le Marais de Dol, le Mont-Saint-Michel et sa merveille, qui tiendra une grande place dans son œuvre.

De retour à Rennes, il travaille tard le soir dans sa chambre, et la flamme vacillante des bougies, achetées en cachette, fait danser les arabesques jaunes de la tapisserie grise, comme un étonnant décor. Il lit Byron, Shakespeare, Malebranché, Corneille, Molière, Dom Lobineau, les premiers vers de Hugo et les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, que ses sœurs brûleront, avec de grands cris d'indignation, quand elles les découvriront dans le pupitre noir où il est censé classer les lourds ouvrages des juristes. Lorsque tout le monde dort dans la maison, il n'hésite point à descendre l'escalier, ses chaussures à la main, pour aller rejoindre ses camarades qui mènent grand tapage autour du billard de la Pomme-de-Pin. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa licence de droit dès sa vingtième année.

La famille avait conservé des amitiés à la Cour. On lui conseille fort de s'inscrire au barreau et, ce qui est mieux, on lui trouve une première cause à plaider en assises : une histoire de vol de douze poulets, avec escalade et effraction. L'inculpé, un sieur Planchon, devait être une sorte de chevalier du soleil pareil à ces grands gaillards endimanchés qui, dans *Bouche de Fer*, suivront l'enterrement de Quatre-Pattes, « vivante immonde qui traînait du soir au matin dans la boue ses hideuses infirmités », mais dont la jeune et jolie femme pût prendre chapeau dès le premier soir de son veuvage, le faux mendiant lui ayant laissé de trois à quatre mille livres de rentes. Fier comme un jeune chevalier qui va se faire adouber, Paul Féval a loué pour trois francs au vestiaire une toque et une robe d'avocat.

A-t-il oublié son dossier comme on l'a prétendu, ou bien la Cour l'impressionne-t-elle au point que tout chavire dans sa tête ? Toujours est-il qu'il ne dira rien de la plaidoirie étudiée. Mais il se rappelle qu'il n'y avait pas toujours gras à manger à la Maison du Conseiller à la Cour, que parfois il fallait se contenter de maigres restes et de bas morceaux. Planchon était las de manger son pain sec, il a eu envie de rôti. La voix s'affermir ; d'ému, d'émouvant, le jeune avocat devient ironique, mordant. L'escalade ? Un petit talus aisément franchi. L'effraction ? Une petite haie de troènes écartée et à travers laquelle le voleur poussé par la faim, a pu facilement passer.

La Cour est déridée, amusée ; l'inculpé va être acquitté. Mais Planchon ne l'entend point de cette oreille. Il tient à sa réputation de voleur de poules, de caïd des chevaliers du soleil ; il connaît son métier et ne veut, même pas au prix de l'acquiescement, passer pour un pauvre type. « Ce petit-là n'a pas fait ses dents », a-t-il marmonné et de recommencer une autre plaidoirie en sens inverse. La chose

n'était pas si facile, mais lui, Planchon, tout de même s'y connaît. Les jurés ne tiennent pas à le contrarier : il fera cinq ans de travaux forcés.

Féval a-t-il pris cela pour un échec, en dépit du bruit que sa plaidoirie a fait dans la ville ou a-t-il été à jamais déçu de sauver les gens malgré eux ? On ne le reverra jamais plus au Palais et il gagnera Paris où un parent lui a trouvé une place de commis de banque.

Un matin d'août 1837, accompagné de sa mère et de ses sœurs en larmes, qui portaient l'une son raglan, l'autre son chapeau de castor dans un journal, avec pour tout bagage une mallette ornée de tulipes jaunes et rouges et, pour toute fortune, cent écus donnés par son frère Charles, le juge de paix, il alla prendre la diligence de Paris. Quand le postillon claqua son fouet, il sentit comme un pincement à son cœur, mais il se rappela son apostrophe à Paris et il évita de pleurer :

Paris, mon Paris, autel splendide où je veux m'agenouiller devant toutes les gloires ! Patrie de ma jeune passion ! Argos dont je me souviens sans l'avoir jamais vu. Paris ! mon pays, mon paradis ! Dans ce lointain foudroyant et lumineux, je vois quelque chose comme un gigantesque mât de cocagne, autour duquel se range la multitude des combattants de la vie. Les forts montent, les faibles tombent. Au couronnement de l'arbre, il y a tout ce que l'homme adore sur la terre.

Au mât de cocagne, il ne décrochera tout d'abord que 150 fr., le prix d'une tragédie dont il avait abandonné la propriété littéraire à un vétérinaire qui voulait être nommé secrétaire de l'Instruction Publique. Il y avait déjà longtemps qu'on l'avait renvoyé de la banque, pour l'avoir trouvé à lire un livre plutôt que d'étudier les changes.

Et pour « décrocher la timbale », il faudra que son inspiration revienne, par les sentiers perdus de son enfance, en Bretagne.

La Marquise de Sévigné aux Rochers

Enfin, ma fille, nous voici dans ces pauvres Rochers. Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre sans mourir de tristesse ? Il y a des souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs et de si tendres qu'on a peine à les supporter : ceux que j'ai de vous sont de ce nombre.

Voilà ce qu'à peine descendue de sa calèche à deux chevaux, M^{me} de Sévigné de sa grande écriture élancée, a jeté sur une feuille de papier, à l'adresse de sa fille qui a fini par rejoindre son mari, M. de Grignan, lieutenant-général de Provence, pour aller bientôt lui donner un fils.

C'est peut-être la sixième fois qu'elle vient dans ce château proche de Vitré, hérité de son mari, Henri de Sévigné, authentique gentilhomme breton. On arrive un mercredi en retard de vingt-quatre heures sur l'horaire prévu et, après que se sont égaillés les quinze cents hommes à cheval, fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate, qui sont allés au-devant d'elle, ou plutôt, prend-elle soin de dire, au-devant de son fils, sur la route de Vitré, on est parvenu là en tout petit équipage, deux calèches, un cheval de bât, portant le lit de la marquise, et trois ou quatre cavaliers chargés d'assurer la sécurité et de déhaler les voitures quand elles s'embourbent dans les mauvais chemins. Dans la première calèche ont pris place la marquise, Charles, « le petit guidon », qui vient faire sa cour aux héritières bretonnes, la « Tonquedette » et la « Murinette-Beauté » et l'abbé de Coulanges, le « Bien-Bon ». Dans la deuxième calèche, il y a l'abbé de la Mousse, frère naturel de M^{me} Emmanuel de Coulanges, ancien précepteur du jeune Henri, et Hélène, la femme de chambre, assez délurée pour servir de secrétaire et au besoin mystifier sa maîtresse avec une fausse lettre de M^{me} de La Fayette.

A les attendre, il y a, encore tout suant, tout soufflant, sur sa cavale, le bonhomme Rahuel, mi-receveur, mi-chapelain, la voisine, M^{me} du Plessis d'Argentré, qui vient, un peu en tortillant du col et en pinçant du bec, reprocher le long

abandon dans lequel on l'a laissée et tirer sa petite vengeance, se prévalant d'une nouvelle amie qu'elle a à Vitry, un bel esprit qui a lu tous les romans et qui est en correspondance avec la princesse de Tarente. Il y a aussi Jacques Le Vaillant de Chamboneau, le régisseur, et Michel Lasnier, dit Beaulieu, qui protège les promenades solitaires de la marquise quand elle va rendre ses devoirs à la lune, et ce sot de Picard qu'on congédiera bientôt quand il aura estimé que ce n'est point l'affaire d'un valet de chambre d'aller faner. Et puis, il y a ce rusé et matois de Pilois, le chef des défricheurs qui sait encore mieux tourner les compliments que planter les arbres et qui saura gagner le cœur de la marquise en se faisant prêter de l'esprit quand, la pelle à l'épaule, et tournant son bonnet, il ira se réjouir « de ce qu'on lui avait dit que Madame la Comtesse était accouchée d'un petit gars ».

« Oh ! trop heureux ceux qui plantent des choux ! quand ils ont un pied à terre, l'autre n'est pas loin. » La marquise devait être heureuse ici, puisqu'elle plante ses choux et, mieux encore, ses arbres : *Je voudrais que vous me voyiez, écrit-elle, comme je suis belle le dimanche ; les autres jours, je suis comme une ouvrière, dans la rosée jusqu'à mi-jambe, faite comme quatre chats, fichée avec ma casaque, je tiens à deux mains les nouveaux plants dans un trou, ce sont mes arbres, et Pilois ramène la terre à coups de talons.*

Voilà ce qui s'appelle faire contre mauvaise fortune bon cœur. Car, à dire vrai, la marquise n'est là qu'à son corps défendant et pour avoir cédé aux objurgations du « Bien Bon », le sage économe qui la pressait de venir veiller au grain, aux coupes de bois, à la rentrée des fermages et qui trouve qu'il est grand temps, après la vie insouciance qu'on a menée à Paris, de venir ici mesurer et égaliser la double pile de jetons de trictrac, pour le débit et le crédit, ce qui est sa manière à lui d'établir sa balance.

Mais la marquise n'avait montré aucun empressement à mettre cent lieues de plus entre elle et sa chère fille et à venir s'enterrer ici, où la solitude serait mortelle s'il n'y avait les arbres, la campagne, bien sûr, mais surtout l'écritoire. Tant qu'on a un écritoire et une feuille de papier devant soi, on peut voyager, voler, rêver, aimer, et si elle écrit si souvent à sa fille, c'est évidemment pour lui clamer sa tendresse sur tous les tons et à toutes occasions, mais elle a d'autres correspondants parce qu'elle a pris le goût d'écrire, qu'elle sait bien que déjà on se montre ses lettres, et qu'au fond elle pressent un peu qu'elle peut être le coryphée de son temps. A Paris, elle tient, avant la lettre, de la rédactrice parlementaire, de la chroniqueuse mondaine et de la rédactrice des modes. Sûrement qu'aujourd'hui il y aurait pour elle un moyen d'augmenter ses revenus sans déchoir, ce serait de diriger un hebdomadaire féminin.

Mais ici, à part la nature qu'elle est une des premières à découvrir, sans encore employer ce mot, elle n'a pas de grand sujet à aborder. Ah si ! il y a Pomenars, le divin Pomenars, de son vrai nom Jacques Troussier, seigneur de Pontmenard et de Coëtbo, une sorte de bandit d'honneur, qu'aujourd'hui il faudrait aller interviewer jusque dans le maquis corse, et qui vient aux Rochers sans trop se cacher,



entre deux procès, après sa journée de chasse, boire au pichet et raconter de bonnes histoires. L'autre jour, il passait par Laval alors qu'on s'apprêtait à le pendre en effigie. Il ne se reconnut point tout d'abord, mais quand il sut que c'était lui-même qu'on allait effigier, il se plaignit très fort qu'on l'eût mal habillé, qu'on ne l'eût point fait ressemblant avec sa barbe, et il s'en alla demander le diner au juge qui l'avait condamné. Si on lui demande pourquoi il ne prend plus la peine de se raser, Pomenars répond : « Moi, je serai bien fou de prendre de la peine après ma tête, sans savoir à qui elle doit être. Le roi me la dispute ; quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en aurai soin. » Il paraît que Pomenars a fait de la fausse monnaie, mais « est-ce que Philippe Le Bel n'a pas fait de la fausse monnaie ! » Le Breton têtue et insoumis n'a jamais tué personne et ses frasques sont si plaisantes à raconter que l'épistolière soupçonne fort que ses lettres sont lues dans le cabinet des postes avant de parvenir aux destinataires.

Et puis, tout de même, en cette année 1671, il y a le duc de Chaulnes qui va venir à Vitré tenir les Etats de Bretagne, qui sont bien les plus plaisants, les plus solennels les plus imposants du royaume, et la marquise pressent qu'elle risque d'être promue au rang d'envoyée spéciale.

Un jour, fichée avec sa casaque, les boucles défaites, les doigts gourds et encore pleins de terre, la marquise voit arriver dans sa cour des gardes à cheval et puis des carrosses, des carrosses, les uns qu'on dételle déjà, les autres qui font crisser les pierres de l'allée. C'est la duchesse de Chaulnes, lasse de la solennité des pesants festins que son mari l'oblige à présider à Vitré, qui vient ici chercher une diversion à la campagne. Imaginez toute une bande d'amis campeurs que la pluie a chassés de leurs tentes et qui tombent chez vous à l'improviste ! On s'embrasse, on rit, on babille, on prépare les chambres, on met de la paille fraîche dans les communs pour loger les gardes. Il n'y a que le « Bien Bon » qui s'éloigne en maugréant pour dire son bréviaire et qui trouve que cette fricassée va coûter cher et risque de déjouer ses plus patients calculs.

Le soir, on dine d'une grande pièce de bœuf salé qui pend au lardoir, on attrape des pigeons pour faire des tourtes ; le lendemain, on va piqueniquer, mais, comme le mot n'existe pas encore, on emporte dans les bois une véritable collation de noces de village. Les députés bretons dîneront ce soir à Vitré sans la femme du gouverneur. C'est ce que la duchesse appelle « laisser paître ses bêtes ».

M^{me} de Sévigné craint de ne pas pouvoir soutenir longtemps cette fiction champêtre. Et elle accepte de rejoindre la joyeuse bande à Vitré et d'assister à la tenue des Etats. « Vous êtes nécessaire au service du roi », lui a fait dire galamment le gouverneur qui l'envoie chercher dans un carrosse à six chevaux, avec un officier galopant à la portière et une escorte de cinquante gardes à cheval.

On parcourt les cinq kilomètres qui séparent les Rochers de Vitré en un peu plus de dix minutes, à la moyenne horaire de six lieues. « C'est délicieux, on croit qu'on vole », écrit M^{me} de Sévigné qui, en compagnie de ses abbés, parcourt à peine ses douze lieues dans une journée. La voilà tout à fait dans l'ambiance pour exposer

les discussions et décrire les réjouissances, en même temps que chanter le laus du gouverneur dont elle pressent déjà qu'il pourrait bien faire de son fils Charles, qui n'aime que modérément les armées, un député breton.

MM. de Locmaria et de Coëtlogon, avec deux Bretonnes, dansèrent des pas-pieds merveilleux et des menuets d'un air que nos bons danseurs n'ont pas à beaucoup près ; ils y font des pas de bohémiens et de bas-bretons avec une délicatesse et une justesse qui charment.

M^{me} de Sévigné pour un peu irait danser. « Elle ne perd pas un coup d'œil : si elle regarde bien le jeu, tantôt avec amusement, tantôt avec inquiétude, c'est que les députés, demain, voteront pour elle : elle aussi paiera et tout pourrait se terminer aussi pour elle en dinant quelques fois d'une poignée de châtaignes. Ce n'est pas une raison pour ne pas prendre part au plaisir. Quand elle est trop fatiguée, elle s'en va avec quelques amies souper à sa maison en ville ; les États réunissent des familles, des amis, qui, terrés toute l'année dans leurs châteaux, ne se voient guère et festoient encore moins ensemble. »

Mais après quinze jours de cette fête perpétuelle, la marquise est morte de fatigue. Elle a envie de retrouver son abbé, sa chienne, son mail, Pilois, ses maçons. La partie politique qui se joue derrière ce tintamarre de fête l'a déçue, attristée : « Gare à la corde, dit-elle, quelquefois, à force de tirer, elle pourrait se rompre ».

Quand, après un séjour en Provence elle reviendra en Bretagne en 1676, il n'y aura plus de festin, ni de dons gratuits votés dans l'enthousiasme. Il y a eu une sédition dans la province, des collecteurs d'impôts ont été pendus par des paysans en haut des clochers et la répression est dure. M. de Chaulnes est autant haï qu'il a été aimé. On jette des cailloux aux fenêtres de son hôtel et de son jardin. Et ce n'est plus des loups, mais bien des soldats du roi, qui, en représailles, occupent le pays de Vitré, Beaulieu doit protéger la Marquise. M^{me} de Sévigné, lucide, en dépit de mots très durs que les Bretons lui ont mal pardonnés, avait prévu qu'à force de tirer sur la corde...

Comme autant d'excellents « papiers » au jour le jour, les quelques deux cent soixante lettres datées des Rochers ou de Vitré vous rediront autant que le charme de cette époque, les heurs et malheurs de l'histoire d'alors.

Jusqu'à ce petit « rediseur de mots », ce curieux écho inventé par M^{me} de Sévigné, qui m'a soufflé à l'oreille que non seulement la marquise était journaliste, mais que, déjà, elle avait comme deviné le radio-reportage : « Et maintenant vous allez entendre le bulletin de Marie Rabutin Chantal aux Etats de Bretagne. Ici Paris, allo Vitré. A vous Marquise... »

Féli de Lamennais et ses disciples de la Chênaie

Onze décembre 1832.. Un jeune prêtre dévale, tête basse, l'immense nef de châtaigniers. Comme des furieux, les arbres se débattent sous les rafales ; une tempête sèche roule sur la forêt proche, et le pialement des oiseaux inquiets se mêle à la plainte du vent.

Le voyageur ouvre la barrière blanche qui donne accès à la route ; le crissement des gonds rouillés l'a fait tressaillir ; sa main se glace sur le loquet ; il relève la tête et une larme tombe sur son manteau ; un dernier regard sur la villa qui disparaît au bout de l'avenue, un coup d'œil sur la route déserte et boueuse. Il pivote, hésite, puis comme un lévite qui fait le pas, repart résolument.

Lacordaire quitte à jamais la Chênaie, cette Thébaïde armoricaine et bocagère dont il avait rêvé de faire, avec Féli de Lamennais, un autre Port-Royal.

En cheminant sur cette route de Dinan à St-Pierre-de-Plesguen où il prendra la diligence de St-Malo pour Rennes, Lacordaire se récite la lettre, qu'après combien de brouillons déchirés, il a laissée en évidence sur la cheminée du salon :

Je quitterai la Chênaie ce soir. Je la quitte pour un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile à cause de la différence de nos pensées sur l'Eglise et sur la Société, différence qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. Je crois que, durant ma vie, et bien au delà, la République ne pourra s'établir ni en France ni en aucun lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire.

Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Eglise a eu de très sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu.

Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu ; mais la raison n'est pas tout l'homme et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie qui est toute à mon avantage et toute à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur ; car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu et, ne pouvant vous suivre, que ferai-je ici que de vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets, et m'anéantir moi-même ?

Jamais, vous ne saurez, que dans le ciel, combien j'ai souffert, depuis un an, par la seule crainte de vous causer de la peine. Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours et, quelque dure que puisse être, un jour, mon existence, aucun chagrin du cœur n'égalerait jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Eglise ; plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien ; c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands.

Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux Etats-Unis ou si je resterai en France. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours et dont je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré.

H. LACORDAIRE.

En quel déprimant cauchemar se terminera le beau rêve qui, dans l'espoir d'une aube nouvelle pour l'Eglise et le peuple de France, avait réuni le jeune et ardent aumônier du Lycée Henri-IV et l'auteur célèbre de *L'Essai sur l'Indifférence en matière de Religion*, dès lors paladin du pape et grand bretteur contre les gallicans.

Un nouveau livre : *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, avait conquis le jeune clergé aux doctrines romaines et c'est toute une phalange, généreuse et enthousiaste, qui s'était groupée sous la bannière levée par le Maître du Romantisme, au nom de Dieu et de la Liberté, quand, le 16 octobre 1830, parut le premier numéro de *l'Avenir*.

Le 31 janvier 1831, Lamennais et Lacordaire, coupables d'avoir critiqué la nomination de trois évêques concordataires et accusés d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement de Louis-Philippe, trouvaient une éclatante occasion de combattre pour leur cause dans l'arène de la Cour d'Assises.

Mais, dès le 15 novembre 1831, le journal violemment attaqué de deux côtés par les partisans de l'absolutisme démocratique et les fidèles de l'autorité monarchique, devait cesser de paraître.

« A des idées pratiques, neuves, justes et honnêtes en elles-mêmes et qui sont devenues pendant vingt ans le pain quotidien de l'apologétique catholique, nous



avons eu le tort, écrira plus tard Montalembert, d'ajouter des théories excessives et téméraires, puis de soutenir les unes et les autres avec cette logique absolue qui perd toutes les causes qu'elle ne déshonore pas.

« De plus, notre œuvre était compromise aux yeux du clergé, d'un côté par le système philosophique de M. de Lamennais sur la certitude dont il prétendait faire la base de sa politique comme de sa théologie, de l'autre par l'ultramontanisme extrême du grand écrivain et de ses premiers disciples, car, il est bon d'ajouter, pour l'instruction de ceux qui n'ont pas sondé les abîmes de la mobilité française, qu'à cette époque les doctrines ultramontaines rencontraient auprès de l'immense majorité du clergé, précisément la même impopularité que celle dont le gallicanisme est aujourd'hui la victime. »

Puis ce fut le recours à l'arbitrage de l'autorité papale, initiative hasardeuse que Lacordaire avait longuement déconseillée et fortement combattue, et ce voyage à Rome qu'il dut entreprendre, le bâton de pèlerin à la main, en compagnie de Feli et de Montalembert.

Bien sûr, Lamennais était revenu sans avoir franchi encore le Rubicon, personnellement ménagé et, apparence soumise, mais Grégoire XVI l'avait trouvé un peu exalté.

Lacordaire savait bien que le grand et violent esprit qui ne se pouvait reposer qu'en des solutions extrêmes, devait rouler déjà des pensées de représailles ; quand il voyait la figure du maître se rembrunir, il présentait que l'athlète blessé forgeait en son âme de colère les *Paroles d'un Croquant*.

Et Lacordaire s'en allait seul aujourd'hui, le cœur meurtri.

Ah ! sans doute, il pressent qu'on lui reprochera de fuir le navire désemparé, comme un rat apeuré à l'approche du naufrage.

« Vous ne saurez jamais que dans le Ciel, se répète-t-il à nouveau, combien j'ai souffert depuis un an, par la seule crainte de vous causer de la peine. »

A un détour du chemin, Lacordaire aperçoit, à travers les taillis dénudés, Feli à la promenade avec ses jeunes disciples. Il y a là Elie de Kertanguy, Maurice de Guérin, François du Breil de Marzan, jeune poète fervent, son ami et confrère Hippolyte de la Morvonnais, le suave écrivain malouin ; Ange Blaize, l'abbé Gerbet, esprit doux et d'une aménité tendre ; l'abbé de Cazales, savant dans les voies intérieures ; Eugène Boré, l'orientaliste ; Frédéric de la Provostaye ; et timide, un peu à l'écart, le poète rennais Edouard Turquety, arrivé la veille même de la capitale bretonne.

Le savant et bonhomme abbé Rohrbacher, Supérieur de la Maison de Males-troit, qui vient de temps à autre s'assurer de la manière dont on traite à la Chénaie la question de la Nature et de la Grâce et qu'inquiète parfois le trop tendu des dialogues, lance quelques fines plaisanteries de presbytère ou quelques jeux de mots dont il rit le premier.

On se promène à la mode ecclésiastique, sur deux rangées, presque en cercle.

les uns marchant à reculons, les autres en avant. A chaque arrêt, les disciples se retournent pour que le Maître puisse toujours marcher dans le sens le plus facile.

L'ermite breton, qui ne porte la soutane que pour dire la messe, est vêtu d'une longue redingote grise qui lui bat au-dessous des mollets et dont les pans sont brûlés en deux endroits (car Feli est frileux et il aime tisonner). Le pantalon noir est un peu tirebouchonné et le gilet, lustré par le frottement, témoigne des longues heures passées à la table de travail. Le chapeau est à peu près celui des paysans bretons, mais sa couleur n'est plus très définissable.

Les conversations roulent, animées, sur les rapports des peuples, sur l'unité vers laquelle ils tendent, sur les obstacles que les rois ne cessent de mettre à leurs magnifiques destinées, puis sur la littérature, sur les langues, la poésie. On discute aussi philosophie, religion, spiritualité.

On sait que le rêve de Feli avait été d'instituer à la Chênaie un ordre mi-partie bénédictin et séculier, et cet aréopage tient à la fois du séminaire et du club ; bientôt le club prévaudra.

Pour lors, cependant, les entretiens de Lamennais et de ses disciples restent ceux de Basile et de Grégoire au rivage d'Athènes et ceux d'Augustin et de ses amis au rivage d'Ostie.

Lacordaire se sent des jambes de laine ; va-t-il donc ainsi désertier à jamais ?

Si le chef s'égare, n'est-ce pas à lui, le premier lieutenant, d'indiquer la route ? Si le pilote est ivre ou aveuglé, n'est-ce pas à lui de s'emparer de la barre ? Peut-être... Si... Alors, il s'assied sur le parapet d'un pont, mais une voix est là, en son cœur, qui lui conseille la prudence... Feli n'est point de ces égarés d'un jour ; c'est un corsaire qui aime la lutte et ne fuit point la bataille. Et puis, le maître est si ensorceleur ; même ses erreurs, il les expose de cette voix de feu, persuasive et douce, comme autrefois quand il modulait des airs de flûte derrière le comptoir paternel. Comme autrefois aussi, quand il étonnait ses camarades de la Société Philharmonique de Saint-Malo, figés de peur au spectacle, du haut des remparts, d'un orage formidable qui s'écrasait sur la Cité, tandis que lui, par delà les éclairs, admirait le calme de la mer et la douceur de la nuit. Ne s'étonne-t-il pas souvent lui-même ? « *Les autres regardent ce que je regarde et ne voient point ce que je vois...* » Non, il vaut mieux partir avant que tous n'aient sombré.

Lacordaire reprend son sac de voyage et, sans détourner la tête, « continue à fuir ».

La promenade s'acheva dans le temps qui menaçait ; chacun, après un arrêt à la petite chapelle blottie à l'extrémité du jardin, retourna à ses livres ou à ses rimes. Mais Feli, qu'avait assombri l'absence de Lacordaire, resta seul pour lutter avec son chien, « amusement, nous dit Berryer, qu'il s'accordait deux fois par semaine ».

La bête était un fort terre-neuve rapporté sans doute par quelque pelletas de Saint-Pierre et offert à M. de Lamennais, en remerciement de quelque libéralité.

Car le maître était bon et il se plaisait à venir en aide à des familles indigentes. Kertanguy, avec l'autorisation du maître, s'était constitué le protecteur de plusieurs ménages pauvres des environs et, sous prétexte d'herboriser, Maurice de Guérin et lui s'en allaient, souvent, porteurs de larges paniers, remplis de provisions, qu'ils distribuaient dans ces petites borderies où l'homme, marin, et la femme, paysanne, avaient bien du mal à nourrir leur nombreuse nichée, à raison d'un enfant par campagne de Terre-Neuve.

Lamennais aimait s'entretenir des récoltes et du temps avec les paysans du voisinage ; ceux-ci venaient souvent au « château » demander des conseils de médecine, car à leur entendement tous ces écrivains tenaient du savant et du sorcier ; quant aux « messieurs prêtres » ils devaient, eux, tout connaître.

Parmi les récréations favorites de Feli était aussi la taille des arbres, mais comme il se savait un peu malhabile en cet art, il s'abstenait de toucher aux arbres fruitiers et se contentait de trancher ferme les gourmands des haies et les parasites des taillis.

Il ne se bornait pas à tailler ; il plantait : plus de cinq mille arbres en un an. Parfois, nous confie Maurice de Guérin, dans ses lettres, il détendait ses nerfs fatigués dans les éclats saccadés d'un rire convulsif ou dans l'élan d'une gaieté qui pouvait atteindre l'extrême limite de la familiarité et le haut goût de la plaisanterie rabelaisienne, sans jamais aller jusqu'à l'inconvenance. « Je le vois encore se dilatant dans les explosions d'un rire qui agitait tous ses membres lorsque, dans nos parties de Colin-Maillard, il regardait le grand corps de ce bon Eugène Boré, affublé des jupons de la vieille mère Nicole, qui avait assez de droiture dans l'esprit pour ne point se scandaliser de ces innocentes folies. Je le vois encore quittant sa redingote grise et son chapeau de paille jaune pour jouer aux barres avec nous ; je le vois encore grimant avec l'agilité d'un chat jusqu'au sommet d'un frêle peuplier, dont le tronc semblait s'incliner jusqu'à terre sous ce fardeau inaccoutumé. Je le vois encore contrefaisant l'Anglais ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin et j'admire la perfection de son jeu et le comique de nos scènes bouffonnes. Aussi bien, sa nature réclamait ce dérivatif de l'exubérance physique. »

Car si Lamennais aimait philosopher avec ses disciples, il travaillait et écrivait beaucoup. L'abbé Duine, ancien aumônier du Lycée de Rennes, qui fut l'un des meilleurs commentateurs menaisiens de notre temps, nous a donné sur la méthode de travail du maître, de précieux détails.

Il écrivait le plus souvent dans son salon du rez-de-chaussée à une table sur laquelle il ne souffrait autre chose qu'une écrioire, quelques plumes et du papier de petit format, qu'il préférait doré sur tranches.

« Son écriture est nette, ses lignes sont droites sur son papier ; il y a peu de ratures. Le travail préliminaire de la composition se fait dans sa tête ; puis il écrit avec facilité. Toutefois, pendant longtemps, il refit jusqu'à six fois sa phrase, la

polissant, la limant pour l'amener à la perfection. Il répétait volontiers qu'on doit s'accoutumer à faire difficilement les choses faciles. Le naturel et la force lui semblaient les premières qualités du style, en dehors desquelles il ne reconnaissait que des ouvrages de peu de valeur. La langue traditionnelle et commune lui suffisait pour traduire ses pensées et ses émotions. Le fait est remarquable chez un écrivain qui, d'une part, compose une œuvre philosophique, et ne jargonne pas avec des mots techniques, et qui, d'autre part, accomplit une œuvre polémique et ne violente pas le dictionnaire et la grammaire pour rendre plus vivement les haines et les colères de son âme. »

Son grand homme est Rabelais : « Parlez-moi de Rabelais, voilà mon homme. Que de profondeur ! Que de verve ! Que Voltaire près de lui est un petit garçon ! Montaigne lui-même n'en approche pas... »

Après ces heures laborieuses, Feli avait plaisir à retrouver ses disciples autour de la table du souper. Le menu était toujours frugal. Lamennais mangeait rapidement et sans la moindre recherche de gourmandise. Il n'était difficile que sur le choix de son tabac à priser.

Le matin, il déjeunait avec du chocolat ou une bouillie de pommes de terre... A midi, et le soir, il se faisait très souvent un régal de manger de la galette de blé noir, avec du lait « riboté » ou chaude, au heure. Pour les hôtes, le menu était plus raffiné, plus copieux, et, s'il survenait un invité, on servait le café et les liqueurs.

Après le dîner, la pléiade de la Chénaie tient ses assises dans ce salon dont Maurice de Guérin a signalé dans ses lettres la simplicité antique. Parfois on joue aux échecs ou au trictrac, mais plus souvent c'est un échange d'impressions et d'idées entre les disciples et le maître ou un long monologue de Feli sur un sujet qui lui tient à cœur.

« Il se jette dans un immense sofa, vieux meuble en velours cramoi rûpé, qui se trouve précisément placé sous le portrait de sa grand-mère, où l'on remarque quelques traits du petit-fils et qui semble le regarder avec complaisance. C'est l'heure de la causerie. Alors, si vous entriez dans le salon, vous verriez là-bas, dans un coin, une petite tête, rien que la tête, le reste du corps étant absorbé par le sofa, avec des yeux luisants comme des escarboucles, et pivotant sans cesse sur son cou ; vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de longs éclats de rire aigus ; c'est notre homme. » (Lettre de Maurice de Guérin à M. Bayne.)

La veillée se terminait, comme dans un monastère, par une visite silencieuse à l'oratoire, ainsi que l'a noté Hippolyte de la Morvonnais : « Lorsque nous étions réunis dans la chapelle éclairée par la lueur claustrale d'une seule chandelle, lumière insuffisante à l'œil, mais si douce, si bonne, à l'âme contrite et priante, il se faisait d'abord un grand silence... Bientôt la porte de la chapelle s'ouvrait, vive et criante. Une petite ombre s'avavançait vers le bénitier, et quelqu'un se jetait, avec une sorte d'anéantissement, à genoux sur le parquet sonore, et puis tout renaît dans le silence et l'immobilité : M. de Lamennais priait devant l'autel. »

Un soir, M. Feli venait de passer en revue les différents systèmes enseignés dans les écoles, lorsque la lampe qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa sur le parquet. « Tiens, on n'y voit plus goutte », s'écria le jeune Elie de Kertanguy. « Mes enfants, répartit le penseur, c'est presque toujours ainsi que se terminent les cours de philosophie. »

Hélas ! l'orage continuait de s'accumuler sur la Chénaie. Le 7 septembre 1833, Feli dut congédier sa chère colonie. Le lion blessé resta seul rugissant sous les hautes futaies et, pour le double motif qu'il était lion et qu'il était blessé, il eut à endurer maintes piqûres d'injustice. Une crise néfaste s'ouvrit dans son cœur qui finit de le révolter. Ses disciples d'hier, dispersés aux quatre vents du ciel, le virent avec effroi brûler ce qu'il avait adoré et lancer sur le monde étonné ses fameuses *Paroles* et la fatale *Préface aux troisièmes mélanges*.

Le 5 mai 1836, Lamennais descendait à son tour l'allée de châtaigniers et, refermant derrière lui la barrière blanche de la Thébaïde abandonnée, désertait à jamais le camp d'Israël.

A la tombe de gazon, sous les grands pins d'Ecosse dont il avait rêvé à la Chénaie, il préférera la tranchée des pauvres d'un cimetière parisien.

Les poètes hindous, lorsqu'ils parlent du guerrier qui se jette dans la mêlée à corps perdu, s'expriment ainsi :

« Il fit d'avance abandon de son âme. »

Lamennais fut l'un de ces héros : lui aussi se rua au plus épais des bataillons ennemis et s'interdit toute espérance de retraite en cas d'insuccès. Il y périt.

Près de l'étang, sur un tumulus où

*Les siècles ont creusé dans la roche vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie,*

la Société des Amis de Lamennais a fait poser, en 1922, un médaillon de Feli. C'est là, pour le voyageur non prévenu, le seul rappel du grand génie de la Chénaie et des rêves généreux qui peuplèrent cette solitude.

Sur la même pierre, on a planté une petite croix de cimetière que, de temps à autre, des amis trop zélés et quelque peu accapareurs, que tout le monde connaît bien, mais que l'enquête n'identifie jamais, descendent la croix pour l'envoyer rouler au fond de l'étang.

Le cimetière communal fournit une autre croix toute aussi patinée, à d'autres amis qui pensent que Feli n'a pas été renégat au point de lui refuser cet emblème qu'en Bretagne on concède aux plus réprouvés.

Dans le soir qui tombait, sous ce ciel gris où ne flottait plus aucun nuage d'incrédulité ou d'irreligion, je restais là, méditant. Et je fus pris d'une immense pitié pour cet homme qui, torturé par les souffrances du pauvre peuple, « passait tout à la race d'Adam, hors les vices du cœur » et à qui Sainte-Beuve a rendu cet hommage qu'il ne fut jamais « calculé ».

Grossi par une averse, un ruisseau déversait dans l'étang son eau boueuse encombrée de bois mort, et de déchets de paille ; bientôt le ruisseau redevint calme, limpide et chantant. Un petit moulin posé là par quelque jeune berger battait l'eau de ses pales de saule qu'emporta le courant.

Et l'étang redevint un miroir sans fêlure où se reflétait tout le ciel.

Dans le silence, je crus entendre cette lamentation de Jean-Marie de Lamennais, ce fondateur d'œuvres admirables, qui fut plus fort par la simple vertu de son dévouement que ne le fut son frère avec tout son génie et qui, rentrant un jour à la Chênaie déserte, s'écria de toutes ses forces, avant de s'évanouir : « Féli, Féli, où es-tu ? »

Les bois s'animaient d'ombres ; il me sembla voir passer, marchant de concert, Jean-Marie et Féli que le suprême pardon, par delà la mort, avait à jamais réconciliés.

Le salut est un drame quotidien qui n'a son dénouement que devant le souverain Juge.

Même si le rideau est tombé, devant nous, sur un apparent désespoir, nous n'avons le droit d'imaginer ce dénouement, ignorants que nous sommes des derniers cris de l'âme et de la suprême réplique de Dieu, qu'avec un grand respect et une grande confiance.

Les juges qui avaient prononcé la sentence de mort contre les compagnons de gibet de Jésus n'étaient déjà plus là pour entendre le pardon chuchoté du « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis ».

Les bourreaux, eux, étaient bien trop excités et bien trop occupés à se partager les dépouilles pour y prêter la moindre attention.

S'il nous arrive, à nous, de condamner un homme, pour mieux reprendre ses idées, avec moins de risque et plus de mesure, il ne saurait y avoir, en regard de l'éternité, d'occasion manquée. Le cœur, pourvu qu'il fût généreux, rachètera toujours l'esprit, s'il ne fût qu'imprudent.

Le Ciel ne sera pas donné en prime aux attentistes et le Seigneur ne nous a pas caché ses hauts de cœur devant les tièdes qu'il vomit.

A Féli de Lamennais, lancé au combat, peut-être mal armé et insuffisamment équipé, le regret sincère, maintes fois exprimé, de n'avoir pu devenir un simple recteur d'une paroisse de campagne, aura peut-être fait pardonner quelques-uns de ses péchés d'orgueil.

Encore qu'on puisse bien s'attendre à voir les lions, même ceux-là qui, au plus fort de la mêlée auront perdu leur crinière, trouver place, devant les renards, dans la vallée de Josaphat, lorsque s'ordonnera le triomphant cortège vers la véritable terre promise, devant tous ceux-là aussi qui avaient escompté, avec leurs surplus, acheter chichement, en rentes viagères à 3 %, leur place au paradis.

Chateaubriand à Combourg

Allant à Saint-Malo s'embarquer pour les Amériques, François-René de Chateaubriand traversa Combourg qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années. Il ne retrouvait qu'une demeure vide.

« Le château étant abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur. Lorsqu'en errant dans le Grand Mail, j'aperçus, du fond d'une allée obscure le perron désert, la porte et les fenêtres fermées, je me trouvai mal. Je regagnai avec peine le village ; j'envoyai chercher mes chevaux et je partis au milieu de la nuit. »

Cette émotion, Chateaubriand la ressentait encore, lorsqu'agé il pensait à Combourg. C'est là qu'il s'était formé, qu'il était devenu cet être blessé qui, toute sa vie, se raconta dans ses œuvres. Là est le berceau de *René*, mais aussi des *Martyrs*, d'*Atala* ; Eudore, Velléda, Chactas sont des enfants de Combourg qui, pour toute une génération, fut un lieu saint. Flaubert, et après lui Barrès, ont raconté leur émoi devant la triste citadelle médiévale qui garde encore son mystère, son charme, ce charme qui a fait René.

Le voyageur qui arrive doit laisser son guide bleu ou son Beadeker et découvrir Combourg comme Chateaubriand.

Il faut arriver par la route de Saint-Malo :

« Enfin, nous découvrimos une vallée au fond de laquelle s'élevait la flèche de l'église d'une bourgade. A l'extrémité occidentale de cette bourgade les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant. »

En regardant le château du fond du parc, on pense à cette page des *Mémoires d'Outre-Tombe* sur l'arrivée à Combourg ; on revit l'émerveillement enfantin de François-René ; on entend la fauvette dans les bois.

Hélas ! beaucoup d'arbres ont disparu et le vieux perron a été remplacé par un escalier sans style qui défigure la façade ; le parc autour du château est mutilé.

De même, l'intérieur a été restauré en un simili moyen âge, et l'on recherche en vain l'immense vieille salle des veillées. Seule, la chambre de Chateaubriand, où se trouve le lit de mort de l'écrivain et ses meubles parisiens, a gardé son pouvoir étrange ; la sylphide y règne encore, lorsque les touristes ne viennent pas l'effaroucher.

Mais le charme de Combourg est plus fort que toutes les dégradations ; l'imagination recrée le vieux cadre en effaçant la laide réalité.

L'enfant qui découvrit Combourg était ce galopin, qui, à Saint-Malo, avait fait maintes bêtises en compagnie de son ami Gesril, se battant avec les mousses, avec les bonnes d'enfants, allant se barricader dans les caves de sa maison lorsqu'elles le pourchassaient. Ce Gesril, qui fut son premier ami, trouva une mort héroïque au débarquement de Quiberon, nouveau Régulus fidèle à la parole donnée.

Le premier séjour de François-René à Combourg fut bref, car il lui fallut partir au collège de Dol où il restera quatre ans pensionnaire. Forte fête, mais bon élève, voilà ce qu'il fut dans le vieux collège que fréquentait un autre Malouin, Surcouf. François-René y prit goût au latin et aux choses celtiques ; là, il eut la révélation de la poésie en découvrant la volupté dans Horace et Tibulle, volupté que la lecture d'une *Histoire des Confessions mal faites* exacerba en la rendant trouble et coupable. René et les *Martyrs* sont un héritage de Dol.

Après avoir hésité entre la carrière militaire et la profession religieuse, après avoir fréquenté le collège de Rennes, erré sur les quais de Brest, après avoir suivi quelque temps les cours du collège de Dinan, Chateaubriand, alors âgé de quinze ans, retourna à Combourg. Jusqu'ici, il n'y avait passé que de brèves vacances, partagées d'ailleurs entre le sévère château paternel et l'agréable maison de sa bonne grand-mère à Plancoët ou bien le manoir de Monchoix qu'habitait la joyeuse famille de Bedée chez qui il passa les vacances les plus gaies de sa vie.

Lorsque, sans s'être annoncé, François-René revint de Brest, ne voulant plus être marin, son père décida d'abord de l'envoyer à Dinan, puis jugea préférable de le garder à Combourg.

« A mon retour de Brest, quatre maîtres (mon père, ma mère, ma sœur et moi) habitaient le château de Combourg. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher composaient tout le domestique ; un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchées dans un coin de l'écurie. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cent chevaliers, leurs dames, leurs écuyers, leurs valets, les destriers et la meute du roi Dagobert. »

M. de Chateaubriand était devenu, avec l'âge, sombre, avare, plus soucieux de ses droits féodaux que de l'éducation de son fils, qui, cadet de famille, n'était d'aucune importance, puisque le fils aîné assumait l'honneur du nom, allié maintenant avec celui des Malesherbes.

M^{me} de Chateaubriand s'ennuyait à Combourg et ne vivait que pour Saint-



Malo où chaque année elle faisait un séjour aussi long que possible. Pour elle, son fils ne posait aucun problème : il sera prêtre un jour ; Lucile, elle, sera chanoinesse. Ainsi le voulait la coutume de la famille.

Quelques amis bourgeois ou nobles fréquentaient le château, amis trop âgés pour François-René, qui ne pouvait qu'écouter les conversations sans jamais y prendre part ; aussi s'ennuyait-il fort en leur compagnie. Seul l'intéressait M. Potelet, car ses récits d'ancien marin découvraient à l'imagination des pays merveilleux ; peut-être aussi quelques jolies femmes comme M^{me} de Trémaudan, mais il était si timide...

A Saint-Malo, François-René protégeait Lucile ; maintenant Lucile sera sa confidente, sa conseillère.

« Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs. Elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. »

Une miniature retrouvée par Aubrée nous montre la beauté étrange de ses yeux qu'un léger strabisme rend encore plus mystérieux ; on y perçoit une certaine fixité, une lueur de folie.

« Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott, douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avatagée de beauté, de génie et de malheur. »

Cette amitié sera néfaste pour François-René, amitié étrange qui le marquera et le bouleversera. Sainte-Beuve qui aimait le scandale voulut y voir un amour incestueux entre les deux enfants. Cette accusation qui semble valable pour un lecteur superficiel de *René* s'avère être fautive. Sainte-Beuve avait peut-être quelques complexes, comme il serait de mode de dire aujourd'hui.

Le pouvoir de Lucile sur son frère était bien différent. Elle lui ferma le monde naturel, le monde quotidien, en lui découvrant un monde tout autre, celui où l'on aborde par les sentiers du rêve, de la sensibilité, que l'on voit avec les yeux de l'imagination et du cœur.

« Ce fut dans une de ces promenades que Lucile m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela. »

« Ce mot me révéla la Muse, un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers. »

*Mais tout s'efface, et, surpris par la nuit,
Courbé parmi des bruyères laineuses
Sur le courant des ondes orageuses,
Je vais pencher mon front chargé d'ennui.*

Cette emprise sur son cadet, Lucile l'acquiesça peu à peu. Au début de son séjour à Combourg, François-René, s'ennuyant chez lui, cherchait toutes les occasions de s'échapper. Il fit connaissance avec Combourg, avec la vie de ce pays féodal où régnait son père. La tradition orale des vieilles gens du pays, dont les arrière-grands-parents ont joué avec François-René, gardent encore le souvenir d'un Chateaubriand inconnu. Ce n'est pas encore René, terrassé par la terrible crise de l'adolescence, mais bien le gai compagnon de Saint-Malo ou de Rennes, le joyeux garçon curieux du monde, prêt à toutes les joies et à toutes les colères, se révoltant parfois contre l'insalubrité de la prison de Combourg que l'on peut voir encore.

Cette période de sa vie est éclairée par un amour qui reste toujours mystérieux :

*O charme nouveau,
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.*

Cet amour, il le révèle de façon discrète dans la *Romance du Montagnard Emigré* :

*Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !
Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du More
Où l'airain sonnait le retour
Du jour !
Te souvient-il du lac tranquille
Qu'esfleuraient l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau !
Oh ! qui me rendra mon Hélène*

*Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine,
Mon pays sera mes amours,
Toujours.*

Lucile avait conservé une version différente de cette romance dans laquelle se trouvaient un couplet inconnu et une transformation de la sixième strophe :

*Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie.
Dans les bois en cueillant sa fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.*

La sixième strophe débute ainsi :

*Ah ! qui me rendra mon Hélène
Et mon château et mon vieux chêne !*

Cette cantilène est un souvenir de Combourg.

Il est question, dans d'autres pièces de vers, de cette Hélène mystérieuse, d'abord dans une pièce intitulée *Réponse de la sœur* et qui a été écrite par Lucile, vers que la famille laissait circuler en une version épurée, *Réponse au Montagnard émigré* :

*Et ton Hélène, ton amie,
A ta tendresse, elle est ravie.
Ils ont moissonné cette fleur
Chérie
Qui fit palpiter de bonheur
Ton cœur.*

Elienne Aubrée a retrouvé une autre strophe :

*Je te revois, ô mon Hélène,
Toi qui causais ma longue peine,
Mon cœur chérissait tous les jours
Sa chaîne
Et tu pleurais sur nos amours
Toujours.*

Cette Hélène paraît avoir été la fille de l'apothicaire du bourg, M. Le Lavandier ; Augustine-Hélène-Marie-Rose, née le 7 octobre 1772, et que les papiers de famille appellent Hélène.

Le père de la jeune Hélène avait, une fois, sauvé la vie du turbulent François-René.

C'était durant les vacances. A l'insu de son père, le jeune collégien apprend à monter à cheval et « enfourche à la dérobée l'une des deux juments de carrosse ». Quelque galop effréné ou une chute dans quelque mare, et le jeune cavalier rentre avec fièvre et courbature.

Son état inquiète M. de Chateaubriand, qui a beaucoup lu Molière, ne croit plus tellement à la médecine. Mais justement, on signale dans le village le passage d'un marchand d'Orviétan. On court après lui. Il vient, « habit vert galonné d'or, large tignasse poudrée, grandes manchettes de mousseline, sale, faux brillants aux doigts, culotte de satin noir usé, bas de soie d'un blanc bleuâtre, et souliers avec boucles énormes ».

Paul Franceur était son nom. L'empirique délaye dans du miel ses poudres de rhubarbe et de séné, électuaire catholique ou autre mélange de son secret.

L'état du jeune malade ne s'améliore pas, on a même tout lieu de craindre un commencement d'empoisonnement. Tempêtant, congestionné et blessé à vif dans son amour-propre, M. de Chateaubriand pique une de ses redoutables colères. Il menace de défenestrer du haut de la tour le malheureux charlatan, bredouillant, qui a perdu toute assurance ; M. Lavandier, le pharmacien de Combourg, arrive sans rancune et administre un contre-poison.

Et François-René se remet très vite de cette chaude alerte.

Si Lucile, dans des vers qui restaient inédits, parlait de la jeune Hélène, il est étonnant que dans tous ceux qui ont été publiés elle ait supprimé son nom. De même, Chateaubriand reste discret sur sa tendre amie d'enfance. Pourtant, il s'en souvient encore dans son *Voyage en Italie* :

« Ma Dryade est restée unie au saule des prairies où je faisais la causette avec elle de l'autre côté de la futaie de Combourg. »

Et, dans ses Mémoires, il y fera une allusion voilée :

« Le ciel était-il seréin ? Je traversais le grand Mail autour duquel étaient des prairies divisées par des haies plantées de saules ; j'avais établi un siège comme un nid dans l'un de ces saules ; là, isolé entre le ciel et la terre, je passais des heures avec les fauvettes : ma nymphe était à mes côtés. »

Cette nymphe n'est pas encore la sylphide, mais bien la petite Hélène de treize ans qui, dans peu de temps, pourra pleurer sur ses amours. Car elles ne résisteront pas à l'effrayante crise de puberté qui terrassa Chateaubriand, ni à la tendresse jalouse de Lucile pour son frère qu'elle accompagne de plus en plus dans les promenades.

Au babillage enfantin d'Hélène, à sa douceur de petite bourgeoise paysanne, à ses mignardises de jeune fille, François-René préfère peut-être, malgré lui, la conversation poétique de sa sœur qui le conseillait dans ses essais. La crise d'adolescence, la timidité qui en résulte l'écartent d'Hélène pour le jeter dans la solitude.

Maintenant, il préfère les longues rêveries essoulées au milieu de l'étang, rêveries voluptueuses, car il avait entrevu ce que c'était que d'aimer et d'être aimé. D'être aimé comme ne pouvait le faire une fillette de treize ans, mais comme pourrait l'aimer cette femme qui l'avait pressé sur son sein. Cette volupté inconnue, il l'avait déjà rencontrée dans Horace ou dans Tibulle : « Aeneadum genitrix hominum divumque voluptas ».

Cette sensualité désirée à la fois des dieux et des hommes, il cherchera à la retrouver par l'incantation :

« Je me composais donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues. »

L'étrangère, sans doute M^{me} de Trémaudan, qui l'avait serré dans ses bras, donne à la Sylphide sa grâce, sa taille, ses cheveux et surtout ce sourire qui faisait rougir de confusion le « petit chevalier ». Cette « femme des rêves » aura la fraîcheur des filles du village et surtout d'Hélène. Dans son délire, il va jusqu'à dérober des grâces « aux tableaux des vierges suspendus dans les églises ».

Avec cette enchanteresse, il fait les plus doux voyages dans le moyen âge des romans de chevalerie, dans des Bagdad de rêve ; avec elle il se repose dans l'Alhambra avant de repartir vers les forêts pleines d'odeurs enivrantes.

Mais les réveils sont atroces, lorsqu'il se retrouve seul dans sa chambre, étendu par terre, ayant sous ses lèvres le sol froid et non le pied charmant de sa reine. Le désespoir le prend et ce sont les pleurs de rage, d'amour, de cet amour brûlant pour un objet qui n'est pas, d'un amour pour une femme qu'il ne rencontrera jamais, qu'aucune femme n'acceptera. L'idée du suicide se présente à lui, envahit son cerveau malade ; il possède un vieux fusil de chasse qu'il arme un matin, qu'il pointe contre lui, mais le coup ne part pas. Il se pend même à un chêne, chuchote la tradition locale, et c'est un garde-chasse qui le déprend et le ranime.

Ce fut la maladie qui le sauva en mettant ses jours en danger, amenant ainsi ses parents à s'inquiéter de son état. Jamais ils n'avaient décelé pourquoi ce fils se fatiguait jusqu'à l'évanouissement, pourquoi, la nuit, il se levait et errait dans le parc en pleurant, les vêtements en désordre. Lucile, elle, présentait le mal de son frère, mais ne pouvait le sauver.

M. de Chateaubriand comprit enfin que seule une occupation suivie sauverait son fils. Il voulait aller aux Indes, qu'il aille aux Indes ! Mais ce fut un bon brevet de lieutenant au régiment de Cambrai, obtenu par son frère, qui lui permit l'évasion. François-René quitta Combourg pour Paris.

Il quittait Combourg, mais l'esprit de Combourg le suivra toute sa vie. Plus que Dol, ce fut son véritable maître. « Si je suis devenu ce que je suis, c'est à Combourg que je le dois. »

Là naquit le monde désespéré, angoissé, de son œuvre ; là aussi se trouve le berceau de notre romantisme. Plus que les Charmettes, Combourg est la maison de famille des Romantiques, celle où tous sont venus revivre leurs rêves, consoler leur désespoir.

Jeanne Jugan des Petites Croix en Cancale

Si les poètes ne sont souvent que des anges déchus, pour le moins en exil sur la terre, il semble bien que les saints soient, de nature même, des poètes.

« Partage ton pain avec celui qui a faim, et fais entrer dans ta maison les pauvres et ceux qui n'ont pas d'asile ; couvre celui qui est sans vêtement, alors ta lumière éclatera comme l'aurore, ta justice marchera devant toi et la gloire du Seigneur te protégera. »

Qui a dit cela ? Il paraît que c'est Isaïe, qui était prophète. Par quel secret et lointain cheminement Jeanne Jugan qui, au sortir de la tourmente révolutionnaire, n'avait appris à lire que dans son catéchisme ou son missel, a-t-elle retrouvé à peu près la même pensée, presque les mêmes mots ? Par le même mystère — qui fit de toute sa vie de journalière agricole, de compagne ancillaire d'une vieille fille petite bourgeoise, dans une villotte qui tient à l'étiquette et au rang, puis de sœur reléguée à la buanderie, alors qu'elle avait été fondatrice — un long et émouvant poème de tendresse envers la vieillesse délaissée, et dont l'œuvre se perpétue à travers le monde entier.

En réalité, d'après une étude de l'archiviste en chef d'Ille-et-Vilaine, M. Henri-François Buffet, qui a fait part du résultat de ses recherches dans le Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, elle devait être une « Jouquan », quatrième des six enfants de Joseph « Joucan » et de Magdeleine Horest (Hores ou Horée avant la Révolution, Horel depuis ; l'orthographe variant mais la prononciation restant la même, car le *l* « final » ne se prononce pas dans le parler cancalais).

L'archiviste en chef d'Ille-et-Vilaine établit l'arbre généalogique des Jouquan qui, par le jeu des alliances et la dispersion de familles, toujours nombreuses, s'étendent rapidement, au cours du seul XVIII^e siècle, à travers le Clos Poulet et qui,

pour les commodités du métier de marin que choisissent par une sorte de vocation la plupart d'entre eux, se rapprochent de Saint-Malo, Saint-Servan ou Cancale.

Pour M. Henri Buffet qui rappelle qu'une vieille Léonaise parlant à Anatole Le Braz de la voyante de Lourdes, l'appelait toujours Bernadette « Soubigou », la confusion entre Jouquan et Jugan viendrait de la présence, à Saint-Servan, d'une Jeanne-Marie-Perrine Jugon, fille d'un Pierre-Jean Jugon, de Hédé, qui avait épousé à Cancale une Jeanne Martel.

Et Jeanne-Marie-Perrine Jugon, née le 21 avril 1792, était donc à peu près du même âge que Jeanne « Jouquan ». Erreur de personne ou fantaisie avec variations orthographiques de Jouquan à Joucan, des teneurs de registres paroissiaux, il est certain que Jouquan est bien un nom de la région malouine, et plus spécialement de la région cancalaise. Nous avons personnellement souvenir d'une « maîtresse j'ordonne » de femme qu'on avait coutume d'appeler de son nom de jeune fille la « grande Jouquan », sans aucun souci du patronyme de son mari.

Celle qui eût vraiment mérité de s'appeler « la grande Jouquan », c'eût été la fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres, et, si nous faisons écho, aussi longuement, aux minutieuses recherches de M. Henri-François Buffet, c'est bien pour souligner l'exemple d'humilité et d'effacement que fut la vie de Sœur Marie de la Croix qu'on frustra, non seulement de sa qualité de fondatrice, mais encore de son vrai nom, le seul bien des pauvres, en deça de l'abandon à l'Assistance Publique ou de l'anonymat de la fosse commune, après le puzzle hâtif de la morgue, duquel la mère des Pauvres voulait préserver les plus délaissés.

Jeanne Jouquan ou Jeanne Jugon, encore que M. Henri Buffet ait certainement raison, il est désormais bien tard pour rectifier ce nom révérend par toute la terre, puisqu'aussi bien une sorte de destin s'acharne à toujours le faire disparaître derrière un autre.

Mais Cancalaise, au plein sens du terme, Sœur Marie de la Croix ne le sera qu'à moitié. La preuve, c'est que plus tard, s'étant faite quêteuse pour les pauvres et déjà humanisée par la grâce, elle dira, tranquille et souriante, à un homme d'affaires autoritaire et satisfait de lui, qui s'est emporté jusqu'à la gifler : « Cette gifle est pour moi, Monsieur, et maintenant, vous me donnerez bien quelque chose pour mes pauvres. »

Si elle eût été de la Houle, et si humble que la grâce l'eût rendue, le malappris en entendra encore, fût-il au tréfonds de l'enfer ! Mais elle est née au hameau des Petites-Croix, entre la mer et la terre, entre le port et les fermes, à un carrefour avant l'entrée du bourg.

Un journaliste anglais qui rencontra Jeanne Jugon à Dinan, en 1846, alors que la cinquantaine en avait déjà fait une grande bonne femme brunie et à moitié usée, en robe noire avec bonnet et mouchoir blanc, mais douce et sereine, si pareille aux anciennes de ma parenté que je connus plus tard, écrivit :



« Il y a dans cette femme quelque chose de si calme et de si saint qu'en la voyant, je me crus en la présence d'un être supérieur, et ses paroles allaient tellement à mon cœur, que mes yeux, je ne sais pourquoi, se remplirent de larmes. »

J'ai vu souvent la maison natale de Jeanne Jugan et j'ai, chaque fois, ressenti la même émotion que mon devancier devant Jeanne elle-même. Pourtant, rien n'a été aménagé, arrangé. De petites gens y habitent après d'autres petites gens ; le chaume a été remplacé par de l'ardoise d'un bleu que les vents salins ont délavé et argenté de lichen. Seulement, sur le mur aux pierres rejointoyées de chaux, une plaque de marbre à épitaphe rappelle la naissance de celle que le monde entier vénère sous le nom de Marie de la Croix et dont ses filles emportent le souvenir et l'exemple au fond de pays qu'elle soupçonnait à peine.

Et cette chaumière inspirée est si éloquente, que je me sens tenter d'imaginer la jeunesse de Jeanne Jugan, sans d'autre référence que les dates.

Son père était un rude homme, mi-marin, mi-paysan, de ceux-là qui s'échinent tout l'hiver pour quelque liard par jour à retourner la terre glacée des courtils, sans jamais la compensation de voir fleurir les pêchers, éclater les bourgeons, sans savoir ce qu'est une violette, un nid, car, bien avant la Caravane de Pâques, il lui fallait partir pour les brumes d'Islande, passant d'un hiver à l'autre, sans jamais connaître le printemps et sans autre transition qu'une navigation incertaine au gré du vent, sur une mer encore aussi trouble qu'un ruisseau après l'orage.

Quand l'équipement du pelletas avait à peu près épuisé le « dernier d'adieu », la famille vivait chichement de langues de morue, le dimanche ; d'un œuf entre deux et d'un « caplan » entre trois sur la semaine. Et pour le pain qu'on boulange, il faut parfois demander au meunier d'avancer la farine jusqu'à l'argent du retour.

Et puis, un beau jour, quelque temps avant la Toussaint, les marins débarqués à la Houle feront un long détour par les chenevières pour ne point passer devant la maison des Jugan. Ils n'y viendront que dans quelques jours, quand la rumeur les aura devancés, timides, embarrassés, presque honteux, poussant devant eux la manne de morues et de flétans, la part du mort. Il n'y a point de radio, pas même de navire courrier et les gazettes sont bien trop emplies de politique pour s'occuper du sort des marins qui ne les lisent pas.

Joseph Jugan roule dans les houles d'Islande avec son doris pour cercueil. Après sa rude vie d'homme, la détresse des vieux esseulés et impotents lui sera au moins épargnée. C'est pourtant cette détresse qui, déjà, tourmente Jeanne, misère sans espoir, parmi tant d'autres misères avec lesquelles on se colline.

Mais à peine sa communion faite, une fois le Concordat signé, il lui faut trotter chaque matin vers la Mettrie aux Chouettes, en Saint-Coulomb, château de la vicomtesse de la Choue, où on l'emploie comme fille de cuisine.

Elle grandit en âge et en sagesse, en joliesse aussi. Elle n'a pas dix-huit ans, qu'un jeune marin la demande en mariage. Jeanne ne dit pas non, mais sans doute sa famille, dont une fille et un garçon ont rejoint le père, a-t-elle encore besoin

d'elle ? Le matelot reboucle son sac pour un long voyage, certain que sa Jeanne lui sera fidèle. Il reviendra pourtant trop tard, quelques mois après une mission à Cancale, et pour s'entendre dire : « Dieu me veut pour Lui. Il me garde pour une œuvre qui n'est pas connue, pour une œuvre qui n'est pas encore fondée. »

Il faudra cependant de longues années obscures avant que ne se réalise cette parole prophétique.

Pour être certaine de ne point revenir sur sa ferme décision, pour ne point entretenir la peine du prétendant éconduit, Jeanne partage son trousseau entre ses frères et sœurs et, sans autre fortune que les hardes qu'elle porte, marchant sur son cœur, elle s'en va vers Saint-Servan, où on lui a indiqué une place d'infirmière à l'hôpital du Rosais. Son intelligence fait qu'on l'emploie comme aide à la pharmacie ; sa bonté veut qu'on lui abandonne le soin d'un prêtre âgé et infirme, pensionnaire de l'établissement.

Sa santé déficiente lui rendant lourde cette double tâche, elle entre au service d'une demoiselle Marie Lecoq, à qui son frère, prêtre réfractaire au pays de Château-Malo, avait laissé une toute petite aisance. Dix-huit ans durant, elle restera une servante très fidèle, très dévouée, à peu près sans gage, faisant les commissions, s'arrangeant pour boucler le petit budget et conduisant sa maîtresse à l'église, sans jamais manifester aucune impatience de réaliser la parole qu'elle avait dite au marin, qui doit trouver, lui, que la vie est mal faite et que les femmes sont étranges ; il aurait bien de quoi lui assurer une existence plus tranquille, mais il s'est découragé d'attendre sans espoir.

M^{lle} Lecoq meurt le 27 juin 1835, laissant à sa compagne un mobilier de cerisier et la modique somme de 400 francs. Jeanne trouve une autre place, mais bientôt, de concert avec une vieille servante, Françoise Aubert, elle loue un modeste appartement, deux pièces blanchies à la chaux et surmontées d'un grenier. Ce sera le berceau de l'œuvre. Les deux femmes vivent modestement ; tandis que « Fanchon » file la quenouille, Jeanne, qu'on appelle « Jeanne d'un erat », à cause de sa stature et de sa rectitude de vie, « va en journées ».

Voici venir l'hiver 1839 ; il y a peut-être de l'aisance et de la joie dans les riches malouinières, mais il y a une grande misère dans les rues qui avoisinent le port. Les naufrages n'ont point fait que des orphelins ; il y a aussi des veuves sans soutien et des pauvres vieilles esseulées. Le spectacle des mendiants béquillards et en guenilles afflige le cœur de Jeanne. Un soir pluvieux, elle amène dans son modeste logement une infirme aveugle et abandonnée : Anne Chauvin, veuve Harraux. Ce sera le premier anneau d'une chaîne ininterrompue. Une autre mendicante, Isabelle Quéru, vient bientôt rejoindre Anne Chauvin.

Qu'importe s'il faut travailler davantage ; Jeanne semble avoir trouvé sa voie. Une collaboration précieuse lui vient de trois ouvrières : Virginie Trédaniel, Marie Jamet, Madeleine Bourges qui, « excitées par son exemple » et gagnées à la cause de la vieillesse délaissée, s'unissent à Jeanne « pour partager ses soins et sa fatigue ».

Le modeste appartement est bientôt trop étroit ; on en loue un plus vaste, peu après occupé par douze pauvres femmes. Le travail, prolongé bien avant dans la nuit ne procure plus le pain nécessaire. Jeanne a alors une intuition héroïque : si elle allait mendier à la place de ces pauvres ; un panier au bras, elle va tendre la main, recueillir des aumônes. Plus les charges augmentent, plus sa confiance s'affermie et, intrépidement, en dépit des quolibets, des railleries, des blâmes, elle s'affiche quêteuse. Non seulement l'œuvre était fondée, mais la voie était tracée, la règle de vie était implicitement élaborée.

Si le nouveau local, le « grand en bas », peut abriter les douze vieilles recueillies, il ne peut en loger plus et pourtant les demandes affluent. Jeanne transporte sa famille adoptive dans l'ancien couvent des Filles de la Croix, situé près de l'église de Saint-Servan et acquis grâce au concours de personnes charitables.

En dépit de difficultés matérielles, de tracasseries et d'avaries, l'œuvre va progresser par bonds étonnants. Étonnants, inexplicables même, pour qui n'admettrait pas ici l'influence surnaturelle, et l'on pense à la parole de Vincent de Paul, cet autre adoucisseur de la charité : « N'agissons-nous pas sans savoir ce que nous faisons ? »

Après Saint-Servan, Jeanne et ses compagnes fondent des asiles similaires à Rennes, à Dinan, à Tours, à Angers, et bientôt, grâce au père Lelièvre, l'œuvre va s'implanter jusque dans la protestante Angleterre. En 1854, la pieuse association est reconnue congrégation religieuse par l'évêque de Rennes et Pie IX accorde l'approbation canonique, tandis qu'en 1879, Léon XIII approuvera définitivement les constitutions.

En 1856, quand on décide de construire la « maison-mère » sur l'ancien domaine de la Tour, aux confins de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, entre Saint-Pern et Plouha, il y a en France trois cents servantes des Pauvres, mais on n'hésite pas à aménager des bâtiments pour plus de mille novices.

Or, c'est aussi le moment que choisit, pour reléguer à la buanderie Sœur Marie de la Croix, un prêtre qui fut d'abord un utile conseiller, mais qui, le démon de l'orgueil le poussant, s'est emparé du titre de fondateur de la Congrégation, mettant en place ses philothées et assignant devant l'Histoire, à Jeanne Jugan, le rôle de première tourtière.

Jusqu'au cadavre de la « grande Jugan » qui restera deux jours relégué à la buanderie, après l'envolée au ciel de son âme soumise et résignée, pour que la nouvelle de sa mort, le 29 août 1879, à l'âge de 87 ans bientôt, n'arrêtât point les préparatifs en l'honneur de la fête patronale de ce Supérieur Général qui s'est promu lui-même et qui se prend pour une sorte de grand Lama.

Elle ne dut même pas en avoir de rancœur : elle avait tenu parole. Il y avait alors, après seulement quarante ans d'existence, 2.488 religieuses, 177 maisons dispersées à travers le monde, et 20.500 vieillards secourus. La justice, qui a pour elle l'éternité, rétablirait plus tard le vrai mérite. La première réparation est que l'œuvre

continue et prospère, et, même en France, en dépit de la retraite des vieux on a plus que jamais besoin des Petites Sœurs des Pauvres, car, et c'est justice, la Société peut assurer une sorte de rente ; elle est bien incapable de donner de l'affection en viager.

En 1939, cent ans après la fondation, il y avait 5.421 Petites Sœurs des Pauvres, 247 novices et 219 postulantes, alors que 6.117 religieuses étaient déjà allées constituer la glorieuse phalange de Jeanne Jugan.

Plus de 60.000 vieillards sont en même temps hébergés par les Petites Sœurs des Pauvres, et en un siècle, 533.669 étaient venus trouver chez elles un abri, en attendant une mort sereine.

Il y a, de par le monde, 294 asiles dont 111 pour la France, 12 pour la Belgique, 27 pour l'Angleterre et Jersey, 38 pour l'Espagne et le Portugal, 20 pour l'Italie, la Suisse et la Sicile, 2 pour la Turquie et la Hongrie, 10 pour l'Asie, 4 pour l'Afrique, 62 pour les Amériques, 8 pour l'Océanie.

Même les révolutions les plus sanglantes respectent les asiles des Petites Sœurs des Pauvres, car on n'a pas encore trouvé de filles plus dévouées pour les vieux, aigris de leur vieillesse et de leur esseulement.

Chateaubriand, sur son rocher du Grand Bey, Féli de Lamennais le révolté, dans la fosse commune d'un cimetière parisien, la « grande Jugan », la Cancalaise humiliée et résignée près du cuveau à lessive, il semble que leurs cœurs étaient pétris de la même terre, que leurs âmes s'étaient faites des mêmes matins, du même désir de justice et d'infini. Et les saints sont de tels poètes qu'il n'est pas du tout certain que la Cancalaise, presque illettrée, soit la moins grande.

Théo à la Tour du Vent

Il est sans doute deux sortes de maisons inspirées : les nids d'aigles aux pierres déjà armoriées de gloires et de souvenirs qui semblent imposer un destin exceptionnel aux enfants qui ont la chance de naître là, ou bien ces demeures ignorées, riches seulement des joies et des chagrins qu'elles abritèrent, pareilles aux bergères que remarquaient les rois et que, seul, un grand amour peut arracher à la médiocrité, à l'oubli, à la profanation.

La Tour du Vent qui n'avait point encore de nom, était moins que cela, un moulin désailé et manchot qui servait d'amer aux bateaux de Saint-Malo et de Cancale et une maison basse dont l'épaisseur des murs et la douce tiédeur avaient fait qu'on la trouvât bonne pour abriter les pommes de terre à germer.

Comme Saint-Pol-Roux, fuyant les ogres et les médiocres des villes, Théophile Briant jeta entre ces deux mesures, promises aux ruines et aux ronces, la passerelle de son atelier de porte-lyre.

Et ce fut le miracle qui, chassant de la tour des hulotes et les hiboux, hurleurs de nuit et crieurs de mauvais présages, fit de cette mesure un nid de jeunes goélands capables de monter en chantant vers le soleil.

La resserre à semences allait devenir un haut lieu de poésie ; une demeure à la mesure et au goût du mage qui l'avait ainsi transformée. Cela commença en 1936.

De cette « Belle sur la mer veillant », je ne voudrais rapporter que trois images.

Cette Tour du Vent n'était plus un moulin, et si elle restait toujours ouverte à ces petits maisonniers du chemin du phare, fiers d'un tel voisinage, mais intrigués par le poète et qui avaient toujours un renseignement à solliciter, un outil de jardin à emprunter, une bouture de fleur à quémander, Théo savait se défendre contre les importuns et les mangeurs de temps, les « chronophages ». Si l'on ne s'était pas fait

annoncer, il fallait montrer patte blanche et attendre que la fidèle gouvernante, qui savait déjà faire le tri, ait demandé audience au maître.

Le « bureau » était juché de telle sorte que Théo apparaissait toujours au haut d'un escalier. Selon la saison, il était vêtu comme un coureur cycliste ou comme un lutteur de foire.

A son aise, sans aucune pose. Il ne jouait pas les « cap'taines », en retraite, ni les vieux loups de mer. Et pourtant, sa carrière et ses goûts étaient d'un marin et il s'eût voulu corsaire.

Dans son bureau garni d'œuvres d'art, de modestes souvenirs dont les plus chers lui étaient, parmi les galets et les coquillages, un crâne de goéland et une racine de mandragore, il débarrassait une chaise ou un fauteuil encombré de papiers à l'encre encore fraîche ou de partitions, comme s'il avait toujours écrit, sur de la musique, aux grandes orgues du vent.

Il y avait aussi ce grand goéland naturalisé qui, après la mort de Théo, saignera de la tête trois gouttes de sang, quand on voudra le brûler, comme on fait en Bretagne de la branche de buis bénit ou des mies de pain qui ont servi pour les onctions du sacrement des mourants.

Théo travaillait de neuf et demie le matin, jusqu'à midi. Il ne déjeunait pas, mais se reposait une heure en hiver, ou l'été, allait prendre un bain. Il se plaisait à nager, à se mesurer à la lame et dans l'admiration de son « trudgeon crawlé », Colette ne l'appelait jamais que « Triton Briand ».

C'est la main riche de sel qu'après cette détente il se remettait à écrire.

Cette deuxième séance de travail durait jusque vers sept heures trente, et Théo ne l'interrompait que pour aller porter son courrier, ou bien, flânant, de la grève à Saint-Ideuc, pour aller réciter au pied de quelque croix du chemin, le dernier chant vespéral des moines, le « Salve Regina ».

Car il y avait de tout cela dans Théo, du moine, du tutoyeur de Dieu, du chevalier, du Don Quichotte, du troubadour, du baladin, du reclus, du pèlerin, du sage, du pêcheur de lune. Mais pourquoi ainsi disséquer ? C'est sans doute tout cela un vrai poète.

La Tour du Vent ayant eu très tôt le prestige d'un phare et le renom d'une « Ecole », il y eut, sinon de très nombreux, du moins de célèbres et non moins chers et fidèles visiteurs : Colette, Germaine Beaumont, Max Jacob, le « vieil ami de Montmartre », André Billy, Georges Duhamel, Jean des Cognets et Pierre Artur, dont l'amitié fidèle avait favorisé ce retour de Briant en Bretagne, et dont l'appui avait permis le lancement du « Goéland » ; le cher Yves Nat ; Robert Cornilleau, le délicieux voisin de Saint-Ideuc, qui s'en alla mourir au Maroc, pour avoir voulu reprendre son métier de médecin au service des vulnérables inadaptés des bidonvilles ; Léon Bocquet ; Jacques Dyssord, Georges-Louis Garnier ; René Martineau ; André Derais, Pierre Bompard, Frédéric Elsalde, qui écrivit la partition de Gauquin ; Gérard Poulet, le jeune violoniste virtuose.



Les notables, bien sûr, dont on se rappelle le passage, mais aussi les jeunes, les inquiets, les débordés, les débutants qui n'arrivaient pas à se faire un nom ; les poètes ignorés qui n'avaient jamais écrit que pour eux-mêmes :

*Gardiën d'un phare, en Occident,
Du feu tournant de la lumière,
On me trouve à toute heure du jour et de la nuit.
Je suis l'immobile ami.*

Et puis, il y avait les ombres, les chères ombres dont Théo, avec sa sensibilité d'écorché, sentait le frôlement. « Laissons entrer la clarté stellaire et le parfum des grèves pour hâter le réveil des ombres qui dorment dans ce lieu. »

Son fils, mort ici tragiquement en jouant avec une vieille arquebuse, parmi des camarades dont Daniel Gélïn qui lui restera si affectueusement fidèle, sa première femme, Saint-Pol-Roux, le vieux mage de Camaret, dieu lare de cette maison, Jacquemine Delacroix, Joséphine de Kercadio, Thérèse de Moëllen, ses chères amazones, Louisa Paulin, la première lauréate du « Goéland », morte pulmonaire, qui, aussi fidèle que la blanche mouette polaire du commandant Charcot, évoquée par Théo, semblait planer toujours au-dessus de la Tour du Vent.

C'était un jour où allait s'envoler une couvée nouvelle, que je connus la Tour du Vent investie et joyeuse. Pourtant, une grève des transports, récente et encore latente, avait empêché les membres du jury de se mettre en route. Léon Bocquet était resté dans l'Oise, Maurice Fombeurre dans la Haute-Loire, Patrice de la Tour du Pin au château de Le Bignon-Mirabeau, Yves Nat était souffrant à Bénodet.

Théo arrachait leur vote par téléphone, si bien que les goélandeaux, à son appel, avaient l'air de se rassembler sur les fils téléphoniques, comme des hirondelles pour prendre leur envol.

Mais il y avait là Angèle Vannier, la poétesse aveugle, Annette Vallet, Anne de Tourville, avec l'aurole blonde de son prix Fémina ; il y avait encore la vénérable mère du poète, déjà nonagénaire, morte seulement un mois après lui, son frère Georges Briant, M. et Mme Philippe Baslé, Yvan et Louise Vincent, Gaby Cey, etc.

A peu près dans le même temps, Théo avait dû préparer les fêtes du cinquantenaire de la mort de Gauguin et une exposition de l'Ecole de Pont-Aven, pour laquelle le Louvre avait consenti à prêter la « Belle Angèle ».

Mais la grève des transports, compliquée d'une grève des P.T.T., avait failli tout faire échouer. On ne savait ce qu'était devenu le tableau du Louvre, et les téléphonistes n'acceptaient que les urgences. Alors, pour retrouver sa « Belle Angèle », Théo avait eu cette ruse de collégien et d'amoureux, car de sa bohème à Paris, il avait gardé le goût de la farce et du canular.

— Ici le docteur Briant. Je voudrais le numéro tant à Quimper. J'ai absolument besoin de savoir ce que devient l'une de mes clientes.

Et près du demandé, aussitôt obtenu, il s'était enquis :

— Dans quelle clinique est hospitalisé M^{me} Gauguin ?

Le correspondant cilla des yeux un instant, puis, se ravisant très vite, en reconnaissant la voix de Théo :

— A la clinique Calberson.

Quelques heures plus tard, un grand camion rouge déposait à Pont-Aven cette « caisse du Louvre », assurée pour plusieurs millions, ce qui intriguait bien fort le camionneur qui ne connaissait qu'un Louvre, celui des grands magasins.

Anne de Tourville, elle, contait l'histoire d'un pelletas des environs de Bonnemain qui fut totalement sidéré en voyant la mer se retirer à Cézembre, un jour que, ses invalides prises, il accompagnait à la pêche aux ormeaux un plaisancier qui l'avait engagé comme matelot.

« Eh ben ! où va-t-on pêcher ? », se lamentait-il en voyant les rochers découvrir et la barque s'échouer sur le sable.

Les goélandeaux enfin lâchés, on pensa à déjeuner. La table avait été dressée dans le bureau du poète, moins par manque de place ailleurs que parce que, dans l'esprit de Théo, cela conférerait à ces agapes fraternelles, un peu de l'intime solennité de la Cène.

Pourquoi fallut-il que ce jour-là, le lauréat, Jacques Berne, du Havre, eût écrit deux vers qui me laissèrent comme un malaise, et que je cite encore de mémoire :

*Lorsqu'on accueille l'invité du dernier soir...
Et ton corps déchu étincelle sur la neige.*

Hélas ! ce dernier soir vint.

Yvonne Meynier, Jean-Louis Bertrand, sa femme, Denise Bonal et moi, nous étions arrivés les premiers à ce feu de la Saint-Jean que Théo avait voulu faire flamber pour le vingtième anniversaire du « Goéland ». Une belle soirée, tendue de pourpre, tout au long de la route de Rennes à Saint-Ideuc, les bons mots de Jean-Louis Bertrand, l'accueil très « garde à vous » que nous avait fait, à l'entrée du chemin du phare, tout au long jalonné par les voisins curieux, sortis sur leur seuil, un agent en gants blancs, l'empressement d'un autre agent à crispins pour garer notre voiture, la solennité du brigadier ganté, tel le hallebardier de l'amiral, pour nous saluer militairement au pied de la Tour, tout cet appareil que Théo aimait parfois, nous avait mis en joie.

Lui nous parut inquiet, nerveux. Il nous demanda, à Yvonne Meynier et à moi, d'aller chercher à Saint-Servan les musiciens qu'il s'étonnait de ne pas voir arriver. Comme nous devions rencontrer ces musiciens sur la place de l'Hôtel-de-Ville, Théo nous en faisait le portrait.

Stupidement, je ne sais pourquoi, je l'interrompais :

« Ne t'inquiète pas ; je ne sais si ce seront de vrais artistes, mais sûrement on te ramènera des invités ! »

Théo nous regarda partir, avec un sourire un peu triste et des larmes plein les yeux, comme un père tourmenté qui renonce à confier son secret à des enfants turbulents et insoucians.

Mes bons amis... j'essaierai de sourire.

J'ai un rendez-vous solitaire et discret

Que je ne puis vous dire.

Jean-Louis Bertrand ne comprit pas davantage que nous la gravité de cette soirée, lui qui, chargé d'évoquer les vingt ans du « Goéland », le fit sur le ton badin et spirituel des petites passes d'armes de la correctionnelle et non sur le mode émouvant d'une grande plaidoirie, auquel il nous a parfois habitués, et auquel Théo semblait s'attendre.

Lui, parla beaucoup mieux que le laboureur à ses enfants : il dit ses rêves et ses joies, il évoqua tous les disparus ; il invoqua longtemps, pieusement, le patronage de saint Jean. Je n'y ai pensé qu'après. C'était saint Jean-Baptiste, l'homme du Jourdain, le précurseur, le chemineau à demi-nu du désert. Si Théo m'eût demandé d'être son parrain, je lui eus plutôt donné comme saint patron Jean l'Évangéliste, le tendre, le visionnaire, le prophète.

Mais lui, déjà, sans doute pensait à la décollation.

Tout Saint-Malo, tout Saint-Servan étaient là, tous ceux qui avaient une fonction officielle, mais tous ceux-là aussi qui, descendant des corsaires et des négociants, considéraient avec fierté l'ermite de la Tour du Vent comme l'aède de leur Histoire, comme la figure de proue de leur cité-nef : un « bien foncier », dira l'un d'eux, à l'annonce de sa mort.

L'assistance était si nombreuse que seules les femmes avaient trouvé place dans l'atelier de Théo ; les hommes étaient debout devant la porte, mais ils écoutaient, silencieux, recueillis. Poésie et musique les frôlaient de leurs ailes et ils se tenaient un peu comme dans une chapelle, un jour qu'une fille très aimée prendrait le voile.

C'est alors que Théo s'anima ; il récita des vers de lui, dont son émouvant testament, à la tendre ironie :

Je donne mon plus beau poème

A qui fera mon requiem,

Mes vices par moi mis à nu,

A mes ennemis inconnus.

*Je lègue enfin mon corps astral
Au monde qui me connaît mal
Et mon existence de chien
Au Seigneur qui me connaît bien.*

Sur les instances de tous et, après s'être recueilli, il aborda son fameux « Saut de l'Ange », avec une sorte d'effroi, un peu comme un prêtre scrupuleux qui hésiterait à prononcer des paroles sacramentelles :

*Un jour, il faudra dire adieu à ce décor
Usé par tant d'azurs, de givres et de pluies,
Pour le dernier plongeon du plus haut de ma vie,
Vers les palais marins de l'âme et de la mort.
La vesprée sera fraîche et frais seront les flots
Et ma bonne étoile brillera sur les eaux
Et l'écume lavera mon âme à grande eau.
Mon âme sera nue enfin et baptismale.
J'irai vers Dieu couché sur les eaux de la Bible
Et je ne saurai plus ce que c'est que le mal.
Départ vers l'au-delà, dans quelle périssière
Mettant le dernier cap sur une Ys impossible
Où brillent les feux verts d'un éternel revoir.
Mes douleurs, je les laisserai dans mon sillage ;
Mes malheurs bien pliés au vestiaire des plages
Et tous mes jours perdus aux patères d'étoiles.
A la dérive vers le ciel
Dont j'entendrai comme un mirage les chorales,
Au fil des noroïts éternels.*

Se reprenant, et pour dissiper notre émoi, comme un angelot les fleurs de sa corbeille, il nous jeta tout un florilège de ses goélands vivants ou morts. Il chanta, il applaudit Angèle Yannier, tous les autres, et c'est lui qui, le premier, tendit les deux mains pour nouer la ronde, autour du feu de la Saint-Jean qu'Anne de Tourville avait allumé, dans la cour, et qu'attisait Jean-Louis Bertrand.

M^{me} Théophile Briant que, familièrement, nous appelions « Petite Lumière », nous accueillait dans cette salle à manger de capitaine au long cours, entre les lourds bahuts patinés et les authentiques vaisseliers de malouinières.

Théo sembla nous regarder les uns après les autres. Quand nous, ses invités de Rennes, nous voulûmes partir, il nous accompagna dans la nuit, jusqu'à la barrière du jardin. Sous prétexte de nous remercier d'être venus, il nous embrassa tous, ouvrant ses grands bras de dominicain, habitués à tendre la cape.

Tout le temps que mit Yvonne Meynier à dégager sa voiture du parking improvisé, il continua, dans la lumière des phares, à nous faire des signes.

*Attendez-moi, ce soir, à la terrasse,
où j'ai souvent cherché, sous vos chapeaux, vos visages
et quand, derrière les vitres des voitures, je vous disais
encore au revoir avec la main.*

Les vacances allaient nous disperser.

Quand j'ai revu Théo, il était à l'emplacement de sa table de travail, là où tout poète doit se crucifier, étendu sur un lit de camp, déjà rigide dans sa chemise blanche empesée, et son costume noir des grandes cérémonies malouines.

J'avais craint, d'après ce que je savais de son accident, que sa tête ne fût toute empaquetée de pansements ; mais non, elle était belle, sereine, reposée, ivoirine. Il avait déjà la noblesse d'un gisant de cathédrale.

La seule prière que je pus faire alors était une qu'il nous avait apprise :

*Qu'Azraël sur ses mains croisées
Dépose la Croix et l'épée
Et lui creuse sa tombe astrale
Dans le champ dolent des étoiles.*

Colette à Rozven, en Saint-Coulomb

« L'odeur sulfureuse des vagues, quelques coquillages brisés, la vague sans force qui naissait et mourait sur place me donnèrent soudain une terrible envie de la Bretagne, de ses marées, des grands rouleaux malouins qui accourent du large et tiennent captifs, au sein d'une vague verdâtre, les constellations de méduses et d'étoiles à cinq branches, les bernard-l'ermite ballottés. Je souhaitai la rapide ascension du flux qui s'empanache d'embrun, désaltère la moule pâmée d'attente et la maigre huitre de rocher, rouvre les calices des anémones de mer et des holothuries... La Méditerranée, ce n'est pas la mer... »

Durant sa gésine de *Bella-Vista*, paru en 1938 et conçu sur une plage méditerranéenne, Colette eut cette envie, à lui tarauder les flancs, de marées, d'écumes, de goémons.

Elle avait connu cette griserie alors que germait son *Blé en Herbe*, à Rozven, entre la Guimorais et l'anse du Guesclin. C'était le temps où Léopold Marchand, son hôte, préparait en collaboration avec l'auteur, la transposition au théâtre de *Chéri*.

Parmi les autres familiers les plus assidus de Rozven, il y avait alors Francis Carco et Germaine Beaumont, « séraphin malicieux, ses cheveux de miel au long des joues ».

Dans la préface de *Colette par elle-même*⁽¹⁾ Germaine Beaumont nous conte justement comment un jour, à Rozven, Colette lui tendit une page bleue, couverte de son écriture et fleurie en marge d'oursins, de poing-clos et de dahlias, en lui demandant « si ça pourrait aller ».

« Je crus à un jeu, que démentit aussitôt l'expression sincèrement anxieuse de son regard. Je lus une des plus belles pages du *Blé en Herbe*, ne trouvais à mon tour qu'un regard, et Colette dit simplement : « Ah ! bon, tu me rassures. Maintenant, on va jouer. »

(1) Aux Editions du Seuil.

Jouer, cette saison-là, nous explique Germaine Beaumont, c'était aller à pied au bourg de Saint-Coulomb acheter à la succursale de la maison Mahé-Guibert, des mètres et des mètres de crépon de soie pour les convertir en chemises de nuit, flatteuses certes, mais informes, lesquelles n'avaient d'autre mérite que d'être bordées à l'encolure carrée et aux emmanchures vagues, d'un point de feston exécuté au crochet, avec du cordonnet de soie de teinte contrastante.

On baclait si ignominieusement les coutures et les ourlets, et les lingères en vacances étaient si ignorantes de la coupe, que les chemises pendaient de chaque côté.

« Ça ne fait rien, disait Colette. Nous resterons couchées, on ne verra que le haut. »

On ne courait pas acheter que du crépon. Colette allait aussi fureter chez les antiquaires, chez M^{me} Guyomard, malouine, qui, dans un magasin sombre, sentant bon la galette chaude de la crêperie voisine, vendait des meubles de châtaigner doré et de cerisier poli, chez M^{me} Guyomard de Saint-Servan, qui revendait des porcelaines amenées des anciennes colonies ou des plats de la Compagnie des Indes. C'est dans ce magasin-musée que Colette trouva un jour tout un service en Rubelle.

Avant de regagner Rozven, après une flânerie dans les rues du vieux Saint-Malo, on passait chez le boulanger acheter des « petits bretons », pains ronds vernissés qui redonnaient quelque peu aux Anglais le goût de leurs « buns ».

Il y avait aussi les promenades, les longues promenades à pied par les sentiers de douane, vers la pointe du Grouin ou vers la chapelle du Verger, ou encore vers Duguesclin, avec des pauses sous la voûte de chêne qui menait à la gentilhommière de la Motte-aux-Choux.

On imagine bien Colette, lasse d'avoir grimpé aux fossés pour y cueillir des fleurs, « des grandes fleurs d'un rose nauséux dont l'odeur trop douce faisait chavirer le cœur », d'avoir grapillé des mûres déjà entamées par les fourmis, couchée à plat ventre à même le sol, suçant l'herbe, respirant la terre, en mangeant presque, et l'on devine son secret d'écrire qui était de vous faire sentir les odeurs du jardin, presque le goût du terreau, de vous rendre palpitante la fleur et haletant l'oiseau dans votre main, à calmer votre émoi de la fraîcheur d'une goutte de rosée qui paraît tomber d'une houppie de viole sur vos lèvres.

« Colette aimait ces promenades, nous confie Germaine Beaumont, et surtout les dernières de la belle saison, car il nous arriva de rester à Rozven jusqu'à la mi-octobre, passés les grandes tempêtes quand l'air devenait de cette douceur poudrée d'eau qui vaporise le visage.

« Il n'y a plus que nous sur les chemins, jusqu'au moment où nous voyions surgir la « charrette fantôme » aux contours noyés de brume qui descendait au goémon.

« Nous descendions au goémon, nous aussi. La puissante odeur remuée par les fourches nous enveloppait et nous grisait.



« Nous entendions la mer sans presque la voir, à cause des brumes d'octobre. Et le cri des oiseaux de mer, avec sa curieuse urgence, donnait une étrange réalité au paysage sans contour. Colette ne pouvait se décider à partir de cette maison, de cette plage. »

Le poète Théophile Briant, que Colette appelait Triton Briant, dans l'admiration de son « trudgeon crawlé », et qui, déjà à la recherche de sa hune de goëland, passant ses vacances, non loin de son Mont-Rouault natal, nous conte d'autres souvenirs.

Rozven, c'était, sans aucun voisinage, dominant une petite plage fort déclive, en haut d'un pré de mer « fleuri de scabieuses, mais rongé et fendu au bord par les marées d'équinoxe », la villa du *Blé en Herbe*, une maison de capitaine de grande pêche, une maison à un seul étage, solide, trapue, enliérée, et dont le « hall de bois verni sentait le bateau ». L'architecture en a été profondément modifiée depuis.

De la fenêtre de la salle à manger, on pouvait contempler la mer à travers les tamaris.

« La grande marée d'août amenait la pluie, emplissait la fenêtre. La terre finissait là, à la lisière du pré sableux. Encore un effort du vent, encore un soulèvement du champ gris labouré d'écumes parallèles et la maison, sans doute, voguerait comme une arche... » Mais, « dans l'encens maraicher qui montait de la terre travaillée, on pouvait oublier le voisinage de la mer... »

Colette, alors M^{me} de Jouvenel, qui, en parfaite maîtresse de maison, ne manquait jamais de se rendre au marché bi-hebdomadaire bien approvisionné de Saint-Servan, laissait à ses hôtes la plus grande liberté pour travailler. On se rencontrait parfois à l'heure du bain quotidien, mais l'on se retrouvait surtout à la salle à manger où tous « cernaient la table de chandails verts, de blazers rayés, de vestons en tussor ».

Les repas étaient joyeux et la veillée se prolongeait souvent tard après le dîner : potins de Paris, jeux littéraires, charades, improvisations. Carco rapportait des échos de sleeping et Théo Briant apportait de sa course solitaire vers Rozven, comme un bouquet de chardons bleus des dunes, des images bibliques toutes fraîches. L'esprit soufflait, la bonne humeur ricochait.

« La mer déserte, d'un bleu noir d'hirondelle, dormait et quand les dîneurs se taisaient, on entendait le petit flux cassé et régulier des marées de morte-eau. »

Colette, qui avait acquis Rozven que guignait également une marquise de ses amis, estiva, durant plusieurs années, à Saint-Coulomb, environ de 1923 à 1928.

« A la manière dont Colette cessa de parler de Rozven, nous confie encore son ancienne secrétaire au *Matin*, je compris à quel point elle avait chéri cette plage, cet horizon marin, et aussi les champs et les terres de l'arrière pays. »

Un demi-siècle et quelques années plus tôt, en juillet 1870, Leconte de Lisle (ce n'était plus le jeune étudiant enthousiaste de Rennes) alors qu'il était l'hôte, dans

le gentil bourg de Saint-Ideuc, calme et paisible comme un moulin, de José Maria de Hérédia, écrivait à son ami Jean Marras :

« Dans un mois environ, nous serons de retour. J'ai hâte de mettre fin à notre escapade un peu insensée. Outre les dépenses qui, si faibles qu'elles soient pour tout autre, sont encore trop grandes pour nous, je ne puis ni penser, ni écrire... Par surcroît de félicité, nous avons ici de la pluie, de la boue et du froid.

« La mer, il est vrai, est fort agitée et d'autant plus belle, mais le chemin qui y mène est désagréable et long. Nous passons nos soirées en compagnie d'une douzaine de provinciaux stupides à jouer le Bog ou Mylord Pouff, deux jeux de cartes qui ont déjà gravement altéré la substance grise de mon encéphale. »

Eh bien ! que le bougon auteur des *Poèmes Barbares* retourne à « l'air épais où circule un immense soleil » !

Le bonnet d'âne ne sera pas pour Claudine, allât-elle encore à l'école.

Victor Hugo à Guernesey

A Guernesey, cette île aussi bretonne que Jersey est normande, par une nuit claire de 1859, Victor Hugo et son beau-frère Chenay errent à minuit à travers la plaine de l'Anresse. Ils sont venus à pied, frôlant les ombres des monuments druidiques ; la mer basse s'éloigne avec un gémissement alangui ; les rochers d'encre se profilent en une vision fantastique, la lune émousse des crêtes et noie de ses lueurs apaisées les contours et les creux. Soudain, le cri plaintif d'un courlis chassé de son trou déchire le silence de la nuit. Le poète arraché à quelque songe intérieur, se met à improviser magnifiquement et il lance au ciel des strophes de diamant et de flamme :

*La terre me disait poète,
Le ciel me répondait prophète,*

Le spirite de Jersey a pris solidement pied sur ce

*Rocher qu'environne l'eau sombre,
Ecueil rongé des flots, de ténèbres chargé,*

où, exilé, déjà trois fois proscrit, il vint, quatre ans plus tôt, au début de l'hiver 1855, chercher un refuge. Il n'interroge plus les tables, il sculpte et façonne maintenant de solides bahuts de chêne. Il a là-haut, sur la colline, dominant la ville, le port et la mer, une maison à sa taille, spacieuse et confortable, un véritable « at home » qui force le respect britannique.

Il s'est installé solidement, pour un long temps, pour toute une vie et même pour les générations à venir, Ego Hugo.

Mais parfois le mage, le familier de la Bouche d'ombre, comme en cette soirée de la plaine de l'Anresse, cherche à fuir les horizons habituels aux humains, il veut planer au-dessus du monde, et là, en plein ciel, il dresse un autel où lui-même pontifie.

Aujourd'hui, à la place de l'autel, il y a des tribunes et sur cette lande d'allure bretonne, où le poète aimait vaticiner, les Guernesiais ont aménagé un terrain de golf et un champ de courses.

Hauteville-House, la maison du poète, elle, reste intacte, tout en haut d'un quartier bourgeois auquel on n'accède qu'après une rude montée à travers le quartier populaire de Tower-Hill.

Ce n'est pas un froid musée, un de ces ensembles d'objets disparates que l'amie de Hugo, Juliette Drouet, qualifiait elle-même de « poétique pot-pourri de l'art » ; c'est une demeure vivante. Tout s'y trouve encore à sa place : meubles, tapisseries, tableaux, bibelots, livres, portraits et jusqu'au linge dans les armoires et la vaisselle dans les bahuts. L'ordonnance de la demeure a été pieusement respectée et la Ville de Paris qui l'a reçue en don de la générosité des petits-enfants du poète, Georges et Jeanne, en a fait une sorte d'enclave française en territoire britannique, une manière d'ambassade spirituelle.

De la rue, n'étaient le drapeau tricolore qui flotte à sa façade et sa plaque de marbre qui pourrait être une enseigne, rien ne la distingue guère des autres. En dépit de ses volets verts, elle apparaît toutefois un peu plus grise, un peu plus sévère que les « cottages » construits alentour ; elle semble la demeure d'un Révérend, du « méthodisme bâti ». Deux chênes verts ombragent le seuil, ceux sans doute qu'Hugo planta le 14 juillet 1870 à l'avenir des Etats-Unis d'Europe. Mais, la porte franchie, Hugo se rappelle à nous par son goût de l'antithèse : un vestibule obscur et noir se prolonge par un vestibule clair décoré de faïences vives. Voici, à droite, la salle de billard avec le portrait du poète, par Bonnat ; à côté, le salon des tapisseries, puis une manière de fumoir, en hautes vitres sur le jardin ; à gauche, la salle à manger. Les murs sont garnis de carreaux de Delft, notamment du côté de la cheminée sur laquelle se détache en monogramme géant, l'H de Hugo. Sur cette cheminée, une statue de Notre-Dame de Bon-Secours dont le poète a fait une liberté :

*Le peuple est petit, mais il est grand
Dans tes bras sacrés, ô Mère féconde,
O Liberté Sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.*

Autour de la table, sombres massifs, trois fauteuils barrés de chaînes. Ils portent au dos, écrits en clous de cuivre, ces mots : *pater, mater, filius, Amatus, amat*. Ils ont une légende et passèrent dans l'île pour être quelque peu hantés.

Un escalier qui tourne en rond, feutré et silencieux, conduit au premier étage où, sur une galerie garnie de livres, s'ouvrent le salon rouge et le salon bleu, avec leurs lourdes tapisseries et leurs panneaux chinois, tous deux pareillement somptueux et fanés. Au second étage, dans la galerie de chêne, une vraie forêt de bois sculpté ; c'est, derrière une balustrade, flanqué d'un immense candélabre, un lit qui ressemble



à un trône pour empereur de cinéma ; personne n'y a jamais couché, pas même Victor Hugo. On fit bien, un jour, la couverture pour Garibaldi, mais le condotier ne vint jamais à Guernesey.

Sur une petite table Louis XIII, les encriers de Lamartine (en cristal rose), d'Alexandre Dumas (topette avec porte-plume d'un sou) et de Victor Hugo (gothique naturellement) sont réunis. Simples « objets inanimés » qui évoquent parfaitement trois grands fantômes.

Au sommet d'Hauteville-House, Hugo avait fait construire ce qu'il nommait un peu prétentieusement son « salon de cristal » et ce que nous appellerons plus justement un belvédère couvert et vitré de haut en bas. C'est une petite cage en plein ciel, longue de trois mètres, large de deux. De chaque côté d'un poêle de faïence hollandaise, voici contre les vitres les fameuses planchettes de bois noir, sur lesquelles Victor Hugo écrivait debout. On ne peut considérer sans quelque réverie ce modeste pupitre d'où s'envolèrent, marqués de la griffe puissante du Maître, les manuscrits de *La Légende des Siècles*, des *Misérables*, des *Travailleurs de la Mer*, de *La Chanson des Rues et des Bois*, de *l'Homme qui rit*, de *William Shakespeare*, de *Théâtre et Liberté*, de *Paris* et de tant de manifestes célèbres qui secouaient tout de même le vieux monde.

C'est là que, tôt levé, le poète travaillait chaque jour avec acharnement de cinq heures à onze heures. Là aussi qu'il s'appliquait à l'hydrothérapie suivant la méthode britannique, prenant un « tub » d'eau très froide et restée à l'air toute la nuit. Devant ses regards s'étendait la ville basse, le port, l'archipel des îles anglo-normandes et, par temps clair, la côte du Cotentin. De là aussi, il guettait l'apparition de Juliette Drouet qui, d'une maison voisine, La Pallue, aujourd'hui Friend's House, contemplait son « cher petit ouvrier ».

Par d'étourdissants moulinets, afin sans doute de se dégourdir les doigts, il lui transmettait toute l'éloquence d'un expressif code amoureux. Et Juliette complétait ce dialogue par des « gribouillis » qu'elle mettait devant la porte en même temps que deux œufs durs.

Plus de 20.000 lettres, qui marquèrent comme autant de pierres blanches chaque journée d'une amitié fidèle de plus de cinquante ans.

La chambre du poète est de plain-pied avec le « grenier sublime » ; voici le lit, avec pour traversin un cylindre de bois, un divan bas, presque au ras du parquet, décoloré, élimé, fourbu, mais émouvant tout de même, parce que là s'échafaudèrent les visions apocalyptiques et les rêves les plus grandioses ; quelque chose comme l'échelle de Jacob.

*Jean dormait. Ces regards étaient fermés, qui virent
Les océans du songe où les astres chavirent.*

Voir Hauteville-House, a dit quelqu'un, c'est mieux comprendre non seulement Victor Hugo, mais aussi le romantisme. C'est peut-être vrai, mais n'attendez

pas de nous que nous nous basardions à un jugement définitif ; plus modeste sera la contribution du reporter qui n'a voulu voir ici que l'envers du grand homme et qui n'a cherché à Guernesey que la façon dont s'adapta à l'exil le bon bourgeois Louis-Philippard.

Sur la route d'Hauteville-House, à mi-chemin sur les hauteurs qui dominent la ville de Saint-Pierre-Port, s'élève, juché au haut du roide escalier de Tower Hill et plaqué en coin contre la falaise, semblable à une énorme tranche de cake, un bizarre et pittoresque édifice. C'est là que l'an 40 du siècle dernier, un jeune perruquier guernesiais, Joseph Mathew Blicq, ouvrit les portes d'un salon de coiffure. Quand je dis « les portes », je n'exagère rien, puisque le nouveau magasin n'en comptait pas moins de cinq. C'était une curieuse boutique de forme triangulaire, longue de neuf pieds et large de sept, avec pour tout mobilier un modeste comptoir derrière lequel Mrs Blicq encaissait la monnaie, tout en donnant le sein, sous sa mante, à son dernier né. Un tabouret pour le patient et une chaise pour « le premier de ces messieurs », les autres devaient attendre debout près de l'âtre, où ronronnait la bouilloire de cuivre. Là, dès l'aube, jusqu'au soir, à la lueur des bougies, Joseph Blicq maniait les ciseaux et besognait sans trêve pour élever sa nombreuse famille, qui devait compter jusqu'à quatorze enfants. Toute la gentry anglaise de la Haute Ville défilait dans ce modeste salon et, tout en se faisant couper les cheveux et tailler la barbe pour deux pence, ou raser pour un penny, discutait les événements de la Grande Terre des nouvelles rapportées au port ou des potins de l'île.

Un jour, l'une des cinq portes ouverte en coup de vent, l'on vit entrer, dans un tourbillon de sa vaste houppe, un homme rablé, l'allure grand seigneur, l'œil en feu, le visage embroussaillé : c'était Hugo, le fantôme tonnant de la maison hantée. Les conversations s'étaient tues ; les clients restaient figés, à la fois interdits et respectueux ; l'occupant de l'unique siège s'était écarté, déferent et à demi-tondu. Hugo, sans manière, s'était déjà installé à sa place : « La barbe et les cheveux ! » Blicq, tremblant et flatté, s'affairait ; il risqua quelques mots de français ; le poète qui jamais n'aima converser en anglais, était conquis. Blicq et lui devinrent des amis et, jusqu'à son départ, Hugo resta le client du figaro guernesiais. Mais toujours il exigea la même déférence et, chaque fois que le soin de ses boucles flottantes ou le souci de sa barbe luxuriante l'amèneront vers le petit salon, il entendra que la chaise solitaire soit immédiatement laissée vide pour lui.

Si, d'aventure, l'inspiration lui sourit dans la glace, tandis que crissent les ciseaux, alors, qu'on le laisse et, vite, qu'on lui donne un crayon et du papier ; le poète écrit, le poète compose ; Blicq, les outils haut levés, dans une respectueuse attente, promène sur l'assistance un regard de conquête ; sa boutique lui semble grande comme un temple.

Mais afin de ne pas être taxé de fantaisie, je tiens à rapporter très exactement les paroles de Francis H. Blicq, fils aîné de Joseph Mathew Blicq et son successeur depuis cinquante ans, à l'enseigne du bâton multicolore du n° 1 de la Hauteville-

Street. Si les Blicq exercent de père en fils, comme une royauté, le métier de « Hair-dresser », il n'est point pour eux de lettres plus patentes de noblesse que cette légitime fierté d'avoir su, pendant quinze ans, garder la clientèle du grand proscrit.

Tandis que dans la boutique, aujourd'hui agrandie et modernisée, avec de vastes vitrines remplaçant quatre des cinq portes d'autrefois, le maître de céans me traitait avec le plus grand égard et me faisait asseoir sur le tabouret du poète, pieusement conservé à une place d'honneur, je notais mot à mot cette déclaration :

« C'est dans cette chaise qu'il se laissait choir. Il permettait qu'on lui taillât les cheveux, mais à condition que chaque boucle qui tombait de sa tête fût brûlée devant ses yeux. Les chasseurs de souvenirs n'étaient pas encouragés par Victor Hugo.

« Mais, bien qu'on dût s'occuper aussi précautionneusement de ses cheveux, la taille de sa barbe était encore plus sacrée. Sous le menton du grand homme, on disposait soigneusement une feuille de papier de soie sur laquelle les poils tombaient. Ensuite, on les emballait avec beaucoup de respect et on les plaçait dans sa poche avant qu'il ne sortit.

« Il emportait les précieux paquets pour son amie, M^{me} Juliette Drouet, et celle-ci les ajoutait à la provision qui remplissait l'oreiller sur lequel elle dormait. »

« Mais si vous êtes curieux de détails inédits sur le séjour de Victor Hugo à Guernesey, m'avait dit l'aimable Francis H. Blicq, allez donc voir, au Victoria Home's, Charles Sheperd, l'ancien cocher de Victor Hugo. »

Le *Victoria Home's*, c'est dans Saint-Pierre-Port, une maison d'allure conventionnelle, à la fois majestueuse et un peu froide, imprégnée d'une mélancolie grise et provinciale, qu'un dignitaire de l'Eglise Protestante abandonna un jour pour être transformée en asile de vieillards, ou plutôt en cellules pour ménages de petits vieux : une caserne de l'Armée du Salut. Dans un de ces modestes appartements, j'ai trouvé le vieux Sheperd qui, après la perte de ses quatre enfants et la mort de sa femme, est venu là, depuis quelques années, chercher un abri pour ses souvenirs et son recueillement.

En dépit des 82 ans qu'il avait alors (1936), il avait encore bon pied bon œil, le vieux cocher, et c'est dans un patois vert et dru qu'il me conta ses souvenirs. Il naquit le 5 avril 1847, au village de Sainte-Hélène, près des Vauxblés. Ses parents, nantis d'une nombreuse famille, le placèrent de bonne heure au service des Etablissements Milers. M^{me} Milers, qui était française, le présenta un jour à Victor Hugo qui ne voulait avoir affaire qu'à des cochers le comprenant facilement.

— Parlez-vous français ? demanda Hugo.

— Un petit peu, répondit le jeune cocher.

— Dites un peu, répliqua le poète.

Sheperd devint le cocher attitré de Hugo ; deux ou trois fois par semaine, il le conduisait dans une voiture attelée de deux chevaux, du côté de Pleinmont, où, sur une lande nue et désolée, la fameuse maison hantée dresse son bastion, carrée et sinistre aux ouvertures aveugles. Quand il était seul, Hugo, au cours du trajet, se faisait volontiers professeur de français. Le cocher avait coutume de dire : un chevaio !

— On dit un cheval, des chevaux, reprenait le poète.

Et quand Sheperd avait bien profité de la leçon, Hugo, en récompense, lui donnait quarante sous...

Quelquefois, c'était toute la famille Hugo et Chenay qui s'en allaient excursionner à travers l'île, du Moulin Huet à la pointe d'Icart, du Petit-Bot au Gouffre. On attelait alors quatre chevaux et, tandis que les promeneurs se prélassaient sur l'herbe, Hugo s'en allait rendre visite aux paysans, aux pêcheurs à la recherche d'un vieux bahut, d'un cuivre bosselé, d'une estampe jaunie ou peut-être simplement en quête d'une documentation précise.

Quand, en 1872, avant la fugue à Brest et après les premières jalousies et déceptions de Paris, Juliette Drouet ramènera Victor Hugo à Guernesey, cet « anti-chambre du Paradis », c'est encore Sheperd qui promènera « Olympio Vieillissant » et « Juju en cheveux blancs », dans la meilleure calèche de la maison Milers.

Les souvenirs abondent et s'entremêlent ; c'est Hugo jouant l'hiver au nain jaune, et l'été aux palets ou au tonneau. Ce sont mille traits de bonté du maître qui donnait toujours un bon « tip » ou pourboire, l'accueil qu'il réservait à tous, les goûters du vendredi aux enfants pauvres.

*Ah ! voilà surtout ceux que j'aime,
Faibles fronts dans l'ombre engloutis,
Parés d'un triple diadème,
Innocents pauvres et petits ;
Ils sont meilleurs que nous ne sommes.
Ah ! donnons-leur en même temps,
Avec la paix qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants.*

D'humbles figures surgissent, celles de Carré, le jardinier, d'une femme de ménage si laide que Victor Hugo l'avait appelée la Chimère, Thomas Gore, le charpentier, mort il y a quelques années, qui, sur les plans du poète, ajusta et façonna la plupart des meubles de Hauteville-House. Cette évocation dans cette chambre d'hospice au milieu de tout ce bric-à-brac qu'ont entassé la désespérance et le désarroi du vieillard solitaire m'émut jusqu'aux larmes. Pour ce vieil homme qui

attend sa fin en contemplant la photographie de ses enfants morts avant lui, la seule joie, l'unique aventure, restent d'avoir connu, d'avoir approché le poète proscrit.

Albert Thibaudet a écrit en parlant de Hugo : « Installé dans l'exil, il se fit une vie puissante, prestigieuse de prophète dans une île où se mêlaient les images de Patmos, de Sainte-Hélène, du Grand Bey. »

Sainte-Hélène ! J'évoque, moi aussi, ce vieux soldat de Balzac, « narrant dans une grange, avec des haillons de mots, teints de pourpre et éclaboussés de fumée, l'épopée impériale ».

Ainsi m'apparait Sheperd, le vieux cocher de Guernesey, quand, sur le banc de pierre de la Victoria's Homes, par un après-midi ensoleillé, il sort son gibus de cérémonie pour parler de M. Hugo.

C'est un gage de vraie gloire de susciter des troubadours.

Roger Vercel à Dinan

Vercel, chef-lieu de canton du Doubs, arrondissement et à 38 kilomètres de Besançon, près de la source de l'Audeux, 1.000 habitants, 23 communes.

Vercel Roger, romancier de la mer, des Terreneuvas et des Cap-Horniers. Prix Goncourt 1934 pour « Le Capitaine Conan », né au Mans en 1894, mort à Dinan le 27 février 1957. 30 volumes.

Cela m'arrange d'anticiper sur ces deux textes qu'on trouvera, à quelques mots près, dans la prochaine édition du Larousse Universel.

Car si j'ai déjà eu des démêlés avec les Francs-Comtois qui le revendiquent comme l'une de leurs gloires, pour avoir dit que R. Crétin, en littérature Roger Vercel, était de droit mainiau pour être né au Mans le 8 janvier 1894, j'aurais peur de paraître à la fois par trop accommodant mais fort inconséquent en entendant prouver que le vrai Vercel est né à Dinan, dans la maison qu'il avait construite lui-même.

Vercel, avant d'être le patronyme légal et illustre qu'il légua à ses cinq enfants, ne fut à l'origine que le pseudonyme qu'il avait pris en souvenir du pays natal de son père, franc-comtois que le métier des armes avait amené au Mans.

Délicat hommage filial qui devait lui valoir, par la suite, le plus authentique anoblissement. Ce père n'était, je crois, que sous-officier, mais par sa mère R. Crétin était le petit-neveu d'un général de l'Empire, comte de Coutard, qui, en 1812, pendant la campagne de Russie, couvrit l'arrière-garde de la Grande Armée.

J'ai gardé à Roger Vercel l'admiration affectueuse que peut avoir un cancre pour le premier de sa classe, devenu un homme célèbre.

Notre première rencontre se situe pourtant bien après ses études commencées au Mans et à La Flèche et poursuivies brillamment à l'Université de Caen.

Mais si j'ose revendiquer une parenté, c'est que nous devons plus tard avoir les mêmes maîtres, Athanase Moreux d'abord, le M. Reux du *Maître du Rêve*, « le

Rédacteur en chef, un lettré affable qui, depuis trente ans, gémissait d'avoir été jeté en pâture aux chiens écrasés et trouvait une revanche généreuse dans le talent des jeunes », et Jean des Cognets.

Une des plus belles revanches généreuses du « Papa Moreux » qui nous appelait ses « petits lapins » les jours où, sans faute de français, nous avions rapporté une collision d'automobiles de plus que le concurrent et les « alguazils » les jours où nous avions un vol de vélo en moins et quelques viols du parler de Vaugelas en plus, avait été la découverte du jeune professeur de Dinan récemment fait docteur ès lettres pour avoir, durant quatre ans, classé et examiné à la loupe, bien mieux, au kaléidoscope, les images dans l'œuvre de Corneille.

Rencontre heureuse et déterminante aussi pour Vercel, car M. A. Moreux, bien que né d'un maître d'école, dans une classe bretonne, était un marin, ancien rédacteur en chef du *Moniteur de la Flotte* et de la *Chronique Maritime du Matin*, auteur de *l'Hirondelle*, le drame des premières et angoissantes plongées de sous-marins, qui avait le souci de l'image neuve et du terme exact, et qui avait été à *l'Ouest-Eclair* l'initiateur d'une précise information pour les gens de mer.

C'est d'abord à ce contact que s'amarinera l'auteur de *Remorques*.

Mais les premiers paquebots sur lesquels Roger Vercel mit le pied, furent la plate-forme des rotatives. Je me souviens des premières visites nocturnes du professeur à *l'Ouest-Eclair*, quand jeune universitaire discret et modeste, plus attentif à ne point se parer de sa serviette que prompt à se défaire de son parapluie, il était déjà à la recherche de son « Maître du Rêve ».

Ici, c'est la locale.

Ils étaient trois à fumer, assis à la longue table centrale, le chef d'informations et deux rédacteurs.

Un autre travaillait seul à une table d'angle. Celui-là se contenta d'adresser au visiteur un bref salut par-dessus l'épaule et continua d'écrire. Les autres offrirent des cigarettes et se montrèrent disposés à bavarder, car la nuit était creuse et, pour l'instant, ils chômaient.

Ils présentèrent leur bêtisier, les bourdes les plus réjouissantes des correspondants : ils en avaient tapissé les murs.

L'annonce d'un tamponnement à Mérenes viendra bien, pour l'unité de la narration, bousculer ce farniente euphorique, mais Roger Vercel semblait déçu. Florian Le Roy avait beau, en rejetant sa crinière de lion, lui conter de truculentes histoires du pays de Pléneuf, Jehan Tholomé montrer la perruque rouge qui lui avait servi pour explorer les bas-fonds, s'initier à la vie des clochards et coucher sous les ponts, le professeur s'attendait à plus de bohème et de fantaisie que ne voulait nous en permettre le bon papa Moreux qui avait pu expérimenter, à l'Agence Havas et au *Matin*, où cela avait conduit tant d'autres de nos aînés.

Si Vercel en devina assez pour imaginer l'aventure, arrivée en vrai à Jean de



la Varende encore collégien, d'un journaliste qui déserte le marbre pour suivre un cirque dans le sillage d'une écuyère ou d'une « voyante » belle à regarder, son don très vif d'assimilation lui permit de comprendre notre métier, et quelques années plus tard, alors qu'il séjournera au Mont Saint-Michel pour écrire sous les Pieds de l'Archange, il téléphonera, comme le plus ponctuel des correspondants, sans rien omettre des détails d'état civil et de situation de famille, le récit précis et dépouillé de l'enlèvement dans les sables mouvants de quatre pêcheurs à pied.

Est-il besoin de souligner qu'il restera à travers toute son œuvre un grand, très grand reporter, celui qui fixa, juste avant la disparition des trois mâts et la transformation complète d'un mode de pêche qui consistait alors à lover des kilomètres de ligne dans le froid et la brume, la vie courageuse et héroïque des Terre-Neuvas, ces hommes qui ne savaient plus ce qu'était le printemps, celui qui nous conta les folles équipées des remorqueurs et celui à qui les Cap-Horniers, Albatros et Malamoks, si jaloux de leurs prérogatives, si dédaigneux des écrivassiers aux termes imprécis confièrent la rédaction de leurs souvenirs de la Fosse aux Vents.

Maintenant qu'il avait humé l'encre d'imprimerie, Roger Verceel, en dépit de sa timidité et de sa discrétion, avait plaisir à revenir de temps à autre se mêler à la rédaction de *l'Ouest-Eclair*.

Pourtant économe de son temps, il n'y manquait jamais quand il venait à Rennes chercher des copies de bachot à corriger. Je ne le sentis jamais aussi heureux qu'un jour où il avait réussi à faire déclarer admissible un jeune candidat, qui avait fourni un devoir français fort original et prestement enlevé.

Las ! le premier correcteur qui ne prisait point tant que cela l'inspiration personnelle et la fantaisie, avait tout juste concédé un deux de charité.

Verceel s'indigna : « Voilà un élève qui risquera de vous faire honte plus tard, s'il acquiert quelque renom, quand on saura que vous lui avez mis un deux au baccalauréat. »

Quand, le 10 décembre 1934, avant le fameux déjeuner chez Drouant, ce professeur si compréhensif aux jeunes fut proclamé au premier tour, par sept voix contre dix, lauréat du Prix Goncourt pour son « Capitaine Conan », un échetier parisien, sans doute assez déçu qu'un provincial fort discret ait surclassé les jeunes fauves parisiens, laissa tomber d'une moue qui se voulait méprisante :

« Attendez-vous à lui donner prochainement un autre prix : le Cognacq-Jay ; il a déjà cinq enfants. »

Quelqu'un qui connaissait bien Verceel, répliqua aussitôt :

« Vous savez, il en serait tout aussi fier. »

Peut-être serait-il temps de dire l'époux modèle, le père affectueux, l'homme simple, le professeur consciencieux que resta toujours Roger Verceel, à travers ses plus grands succès.

Mais l'histoire est encore plus jolie, si l'on sait que c'est en promenant ses enfants au long des rives de la Rance ou sous les frondaisons de la Chênaie que

Vercel, une fois libéré de sa thèse, commença d'écrire, emplissant d'un premier jet de vieux agendas du Louvre et du Bon Marché.

Ainsi en fut-il, après *Notre Père Trajan, En dérive, Le Maître du Rêve, Au large de l'Eden* pour *Capitaine Conan* qui affermit sa gloire.

« L'an dernier, le 11 novembre (1933), nous a-t-il conté, je passai l'après-midi dans un bois, au bord de la Rance. On apercevait le fleuve tout blanc à travers l'alignement des troncs noirs. Un bois humide, secoué par le vent, et tellement semblable à cette forêt du Danube où j'avais appris l'armistice que, brusquement, les souvenirs affluèrent en foule. Au premier rang de ces visages jusque là pâles et presque effacés, se profilait celui d'un petit lieutenant de chasseurs, à la fois féroce et bon enfant, qu'il fallait empêcher, au sortir des dancings roumains, de se ruer sur les policiers de Bucarest, et cela parce qu'il désirait s'entretenir les poings. Il souffrait dans la paix comme un poisson au sec. Le souvenir de ses incartades m'amena tout naturellement à me demander si la guerre n'était point pour certaines natures un poison tenace, si certains de ceux qui l'avaient faite et bien faite, ne rapportaient point dans la paix, ainsi qu'une hideuse blessure, la nostalgie du meurtre. »

Avant de se poser toutes ces questions, et avant même de songer à écrire, Vercel avait rencontré son capitaine Conan, au cours d'une jeunesse qui avait été vagabonde par force, en traversant à pied, à la tête d'une section d'infanterie, la Grèce, la Serbie, la Bulgarie et un bon morceau de la Roumanie. « N'avais-je pas aussi connu, pour le compte de Berthelot, l'Europe Centrale et Orientale du Budapest à Istamboul, de Belgrade aux Portes de Fer ? N'étais-je pas le premier Français entré en Transylvanie après la guerre ?

« J'y avais vu, des houlettes aux mains, de très vieux bergers, des bergers échappés aux bas-reliefs de la Colonne Trajane. Puis, après la tragique erreur d'Odessa, j'étais allé me faire prendre stupidement sur les bords du Dniester par une bande de bolchevicks, loqueteux qui avaient dévoré mon chocolat en mordant à même les tablettes, à travers le papier jaune et le papier d'étain. Un retour à ce passé pittoresque était une évasion tentante après de studieuses années. Je commis *Notre Père Trajan*, mon premier roman, le premier pas sur la pente glissante de la fiction. »

Dans un « interview au miroir » où Vercel, vu par lui-même, l'auteur du *Maître du Rêve* nous a confié que « tout était heureusement facile à qui concevait une carrière littéraire comme une série de rencontres, celle de l'auteur et de ses personnages ».

En marge de cette facilité de création qui était tout simplement une facette de son talent, Roger Vercel eut peut-être une chance de rencontre et d'éveil de sympathie que lui méritèrent toujours sa gentillesse et sa simplicité : les Tharaud, ses voisins du Minihic-sur-Rance, qui découvrent et préfèrent son premier manuscrit ; A. Moreux qui éveille en lui le sens du journalisme, l'initie aux méthodes d'enquête et lui apporte une terminologie maritime, Jean des Cognets qui, sous la capote bleue

de Conan, retrouva l'âme de Duguesclin et sut promouvoir le petit mercier breton et le faire adouber de l'armure des Goncourt.

L'histoire vaut la peine d'être contée.

Vercel avait écrit sous forme anecdotique ses souvenirs, en plusieurs épisodes, de greffier de conseil de guerre. Conseil de guerre devant lequel revenaient souvent les membres d'un corps franc que commandait un capitaine Conan.

« C'est un petit breton, un malouin rablé, à épaules larges, avec de gros bras durs et une tête ronde. »

Le manuscrit est déjà à la composition.

Jean des Cognets qui lit les épreuves, mande à Vercel :

— Vous pourriez faire là un magnifique roman.

— Il me manque un personnage central !

— Mais Conan, votre capitaine Conan...

« Ceux qui le connaissent assuraient que ce gars placide qu'on imaginait si bien devant une bolée, avec des sabots et un petit chapeau rond à rubans exécutait des coups de main d'une audace terrifiante et que ses cinquante terribles types lui obéissaient mieux qu'au Bon Dieu. »

— Vous avez raison, convint Vercel.

Et en moins de trois semaines, il recharpenta tout son livre.

Ce livre de souvenirs devint un roman que les Goncourt choisirent sans hésiter, comme le meilleur de l'année, comme un vrai roman.

Cette docilité aux conseils d'un ami, grand orfèvre à coup sûr, cette humilité à débâter, ce tournemain et cette agilité à remettre sur le métier ne diminuent en rien le talent de Roger Vercel.

Sa modestie, sa bonne humeur, sa curiosité de tout, son intelligence prompte, lui vaudront encore d'autres bénéfiques rencontres.

Charcot qui devint son ami, lui demanda d'écrire *A l'Assaut des Pôles*.

Un jour, Charcot me dit : « Vous qui êtes fouineur, vous devriez écrire un livre dans lequel seraient unis les deux pôles ; cela n'a jamais été fait. Il serait, je crois, utile et passionnant de jumeler les deux extrémités du monde ; elles représentent la même valeur d'héroïsme. » L'idée m'exalta.

Et puis, Fernando et tous les autres « capitaines » des bords de Rance, dont, au long de ses congés d'hiver, botté comme un maître de doris, Vercel allait partager la collation de pain à la crôte enfarinée de fêtan et de cidre, dans leurs maisons, mussées contre le vent, pour mieux les amener à évoquer leurs souvenirs.

« Y a-t-il eu de l'encornet cette année ? » Ou bien : « Ça a-t-il donné un peu sur le Platier ? »

Et « Ceux des Caps » qui le nommèrent Cap-Hornier d'honneur, avec l'insigne de l'albatros d'argent.

Les marins ont tant d'occasion de se taper sur les cuisses quand les « pieds de bœufs » se mêlent d'écrire des choses de la mer que cela vaut tous les oscars du monde, et que c'est autant qu'un Prix Goncourt.

Vercel disait lui-même : « La terre supporte tout, la mer rien ; elle impose à toutes les sottises, les négligences, les vilénies, des sanctions impitoyables. »

Ce qui est vrai pour la vigilance à bord des navires l'est aussi pour le style, et c'est merveilleux que ce mainiau franc-comtois, né dans une cour de caserne et devenu notre Conrad breton, ait pu, dans ses livres, souffler tant de tempêtes, décrire tant de manœuvres difficiles et périlleuses, torcher tant de toile rugueuse et dure aux mains, sans soulever l'ire ou l'ironie de ces « grands mâts » dont il contaît les colères et les silences.

Ces tempêtes qui, tout au long de ses livres hurlaient pendant des pages et des pages, à travers les haubans, furent à peu près, hormis les temps de l'occupation, les seules que connut sa vie toute droite.

Au sortir de l'Université, et après la dérive de la guerre, il fut nommé à Dinan pour y enseigner « Rosa la Rose », s'y maria avec la fille d'un capitaine de douanes, Madeleine Adam, très tôt orpheline, revenue au pays des ancêtres.

De la sixième à la quatrième, de quatrième à la première, il fut un prestigieux professeur de rhétorique pour quelques-uns de ses élèves, comme Jean Mordreuc, qui lui doit sa vocation et son talent d'écrivain de la mer. Sans même marquer ses préférences, il s'appliquait strictement à faire « bachoter » les autres, comme un maître voilier dénoue les doigts les plus gourds, en les exerçant à faire les épissures.

Mon originalité eût été de pouvoir vous dire que pour écrire, Vercel se vêtait d'un caban, qu'il chiquait comme un loup de mer, qu'il avalait le boujaron, qu'il avait une panoplie de brûle-gueules dans sa chambre de veilles et l'armure de Duguesclin dans son vestibule, qu'il dictait ses livres au porte-voix, et que halé, tanné, boucané, balaféré, il ajoutait à chaque nouvelle promotion de sa carrière littéraire, un galon d'or à sa casquette de commandant.

Une sorte d'amiral académicien qui se fût donné des allures de filibustier.

C'est ainsi que s'attendaient à le voir les précieuses de cinq à sept et les Marie-Chantal de plage quand il consentait à sortir de sa retraite, pour faire une conférence.

Au lieu de prendre la pose, il restait l'universitaire froid et correct, mais dont le regard vif, pétillant, malicieux, ironique parfois, derrière les lunettes cerclées d'or, affirmait assez que ce professeur d'allure réservée, même un peu timide, ne s'en laissait point conter.

La seule concession qu'il eût faite à ce goût de la mer, à ce métier de marin qu'on eût pu croire être le sien et qu'a pris l'un de ses fils, brillant médecin de Santé Navale, c'était de s'être aménagé un bureau qui tenait de la passerelle d'un paquebot ou de la Chambre des cartes.

A sa table de travail, aussi dépouillée qu'un pupitre à faire le point, aboutissait une bibliothèque basse, patinée comme un coffre de long courrier, qui ceinturait toute la pièce.

La maison simple et solide comme une maison de capitaine au long cours, avait été bâtie, d'après ses plans, sur un terrain que, jeune père de famille, il avait acheté pour y faire son jardin en surveillant les ébats de ses enfants. Mais l'auteur de *En dérive* avait magnifiquement choisi aux bords de la vallée de Rance, son mouillage et son corps mort.

Quand, longtemps après ses premiers succès, il se fit mettre en congé de l'Université pour s'adonner tout entier à la littérature, il continua de travailler avec la régularité d'un maître de chaire.

La nuit, durant ses insomnies, il lui arrivait d'imaginer des tempêtes, mais dès neuf heures le matin, il était à son bureau, recousant ses voiles et balayant le pont.

C'est en marchant le long des rives de Rance qu'il composait encore mieux qu'au lit ; mais c'est dans son bureau qu'il travaillait, dictant son texte à sa fille Simone, et le soumettant ensuite à sa femme qui fut toujours sa première lectrice et sa meilleure conseillère.

L'été, dans sa villa « Les Peupliers » à Saint-Enogat, bruyante des ris et des jeux de ses enfants et petits-enfants, il écrivait sous un figuier. Le soir, on écoutait de la musique.

Plus facilement qu'il n'allait flaner à Dinard ou qu'il ne montait à Paris, il parlait pour le Spitzberg, le Groënland ou les Amériques.

Longtemps, il n'avait voyagé que sur les cartes, mais la mer autant que le monde était devenue la banlieue de ses rêves.

Quand la mort nous l'a trop brusquement ravi, il s'apprêtait à aborder le roman psychologique.

Sorti des furieuses tempêtes capistes, il ambitionnait de prouver les méfaits du divorce et de notre vie d'agitation, en cette époque démodée.

Peut-être se fût-il rebuté devant des modèles qui n'eussent été que des pantins et des snobs.

Familier des héros de Corneille, Roger Vercel avait, tout au long de son œuvre comme la mer sans cesse recommencée et que n'enserme point ce simple recensement magistralement démontré, pour sa part, ce sujet bateau si souvent proposé à tant de candidats : Corneille peint les hommes tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devraient être.

Oui mais, pour cela, le Maître du Rêve n'avait choisi que des soldats, des Connétables ou des marins.

Et cela peut être juste au moment où les vrais marins allaient disparaître dans les brumes de Terre-Neuve ou s'enterrer dans les cimetières à voiliers.

Marie-Paule Salonne à Plancoët

« J'ai peur de me montrer devant tous ces gens ; comme on ne m'a jamais vue, tu n'as qu'à dire que c'est toi Marie-Paule Salonne », implorait de sa sœur Louise, dans l'antichambre du salon parisien de M^{me} Aurel, une jeune poétesse de vingt et un ans qu'on venait de découvrir et qu'un cénacle, présidé par J.-H. Rosny aîné, s'appêtait à couronner.

Cependant que la lauréate du *prix de l'aide aux femmes de professions libérales* hésitait ainsi sur le palier, Lucie Delarue-Mardrus qui l'avait découverte déclarait avec enthousiasme : « Marie-Paule Salonne est de la race de ceux qui grandissent. Mais jamais les belles réalisations qu'elle nous réserve ne vaudront pour moi la jolie surprise, l'émouvante, la réconfortante surprise d'avoir découvert un jour, par un hasard qui ressemblait à un conte bleu, l'âme de cette petite sœur inconnue qui chantait toute seule au bord de la mer, bien loin au fond de sa Bretagne perdue. »

Qu'elle fût le poète effrontément païen du *Fruit de nos entrailles* ou la mystique de *l'Ossuaire Charnel*, Marie-Paule Salonne resta toujours timide, doucement effacée, fuyant le monde, habituée qu'elle avait été à vivre liée à son père, sa mère et sa sœur, « comme un radis à sa botte », dans le jardin d'une maison notariale à la fois sévère et cossue. Elle eût pu, jeune bourgeoise, écrire des vers roses que, femme heureuse, elle eût oubliés la première. Sa chance, autant que d'être parrainée par Charles Le Goffic et d'être découverte par la bonne fée de *Graine au Vent*, fut peut-être de souffrir et de chercher sa voie au long d'un douloureux calvaire.

Dans la maison de Plancoët, au bord de l'Arguenon, déjà plus ou moins courtisée par l'ombre de Chateaubriand, enfant, chez sa grand-mère, M^{me} de Bedée, elle avait commencé d'écrire sur des cahiers d'écolière, enjolivés de dessins par sa sœur Louise, des fantaisies charmantes comme ce poème : *Le Roman d'un Bolet tête de nègre*, suivi de cette signature : « Copyright by anonyme Cryptogame. Tous droits de semis ou de marcottes réservés. »

M^{me} Salonne, les yeux clos aujourd'hui sur la chère vision et M^{lle} Louise Salonne, professeur de dessin, veulent bien, dans la maison familiale, évoquer pour nous cette enfance.

« Marie-Paule naquit le 12 février 1902 à Morlaix, où mon mari était clerc de notaire. Deux mois plus tard, il achetait une étude à Plancoët, où nous venions, peu après, nous installer.

« Dans les cartons de cette étude reposait la minute du contrat de mariage des parents de Chateaubriand, car mon mari était le septième successeur de M^r Le Déan qui rédigea ce contrat au manoir de la Bouëtardaye, « le trentième jour de juin 1753 ».

« Comme l'écrivit Marie-Paule dans *Chateaubriand et les dames de Plancoët* :

« Je savais, depuis toujours que le nom de Chateaubriand était dans un de ces cartons-là... A l'âge où ma mère me donnait en dictée l'épisode de Velléda, j'avais vu, de mes yeux, et touché de mes doigts ce contrat de mariage où le père et la mère de Chateaubriand ont apposé leurs signatures, et par un beau jour de juin de 1908, j'avais failli me noyer en passant un ruisseau, sous ce manoir de la Bouëtardaye, où nous étions allées, en promenade, rendre visite au fantôme de René.

« C'est dire que, depuis mes plus jeunes années, je l'ai considéré comme un voisin de campagne. Avant de l'étudier, je l'ai aimé, avant de le connaître, je l'ai vu... Avant de penser à lui comme à un auteur mort, j'ai eu le sentiment de sa vie ardente et romantique. »

« Lors de la naissance de ma fille, j'avais reçu d'un vieux cousin qui résidait à Paris, où l'on fêtait le centenaire de Victor Hugo, un portrait du poète où il avait écrit au verso : « Je souhaite que le bébé suive les traces du grand aîné. » J'épinglai cette photographie au-dessus du berceau, un peu comme on placerait une image pieuse.

« Toute jeune, Marie-Paule aimait la poésie et je me souviens qu'à cinq ans, alors que je lisais à une de mes cousines *la Chanson de la Brise*, du « Bouffon » de Zamacoïs, elle se mit à implorer : « Dis encore maman, oh ! dis encore, on dirait de la musique. »

A dix ans, elle traduisit en vers une saynète anglaise, *Cendrillon*, afin de la jouer avec des amies.

« J'étais si imbue des idées de Jean-Jacques Rousseau que je décidais de faire moi-même l'éducation de mes filles. Marie-Paule n'est jamais allée à l'école. Je fis toute son instruction, mais elle eut, d'un vieux prêtre, des leçons de latin et de géométrie, avant le baccalauréat. Nous travaillions un peu n'importe où, au jardin, en promenade, en voyage. C'était *l'Ecole des Papillons*.

« Ce sera le titre du premier ouvrage de Marie-Paule, publié en 1920 et qui me sera dédié :



*L'école où vous m'avez, maman, appris les mots,
Les mots à prononcer dans la langue natale...
.....
Ce fut l'école, large ouverte, de l'air libre
Et qui n'a pas de murs pour borner l'horizon,
.....
Ce fut notre maison et notre vieux jardin
Et plus le vieux jardin que la maison encore...*

Le jardin tiendra une grande place dans l'inspiration de Marie-Paule :

*On n'y voit point de rangs quindés, piteux et gauches
De buissons taillés ras,
Et les arbres ombreux peuvent à droite, à gauche,
Etirer leurs grand bras.*

Marie-Paule se prévaut de cette liberté sauvageonne :

*Je n'ai fait que chasser les papillons des rimes
Et qu'emplir de chansons, maman, mon cœur entier,
Et suivre le caprice imprévu du sentier
Négligeant trop parfois les rabots et les limes
Et remettant fort peu mes vers sur le métier,
Je n'ai fait que chasser les papillons des rimes.*

Mais M^{me} Salonne, qui ne se rappelle pas ne pas avoir connu les règles de la prosodie, tant son père les lui avait apprises de bonne heure, nous confie que Marie-Paule, une fois qu'on eut découvert qu'elle écrivait des vers dans le secret de sa chambre, les soumettait toujours à la critique familiale, dont celle de sa mère, très sévère ; elle se refusait toutefois à les lire elle-même.

Ce fut ce premier recueil *A l'École des Papillons* qu'elle adressa timidement à M^{me} Delarue-Mardrus, sur les conseils maternels, mais c'est avec un second recueil : *Ma Maison dans la Brume*, qu'elle obtint un prix littéraire.

Elle cueillera, dans sa vie pourtant courte, bien d'autres lauriers, mais M^{me} Salonne garde son cœur le souvenir de la plus ancienne récompense.

« Un jour, alors que nous nous promenions dans une prairie couverte de pâquerettes, Marie-Paule qui était toute petite s'écria : « Oh ! maman, je ne sais pas où marcher, j'ai peur de faire mal aux fleurs. » J'envoyai ce mot d'enfant avec beaucoup d'autres au journal *Les Annales* qui faisait justement un concours. Je gagnai un prix matérialisé en un sucrier d'argent ; c'est ce que j'appelle le premier prix littéraire de Marie-Paule. »

C'est la même qui réclamera, quand on construira l'actuelle maison, un balcon pour pouvoir contempler les étoiles.

Elle n'a pas quinze ans quand, informée par les filles d'Augustin Hamon, traducteur de Bernard Shaw, du sujet de narration à l'examen du certificat d'études à Penvenan : « Ce que dit l'Etoile au soldat qui se bat, à sa mère, à l'enfant, au poète », elle écrit dans le temps imparti aux jeunes candidats un long poème d'environ soixante-dix vers.

*Je suis l'Etoile d'Or, je suis la bouche ardente
Qui ricane à tes maux dans les soirs du combat,
Je veille ta souffrance et tu râles, soldat.*

Car, entre temps, la Grande Guerre était venue.

*Quand l'Europe toute ébranlée
A gémi dans un grand hoquet,
Nous étions cinq dans notre allée,
Nous jouions alors au croquet.*

« Lorsque, en 1919, pour élever un monument aux morts de Plancoët, on organisa une représentation, Marie-Paule écrivit un poème dialogué « Le Retour ». Surmontant sa timidité, elle incarna « L'âme de la France » qui remerciait « Le Soldat Breton ».

*Et les petits clochers tranquilles
Ont défendu les grandes villes
Du gant de fer des assassins !...
.....
Et Notre-Dame remercie,
Du haut de ses deux tours noircies
Ces clochetons aux cœurs blessés
Qui surent garder à la France
Paris, ce reliquaire immense
Des choses saintes du passé !...*

A l'âge de 22 ans, l'enfant prodige épousa un officier qui avait fait cette guerre et qu'elle avait rencontré dans des jeux floraux. L'entente dura peu.

*Je ne suis ni épouse ni vierge,
Puisque veuve, hélas ! d'un vivant.
Ma vie, hélas ! est comme un cierge
Qui s'est éteint d'un coup de vent.*

Après moins d'une année à Poitiers où elle avait suivi son mari, Marie-Paule Salonne reviendra à Plancoët pour mettre au monde une petite fille Viviane. Cette maternité, lui apportant l'essor décisif, lui donnera l'occasion de deux chefs-d'œuvre : *Le Fruit de nos entrailles*, un recueil de poèmes émouvants, et *L'Age de Perle*, où l'on voit vivre, devant la mer, à Saint-Cast, dans la résidence d'été de la famille Salonne, « La Maison de la Lande » qui tiendra aussi une grande place dans l'inspiration de Marie-Paule, une petite Lucette bien semblable à Viviane.

*Un tourment taraude son cœur :
Ne me laissez pas dans la fleur coupée
Retrouver l'accent d'un parfum brisé,
Ni dans le parfum d'une métopée
Entendre à nouveau l'appel du baiser.*

Et c'est après *Chateaubriand et les Dames de Plancoët*, *l'Ossuaire Charnel*, *Une Nuit dans sa Maison*, *Sur les Pas du Silence* qui proclament la conversion et manifestent d'une inspiration toute nouvelle.

Louise illustra ces poèmes de bois gravés. Avec le bon « Pépère », les trois femmes ont retrouvé la quiétude familiale de la jeunesse autour de la petite Viviane.

Mais c'est de nouveau la guerre. L'Allemand qu'on doit loger se dit « professeur de chevalerie » ; il est simplement maître de manège et adjudant de cavalerie.

Marie-Paule n'a plus pour écrire qu'un coin de table de cuisine.

De plus, activement mêlée à la Résistance, au nez et à la barbe du « Herr professor de Chevalerie », c'est pourtant le moment qu'elle choisit pour écrire, à la demande de son amie Julie-Jacques Nozal, *De Celle qu'on aime à celle qu'on prie*, évocation poétique de trente-trois femmes de l'Antiquité et des Temps Modernes, et *la Nouvelle Ahés*, court roman en prose rythmée dont l'action se situe à Saint-Malo, entre 1939 et 1944. Ces deux courts ouvrages illustrés par Julie Nozal, gravés par elle dans le bois, texte illustration, à la façon des incunables tabellaires du temps jadis, furent imprimés, à la main, dans une villa de Saint-Briac.

Dans le zèle de sa foi recouvrée, Marie-Paule se dévoue, sans ménager son temps ni ses forces, avec la simplicité d'une humble dame patronesse dont on met pourtant le talent à contribution.

Pour une kermesse au profit des prisonniers, Marie-Paule composa plusieurs chansons, sur des airs connus, qu'un accordéoniste chantait et vendait comme dans les fêtes populaires.

Pour l'inauguration du Patronage, elle fit une revue fort gaie : *Plancoët jadis et aujourd'hui*. Elle donna ensuite plusieurs pièces : *La Rose du Saint-Sépulcre*, *Le Berger de Minuit*, *Le Rêve de ma mère l'Oye*, etc., etc. Puis, le *Gala Botrel*, conférence coupée de chansons mimées, en costumes bretons, qui eut un très grand succès et fut joué dans plusieurs villes et plages des environs.

Lorsqu'une jeune fille du Patronage se mariait, Marie-Paule improvisait une chanson pour la soirée d'adieu.

« Sa facilité et sa bonne volonté, nous dit M^{me} Salonne, étaient bien connues, et voilà qu'au soir du 10 novembre 1945, le chef de la chorale arriva chez nous comme nous allions nous mettre à table. Jugeant que le deuxième couplet de l'hymne aux morts de Victor Hugo « était trop païen pour être chanté dans une église », il venait tout simplement demander à Marie-Paule d'en écrire un autre « plus chrétien ». Remplacer Victor Hugo paraissait à ma fille un peu osé ! Mais le visiteur insistait ; elle lui promit de lui porter le couplet à la fin de la soirée. « C'est tout de suite qu'il nous le faut, dit-il, nous répétons tout à l'heure », et il s'assit tranquillement pour attendre que ce couplet fût composé ! Elle l'écrivit donc, et on le chante depuis. »

Faut-il, sur le plan littéraire, regretter cette dispersion dans une vie déjà trop brève pour que les fruits puissent donner la promesse des fleurs ?

La brièveté de la vie oui, la dispersion pas tellement, car recluse à Plancoët, Marie-Paule, avec son tempérament courageux et son ardent patriotisme, ne pouvait mieux faire, durant ces années pénibles de l'occupation, que se dévouer corps et âme à son pays, en même temps qu'aider à soulager les détresses qu'elle voyait autour d'elle.

Elevée à l'Ecole des Papillons, Marie-Paule Salonne n'avait pas besoin d'auteurs, pour travailler, de s'enfermer dans une tour d'ivoire. Elle écrivait, sans brouillon, rapidement, facilement, et avec une grande abondance.

C'est ainsi que, clouée au lit par une grave pleurésie en 1945, elle dicta d'un jet à sa fille Viviane *Fends la Bise*, un livre qui glorifie la Résistance.

Cette première atteinte pulmonaire a compromis sa santé et Marie-Paule ne se remettra jamais tout à fait.

Simple coïncidence que nous nous permettons de souligner, parce qu'elle eut un sens pour l'ardente mystique, le poète païen du « fruit de nos entrailles » et de l'amour charnel, elle mourut, au matin du 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, et fête patronale de Notre-Dame de Nazareth, pour Plancoët.

Avant de se roidir, ses mains s'étaient jointes doucement sur le scapulaire de bure brune des Filles de François d'Assises, dont elle était devenu tertiaire.

Elle laissait inachevé un livre qu'elle voulait écrire à la gloire des Vierges de Bretagne, dont *la Bretagne Touristique* de Louis-Octave Aubert avait déjà publié la première ébauche.

Parmi de très nombreux inédits, poèmes, nouvelles, romans, théâtre, il restait également un recueil de contes fantastiques bretons, *La Clef de Cristal*, destiné aux enfants, mais qui, par la poésie du style et la profondeur des images, eût ajouté à sa renommée.

Viviane, sa fille, a réalisé au moins le dernier rêve de la disparue :

*Que nonne ou femme, elle se fasse
Sous votre égide un beau destin,
Et que sa lumière remplace,
Par devant vous, mon cierge éteint...*

La « Lucette » de l'Age de Perle a pris le voile chez les Sœurs de la Divine Providence à Créhen, sous le nom de Marie-Paule de l'Eucharistie.

M^{me} Salonne dont les yeux se sont éteints sur tant de bonheur enfui, reste seule avec Louise à vivre parmi les souvenirs.

Sur la maison silencieuse du recueillement des deux femmes, une admiratrice de Marie-Paule a fait apposer, en accord avec la municipalité et la Société des poètes français, une plaque de marbre blanc sur laquelle on a gravé le premier vers de cette sorte de vœu de stabilité et de fidélité :

*Reste, ô mon horizon, les toits de mon village,
Et ne t'élargis pas vers des pays plus beaux.
Garde en mon cœur surtout la haie au nouveau :
Partir c'est être fort ; rester c'est être sage.
Tous les endroits sont bons pour être le tombeau.*

Jean Richepin et Raoul Ponchon au Val André

Pareil à ces mendiants, à ces romanichels qu'il a si souvent chantés, Jean Richepin a pu dire : « J'ai une troisième patrie, la patrie de tout homme qui voyage beaucoup et qui se promène, surtout en France, et c'est la grand'route », les deux premières étant la Thiérache d'où sa famille était originaire et Paris, où tout jeune poète, en compagnie de ses deux inséparables, il a battu le pavé, malgré sa pleine ration de vache enragée, avant de connaître la gloire et le succès.

Il ne compte pas l'Algérie où il était né en 1849, à Médéa, au hasard d'une garnison de son père, médecin militaire, et il ne retient pas encore cette dernière patrie, celle où il était venu, attiré par la splendeur des couchants marins, chercher l'inspiration autant que le repos avant d'y choisir, lui, le vagabond, le lieu de sa grande halte. Cette ultime patrie où il dort son dernier sommeil, c'est la Bretagne, « un des plus merveilleux pays, non seulement de France, mais du monde, comme pays marin, et non seulement comme pays marin, mais comme pays de culture ».

La Bretagne, c'était pourtant une vieille connaissance puisqu'il l'avait inventoriée dans sa jeunesse depuis Dinard, la Fourberie, Saint-Lunaire jusqu'au Croisic où il écrivit *La Glu* et où il se plaisait à régaler le père Guillioury, un vieux pêcheur :

*Fumé, saur, le nez seul d'un royal cramoisi,
Vêtu d'on ne sait quoi, mais propre sous des hardes,
Le bec toujours salé de chansons égrillardes,
De souvenirs joyeux et de propos plaisants.*

Il y fit la découverte de la mer, la véritable mer, non pas celle de la Médi-

terrannée, calme et morne comme un lac, mais celle de l'Océan « qui court, danse et chante en jonglant avec les galets », et de cette rencontre, de ces émerveillements devait naître justement un recueil qui s'appellerait *La Mer*.

La Bretagne, l'Océan, il en parlait avec enthousiasme aux jeunes étudiantes de l'Université des Annales :

« Dans ce pays, « la terre de granit recouverte de chênes », selon l'image de Brizeux, où il y a un peu de montagne, la mer, les caps, toutes les immenses baies de sables délicieux, avec des granits bleus, des porphyres rouges, qui entrent dans la mer ; tous les paysages que vous pouvez rêver y sont. Il y a aussi la lande, cette chose particulière, mystérieuse qui donne le frisson quand on y passe la nuit, cette chose qui, le jour, le soir surtout, ou le matin à la première heure, quand les brumes de mer viennent et s'accrochant après les ajoncs et après les genêts, vous donne la sensation de robes de fées, de danseuses, de Korriganes s'accrochant à ces buissons, si bien qu'avec un peu d'imagination, pour peu qu'on soit poète, et tout le monde l'est en Bretagne, on y trouve des fées, des korrigans, des korriganes. »

Poète, Richepin l'était. Non pas de ces rimeurs qui prennent « le bouchon de liège » qu'est le vers, le découpent à jour, cisèlent, colorent de mille nuances délicates pour en faire finalement une toute petite cage où bourdonne, emprisonnée, une toute petite mouche, mais de ces poètes « qui traitent le bouchon à coups de serpe, le badigeonnent d'un ton cru, puis, avec ça pour bouée, se jettent en pleine mer ».

Le chantre des gueux et des belles gitanes, devenu celui de la mer et des pêcheurs, se devait de finir ses jours au milieu des marins bretons. En 1921, il acheta à la « Ville-Pichard », le village des pêcheurs, près du Val-André, une vieille maison qu'il aménagea pour y passer cinq mois de l'année, à la belle saison, avec sa famille, et en compagnie de son vieil ami de toujours, Raoul Ponchon. Tous les deux, fils de militaire, s'étaient retrouvés au quartier latin, et, depuis lors, jamais ne se séparèrent. Ils vécurent soixante-dix ans côte à côte, sans qu'aucune ombre vint ternir leur belle amitié.

Jean-Pierre Richepin, le fils du poète, avait naguère évoqué, pour nous, la mémoire de ces deux grands amis.

« Mon père venait surtout au Val-André pour se reposer et profiter du climat et de la végétation. Il aimait ce pays pour son climat très doux. Sa villa était bâtie à l'abri des vents et, quand il y a de fortes tempêtes, on les sent à peine. Je me souviens qu'un jour, René Doumic demanda à ma mère : « Richepin me raconte que lorsqu'il est sous son arbre, il n'a qu'à lever la main pour cueillir des figues et du raisin. Est-ce vrai ? » Et c'était vrai.

« Mon père sortait très peu. Parfois, il descendait à l'heure de midi prendre l'apéritif dans un petit café, au Verdelet, avec Raoul Ponchon.

« Jean Richepin se tenait dans son bureau, toutes fenêtres ouvertes, au-dessus du grand porche. A dire vrai, il paraissait travailler assez peu. Pourtant, c'est là qu'il a mis au point ses deux derniers recueils : *Interludes* et *Le Glas*.



« Nous avions souvent des visites. André Téry, directeur de *l'Œuvre*, qui était de Lamballe, le père Aulard, beau-père de Bayet.

« Ponchon, lui, était toujours sur le trot. Dès le matin, il s'en allait vers la lande et il ne rentrait que pour l'heure des repas. C'était un solitaire qui avait le monde en horreur, un bucolique qui aimait errer dans la campagne sans chercher à parler à personne. Il lui est souvent arrivé de passer quatre heures assis dans les rochers, à rêver, à méditer.

« Il prenait des notes, faisant des croquis d'insectes, d'animaux, et puis il lâchait tout pour noter quelques rimes intéressantes.

« Parfois, mon père et lui passaient des heures à discuter de poèmes latins ou grecs ; ils se montraient leurs œuvres. Mais Ponchon était intraitable sur la poésie et ne faisait pas de concessions amicales. Ils se critiquaient mutuellement et chacun admettait les remarques de l'autre.

« Ponchon était encore plus sévère pour ses œuvres et, pareil au médecin malgré lui, il eût fallu le battre pour qu'il consente à publier ses vers. »

« Il en égrène pourtant chaque semaine d'exquis qu'il cueille aux buissons de l'actualité, mais qu'il ne laisse point imprimer. Il faut les prendre au vol quand il consent à les dire », confiait Jean Richepin de son ami.

Sans doute ne resterait-il pas grand'chose de l'œuvre, pourtant si vaste et si riche de Ponchon sans Jean-Pierre Richepin, qui insista longtemps pour qu'il fasse publier *La Muse au Cabaret* et qui, après la mort du poète, rassembla quelques-unes de ses œuvres en deux recueils : *La Muse Vagabonde* et *La Muse Gaillarde*.

En 1926, Jean Richepin, mu par une sorte de pressentiment, ne voulait plus quitter le Val-André et il fallut toute l'insistance de ses amis parisiens pour le faire rentrer. Quelques semaines après, il s'éteignait doucement à Paris. Sa dépouille fut ramenée au cimetière du Val-André, où toute la population vint lui rendre un dernier hommage. Désespéré, Raoul Ponchon vint encore trois années de suite chez M^{me} Richepin. Il mourut onze ans plus tard, en 1937, à 83 ans, et J.-P. Richepin fit revenir son corps au Val-André, pour qu'il reposât près de son vieil ami.

Dans la grande villa de la Ville-Pichard, M^{me} Jean Richepin vit seule maintenant, parmi les souvenirs des deux fidèles compagnons.

Les poètes, inséparables, dorment leur dernier sommeil non loin de la mer qu'ils avaient tant aimée

*Au rythme du De Profundis
Que leur chante encore la marée.*

Villiers de l'Isle-Adam à Saint-Brieuc

« Les sites poétiques me laissent presque toujours assez froid, attendu que pour tout homme sérieux, le milieu le plus suggestif d'idées réellement poétiques n'est autre que quatre murs, une table et de la paix. » Ainsi, Villiers de l'Isle-Adam sembla renier vers la fin de sa vie, l'influence profonde qu'aura eue, sur sa destinée, sa jeunesse passée à Saint-Brieuc quand, enfant gâté, esulé, hautain, turbulent, volontiers frondeur et fuyard, pour avoir été trop longtemps accroché aux jupes des femmes de sa maison, il rêvait déjà, dans ses escapades, de la route d'Yffiniac aux collines de Trémuson, d'écrire son premier livre : *Le Robinson des Arbres*.

Alors, on peut se demander avec la vieille bonne qui avait boutonné ses premières culottes et qui, un demi-siècle plus tard, apprenant la gloire de son ancien nourrisson, s'interrogeait :

« Vraiment... Je ne l'aurais pas cru. Je ne vous mens point, mais je me demande où il a pu, en bonne conscience, prendre tant d'esprit, ce petit gars-là... »

Il avait bien fallu qu'à Paris, trainant sa bohème de non conformiste intraitable et de génie jaloux et incompris, de chambre meublée en garni sordide, jusqu'au palier d'Elisabeth Dantine, veuve Bergeron, la Luxembourgeoise illettrée, il se contentât d'une table et de quatre murs.

Mais au moins, à Saint-Brieuc, il avait vécu dans de vraies maisons, solides et profondes. D'abord, sa maison natale, au n° 2 de la rue Saint-Benoît. C'était une puissante bâtisse à allure de collège ou de couvent, que vers la fin du xvr^e siècle, les dames bénédictines du Calvaire avaient fait construire pour leur confesseur.

De vente en héritage, la maison échut un jour, vers 1835, à M^{me} Marie-Félicie Daniel de Kérinou.

La maison était grande et la vieille demoiselle s'y ennuyait un peu, si bien que le 26 juillet 1836, par devant le maire de Saint-Brieuc, elle adopta sa nièce et demoiselle de compagnie, Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort.

Tandis que la nièce adoptive tirera l'aiguille à une des larges fenêtres du premier étage, elle sera remarquée par un grand flandrin de marquis, peut-être tout simplement baron, échappé de Saint-Sulpice et fils d'un émigré ruiné. Il ne déplait pas à la tante Kérinou de voir un homme entrer dans la maison, car en mariant sa nièce, elle voit une sorte de manière d'échapper à sa condition de vieille fille. Quant à Joseph-Toussaint-Charles Villiers de l'Isle-Adam, qui ne fera guère plus de cas de la nièce que de la tante, c'est bien pourtant le seul trésor qu'il trouvera.

Car le nouveau marié est une sorte de radiesthésiste avant la lettre, du moins la radiesthésie lui eût-elle servi, car il ne rêve que de trésors cachés, de resserrés secrètes, de cassettes enfouies. Il embauche même toute une équipe de terrassiers pour entreprendre des fouilles autour d'un vieux château dans la région de Quintin.

Venu trop tard dans un monde pas encore assez vieux pour avoir envie de se suicider, le descendant d'un des plus illustres marins de Duguay-Trouin, d'un grand Maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, d'un lieutenant de Bayard, d'un compagnon de Guillaume le Bâtard, eût sans doute, quelques cent années après sa quête folle de barriques d'or enfouies en terre bretonne, trouvé des commanditaires sérieux pour entreprendre, dans la curiosité bienveillante de tous, des prospections d'uranium.

A moins, toutefois, qu'il ne fût resté le poète, le visionnaire, l'alchimiste des mots et des rêves que deviendra son fils.

La naissance de son fils Jean-Marie Mathias, le 7 novembre 1838, ne fera en tout cas qu'enraciner davantage sa marotte : « Notre Mathias sera un grand homme digne de ses glorieux ancêtres et moi je me charge de sa fortune, je veux lui donner des millions. »

A son lit d'agonie, alors qu'il aura à peu près ruiné les siens, il dira encore : « Ce qui me console de mourir, c'est que je laisse à mon fils une fortune colossale.

— Oui, oui, dit la garde, pour ne pas le contrarier, une soixantaine de millions.

— Soixante millions, reprit l'octogénaire moribond, qu'est-ce que cela ? Bien plus, bien plus encore.

Il y a bien longtemps que la jeune épouse et la tante n'y croient plus, elles, aux millions, et Félicie de Kérinou, à force d'ouvrir sa bourse, est devenue acariâtre.

« Quelle boutique, là-dedans ! » dit la bonne. Seulement, rien n'est trop beau, ni trop bon pour Mathias qui grandit, enfant gâté et capricieux.

Il manifeste bientôt autant d'imagination que son père. Un jour qu'il s'est attardé auprès des baraques de montreur d'ours, il est ramené à la maison par de braves forains. Plus tard, il racontera qu'il fut enlevé par des bohémiens, emmené jusque'en Bohême bien sûr, et seulement rapatrié au bout de deux ans, grâce à la complicité d'une belle tzigane, amoureuse de lui.

Au collège Saint-Charles, où il a commencé ses études, il se maintient tout



juste dans la moyenne, mais il ébauche déjà des rêves littéraires. Il n'a pas treize ans qu'à un jeune camarade qui raille ses prétentions, il jette :

« Ah ! tu t'imagines que je manque de souffle et de méthode. Tu verras que je puis te prouver le contraire ! »

Il commence un roman-fleuve intitulé *Les Chants du Bossu*, et les copies volettent autour du pupitre, comme la copie d'un fait-diversier pour la D. H., tandis que l'autre parieur, un Gautier de Kermoal tout aussi occupé qu'une margeuse à relever et à paginer les feuillets, n'a plus de loisirs pour l'explication latine ou le devoir de mathématiques.

Le pion finit par les signaler, à l'encre rouge, sur le carnet des suspects que le premier de classe emporte au professeur. Et le préfet de discipline arrêta le roman-fleuve.

Un simulacre d'amitiés particulières, un duel manqué que le père a approuvé : « Oh ! mon fils, tu ne pouvais rester froid sous l'outrage, un vrai Villiers va oultre ; je te bénis » ; et, au lieu d'un palmarès, la famille du jeune Mathias recevra du Supérieur de Saint-Charles une lettre courtoise expliquant que le « bon enfant » qui, au lieu du pieux et traditionnel D + S (Dieu Seul) inscrit en tête de ses copies V H V (Vive Henri V), cite « Les Orientales » dans ses narrations et a demandé à son professeur de quatrième de lui expliquer la théorie des monades n'est plus tout à fait à sa place à l'Institution, récemment fondée par les Pères Maristes.

Après un court passage au collège de Saint-Brieuc, aujourd'hui lycée, c'est à Laval qu'il ira poursuivre ses études. Mais sans doute l'internat ne lui réussit guère mieux que les allées et venues tapageuses dans les rues de Saint-Brieuc ou les flanciers buissonnières vers les collines de Trémuson, car ses parents doivent venir s'installer à Rennes, rue de Corbin, pour permettre à l'indiscipliné collégien de continuer ses humanités.

Autour de l'église Saint-Germain, ou sous les marronniers du Thabor, il rencontre une jeune fille, dont il devient éperdument amoureux.

« Alors que les seize ans vous enveloppaient de leur ciel d'illusion, avez-vous aimé une toute jeune fille ? Vous souvenez-vous de ce gant oublié sur une chaise, dans la tonnelle ?... »

Hélas ! la mort lui enlève l'égérie bien-aimée.

*Elle avait dix-sept ans, j'avais son âge à peine.
Souvent le rossignol retenait son haleine,
En écoutant nos pas légers,
Qu'avait-elle donc fait pour mourir la première ?
Est-ce un crime de vivre, et l'amour sur la terre
N'est-il pas le pardon de Dieu ?*

Déjà semblent le marquer le « pas de chance », le « fatum » qui poursuivront toute sa vie de gentilhomme dont la devise restait : « Va oultre ».

Pourtant, douloureusement blessé au cœur, un enfant gâté se meurt, un poète, un grand artiste est né.

« Poète, c'est dommage, diront les Briochins ; il avait l'air d'un jeune homme capable. »

Quand on rentre à Saint-Brieuc, la tante Kérinou n'a plus les revenus suffisants pour se maintenir dans l'hôtel de la rue Saint-Benoît et payer les deux domestiques, la femme de chambre et le commis aux écritures du marquis, prospecteur de trésors enfouis.

On va habiter au bas de la sombre rue Saint-Gouéno, la maison Sébert.

Les déménagements de la famille vont se poursuivre de la rue Saint-Gouéno à la maison Lendanger, au 9 de la rue Saint-Michel, au 12 de la rue de Brest, à la maison dite « Les Grands Chemins ».

Mais Mathias n'est déjà plus de la maison. A Rennes, il a écrit *Elen, Morgane*. Un éditeur de Lyon a édité les *Premières Poésies, Hermosa, Les Chants du Calvaire*.

La gloire semble lui sourire ; Paris l'accueille, mais déjà *Isis* soulève des jalousies. Villiers partage son temps entre Saint-Brieuc, Fougères, Montfort et l'abbaye de Solesmes où l'amitié de Dom Guéranger le retient trois semaines. Mais Paris aussi, de nouveau, l'appelle. La tante Kérinou pense elle-même qu'à Paris, il sera plus facile de modérer le marquis chercheur d'or et prospecteur de trésors, dans ses ruineuses entreprises. Toute la famille part, cette fois, s'installer du côté de Vaugirard. Là, le poète connaîtra souvent autant que la gloire et les amitiés brillantes, la misère en gilet rouge.

Notre propos limité à son enfance bretonne n'est point de le suivre dans la capitale, du salon de Théophile Gautier dont il eut l'intention d'épouser la fille Estelle, à l'antichambre de Napoléon III à qui il alla, à la suite d'une plaisanterie journalistique, exposer ses prétentions au trône de Grèce, du Café Riche, au Carreau des Halles, de la chambre d'Elisabeth Dantine, rue des Martyrs, à la clinique des Frères Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot.

Gustave Guiches a raconté que, rue de Maubeuge, « dans l'horreur glacée d'une chambre vidée de ses meubles, Villiers écrivit couché à plat ventre, délayant dans de l'eau les dernières gouttes de son encrier, de longs chapitres de l'« Eve Future ».

C'est donc là, entre les quatre murs, que requérait son inspiration que ce « dormeur éveillé », contempteur du progrès matériel, eut l'intuition du cinéma, à sa perfection actuelle.

C'est au chapitre IV du quatrième livre, dans le « Secret », quand le savant est en train de ressusciter l'image d'une petite danseuse morte :

« L'affriolante ballerine va vous danser un pas, dit le savant, en s'accompagnant de son chant, de son tambour de Basque, et de ses castagnettes. En prononçant

ces derniers mots, il s'était levé et avait tiré une cordelette qui tombait du plafond le long d'une tenture. Une longue lame d'étoffe gommée, incrustée d'une multitude de verres exigus, aux transparences teintées, se tendit latéralement entre deux tiges d'acier, devant le foyer lumineux de la lampe centrale. Cette lame d'étoffe tirée à l'un des bouts par un mouvement d'horloge, commença de glisser très vivement entre la lentille et le timbre d'un puissant réflecteur. Celui-ci, tout à coup, sur la grande toile blanche tendue en face de lui, réfracta l'apparition, en sa taille humaine, d'une très jolie et assez jeune femme rousse... Soudain, une voix plate et comme empressée, une voix sotte et dure se fit entendre : la danseuse chantait l'alza et le holé de son fandango ! Le tambour de Basque se mit à ronfler sous son coude et les castagnettes à cliqueter ; les gestes, les regards, le mouvement labial, le jeu des hanches, le clin des paupières, l'intention du sourire se reproduisaient. »

Notre Barbey breton n'eut pas même toujours les quatre murs, écran nécessaire à son inspiration, puisque clochard, il lui arriva, paraît-il, de coucher dans des maisons en chantier.

Une fois transplanté à Paris, Villiers ne revint plus jamais en Bretagne, à part ce pèlerinage subit au presbytère de Ploumilliau chez l'oncle Victor, premier maître du jeune Anatole Le Braz. Ce voyage inopiné nous a valu la double chance de l'émuvant conte de *l'Interligne* par ce visiteur du soir et de l'éveil du sens poétique, « ce frisson d'infini dans une âme d'enfant », chez le jeune élève du vieux recteur aristocrate.

Mais, tandis que Paris fermait ses portes au dandy clochard, avec quelle joie et quelle ferveur la Bretagne, en dépit des « Tribulats Bonhomets », « tueur de cygnes », eût accueilli sa misère et apaisé son tourment.

Si pisseux que fussent pourtant les murs des taudis où il trouva refuge, ils s'éclairèrent souvent de la flambée d'or des ajoncs et la Bretagne est présente dans toute son œuvre.

« Là, sous le masque d'Axel, de Shally, d'Anthas, de Samuel, de Wisler et autres pourfendeurs d'infidèles, a écrit Théophile Briant, on reconnaît facilement le même personnage chevaleresque sorti des romans de la Table Ronde.

« Faute de pouvoir vivre comme ses ancêtres, Villiers — gentilhomme réincarné dans tous ces héros — dut accepter de porter, à travers l'incompréhension de la multitude, le blason de l'idéalisme et de l'individualisme bretons. »

Et dans le même florilège⁽¹⁾, publié lors des fêtes du Centenaire à Saint-Brieuc, Florian Le Roy concluait :

« Peut-on douter que ce fut au Tertre Buet ou au Tertre Aubé, au-dessus de cette vallée du Gouët, d'une tristesse et d'une grandeur démesurée, qu'il poussa le cri suprême de sa vie :

Tu périras obscur, avec des destinées.

(1) N° spécial de Bretagne (Août 1938).

Anatole Le Braz à Port-Blanc

*...Et dans un bourg antique, une jeune maison.
...La jeune maison blanche aux fenêtres ouvertes
Tournait le dos au monde et regardait la mer.*

Cette maison de son rêve, cette sorte de bibliothèque à ranger les souvenirs et les projets, il fallut que Le Braz la bâtisse lui-même ; tout au moins qu'il la choisisse et l'aménage, car la vie ne lui en avait point réservée.

Son père était instituteur. On imagine bien ce qu'était la vie des maîtres en ce temps-là. Des maisons d'école qui n'étaient guère plus cossues que les maisons du bourg ; un mobilier rustique et sans luxe de petit fonctionnaire, rural d'origine, avec les plus grandes chances de le rester, d'un bourg à l'autre. Quand le maître « avait son changement », le plus gros fermier, pour le moins le plus obligeant, tout de suite après le 15 août, chargeait le mobilier sur sa charrette à ridelles encore mal débarrassée des pailles de la moisson.

Et pour peu que le maître ait eu le temps de se faire aimer, la charrette quittait le bourg, l'essieu grinçant à vous faire mal, comme celui d'un corbillard.

Ainsi en fut-il pour le père de Le Braz, de Saint-Servais-de-Duault à Ploumilliau, de Ploumilliau à Pleudaniel, de Pleudaniel à Penvenan.

Plus tard, Le Braz devra abandonner lui-même sa chaude et vivante maison de Stang ar C'Hoat, à Quimper, pour venir habiter au bord de la Vilaine, au premier étage du 2 de la rue Joseph-Sauveur à Rennes. Et, à la fin de sa vie, il déplorera cette condition inférieure à celle du nomade qui, lui, emmène sa roulotte. « Moi, je n'ai qu'un regret : c'est de ne plus pouvoir me fixer. Cette vie de perpétuelle errance m'a fatigué beaucoup. J'ai toujours ma maison du Port-Blanc, mais je ne m'y plais plus depuis qu'il est devenu impossible de se chauffer au bois dans le pays de Lan-nion. Se procurer une corde de bois est un problème et nous avons en sainte horreur, ma femme et moi, ces salamandres à coke et ces poêles à charbon. »

Il avait eu surtout une sensibilité assez fine pour deviner l'âme des pierres et un cœur assez fidèle pour s'attacher aux vieilles maisons.

*Je vous aime, ô vieilles maisons
Que ma jeunesse a traversées...
Vos fenêtres ont des regards
Et vos vitres sont des prunelles,
Des yeux étranges de vieillards
Mirant des choses éternelles.*

A Ploumiliau, où il vint à un peu plus de deux ans, quand son père y fut nommé en 1861, Anatole Le Braz eut une chance, celle, avant d'être moniteur dans l'école paternelle, de commencer le latin sous la direction du recteur, un Villiers de l'Isle-Adam, oncle de l'auteur des *Contes Cruels*.

« L'abbé Villiers est un des hommes qui ont marqué dans ma vie. Il était un peu courbé, il avait une tête vraiment puissante, des boucles, une chevelure noire semée de fils d'argent. Et des yeux à phosphorescence (très typiques les yeux des Villiers). »

Pourtant, dans ce presbytère ou son premier maître de latin et son grand-père maternel, Guyader, le curé et le révolutionnaire, jouaient aux cartes et se chicanèrent à propos de tout et de rien, parce que tous deux de la même espèce, et dotés d'un orgueil nobiliaire de castes, Le Braz plus occupé à claquer du fouet au derrière des chevaux, qu'enthousiaste à traduire le « De Viris Illustribus »,

*Petit Breton barbare, affamé de connaître
Et que déjà guettait la chimère,
Reçut le premier essor de l'âme, le divin émoi
Qui nous étreint le cœur quand passe le génie,
Un frisson d'infini dans une âme d'enfant,*

un soir que soufflait le suroît de novembre ; Villiers de l'Isle-Adam s'était installé chez son oncle pour écrire *l'Intersigne*.

Mais de Ploumiliau à Penvenan, c'est au Port-Blanc que ce « fils des Monts » trouvera sa véritable inspiration, son repos aussi, et c'est là qu'il bâtit sa maison, la maison de son cœur.

A l'entrée du village, au long de la côte qui descend vers la plage, plusieurs maisonnettes de pêcheurs s'accrochent l'une à l'autre, à la file, toutes semblables avec leur unique rez-de-chaussée et leur toit bas, leur cour minuscule séparée de la route par un muret de pierres. Une des premières est celle d'Anatole Le Braz, toute fleurie de clématites, les fenêtres aveuglées de verdure. Derrière, un jardin bocager, plein de frais ombrages, sur lequel ouvrait de plain-pied la pièce, fraîche l'été,



chaude l'hiver, où l'on se réunissait pour faire la veillée à laquelle M. Le Braz conviait chaque samedi les gens du voisinage. C'est alors qu'il notait les contes et les chansons de Louise Bellec.

Car le fils du vieil instituteur ne jouait nullement au maître parmi ses anciens camarades d'escapades ou de pêches aux crabes. Il vivait là en tricot bleu de marin, un béret cassé sur les yeux, en compagnie de son vieux père, « solide comme un rocher des grèves et frais comme une pomme de nos vergers », et jouant avec les enfants d'un compagnon de ses premières années d'étude et de professorat à Quimper qu'il a fait siens par son mariage.

Il pose si peu au maître, qu'avec une certaine fierté on répond en souriant au visiteur qui demande la maison du professeur Le Braz : « Vous venez voir « notre Anatole » ? »

Par delà la route, une véritable allée à bréviaire, où le recteur Villiers eût aimé faire réciter « Rosa, la Rose » à son jeune élève, conduit à la mer moutonneuse.

Lorsque l'auteur de la « Chanson de Bretagne » ne court pas les trous de roche à la chasse au crabe dormeur, ou quand il a fini de peindre consciencieusement ses volets, il part à bicyclette vers Penvenan, Plougrescant, Tréguier.

*Un cloître de silence, un hôpital des âmes
Et de grises maisons de nobles, c'est Tréguier.
Nul bruit que les sabots claquants des vieilles femmes
Et l'oraison du vent qui monte avec la mer.*

Ou bien, la pèlerine rejetée sur les épaules, comme l'a représenté Armel Beaufile dans le monument élevé par la Bretagne tout entière, à Saint-Brieuc, il errait par les chemins de douaniers, les yeux fouillant l'horizon vers la presqu'île du Trieux, l'île à Bois, sur le phare de Bodic où Goulven Denes, le héros du *Gardien du Feu*, connut la douceur de ses premières amours. Le soir, il s'arrêtait dans les chaumières de pêcheurs et on lui faisait place autour du feu ; il écoutait les gens parler des intersignes et raconter les légendes où l'Ankou a toujours le premier plan.

« Mieux encore que les hommes, nous rapporte M. Georges Dottin, Le Braz aimait la nature, les bois, les vieilles maisons abandonnées, les rochers, la mer, et surtout ce paysage familier et paisible du Port-Blanc où le grand voyageur qu'il était avait définitivement fixé son port d'attache et qu'il avait indiqué comme son lieu de retraite. »

Quand, au tournant de la route de Penvenan, il apercevait le hameau grisâtre, blotti contre les rochers et la mer bleue semée d'îles, il lui semblait, à chaque retour au pays, qu'il découvrait une terre inconnue, dont il avait parfois entrevu

en rêve les contours et les couleurs et dont le charme réel était sans cesse renouvelé.
« La mer est divine, écrivait-il ; les îles nagent vêtues de lumières ; une santé merveilleuse fleurit sur toute chose. »

Léon Dubreuil, qui fut un des derniers à être reçu par Anatole Le Braz dans la maison du Port-Blanc, avant qu'il aille se retirer définitivement à Nice, où il devait mourir le 20 mars 1926, le vit assis dans un fauteuil rustique, taillé par un admirateur obscur dans le cœur robuste d'un chêne.

Alors, sans doute, on eût pu répéter cette question d'un enfant : « Quel est ce monsieur qui ressemble à Victor Hugo et qui sourit avec des yeux si doux ? »

Mais le poète de la *Chanson de Bretagne*, le folkloriste de *La Légende de la Mort*, de *La Vieille Terre du Passé*, même mort, ne pouvait rester loin de sa maison de pêcheur, que ses enfants ont conservée pieusement.

Le 8 juillet 1927, son corps était ramené en Bretagne et, dans la glaise du cimetière de Tréguier, « rejoignait les ossements anonymes de sa race ».

Ainsi se trouvait réalisé le dernier souhait de ce vieux druide de l'Armor et de l'Argoat :

*Le paisible angélus de quelque vieux clocher
Tintera seul mon glas aux paroisses prochaines,
Dans les sentiers pleureront les grands chênes.*

Ambroise Thomas à l'Île Illic

L'Île Saint-Gildas, ce jardin balsamique sur la mer, à quelques encablures du Port-Blanc, est surtout marquée de l'empreinte d'Alexis Carrel, qui composa là plusieurs des grandes pages de *L'Homme, cet inconnu*, et dont la dépouille repose sous les rosiers, dans le sable frillé de coquillages.

A l'Île voisine d'Illic, Alexis Carrel avait fait venir Lindbergh après le drame pénible de l'enlèvement de son enfant qui désaxa quelque peu sa vie.

Au temps où les Carrel et les Lindbergh voisinaient, les deux îles restaient peu accessibles, sévèrement défendues qu'elles étaient et gardées par des molosses. On allait des Carrel chez les Lindbergh et des Lindbergh chez les Carrel, mais on n'était guère admis venant du continent. Même pour le célèbre pardon des chevaux du jour de la Pentecôte, quand M^{me} Carrel, en véritable tambour-major, conduisait la procession et distribuait le pain frotté à la statue de Saint-Gildas, qui passerait aux animaux les coliques des premiers trèfles, il fallait, pour accéder, déployer de véritables ruses de Sioux, si l'on n'était pas du pays et si l'on n'avait pas son cheval pour arriver au demi-flux. Même le grand chantre qui récitait, sur son ophicléide, les litanies des saints, devait marcher au commandement de la maîtresse de céans à travers les jardins, dont le parfum de roses vous montait à la tête.

Illic est plus sauvage, plus pauvre et mieux défendu par la mer, au-delà de ruisselets jamais à sec et derrière des remparts de galets.

Le castel insulaire au milieu des pins, semés en même temps qu'était posée la première pierre, avait été dessiné et édifié par l'architecte Clerget, à la demande d'Ambroise Thomas, le compositeur de *Mignon* et d'*Hamlet*, de tant d'autres opéras-comiques plus oubliés : *Raymond*, *La Tonelli*, *La Cour de Célémène*, *Psyché*, *Le Carnaval de Venise*, *Gille et Gillotin*.

C'était en 1876. Plus de quarante ans auparavant, vers 1832, Ambroise Thomas, alors pensionnaire à Rome, à la villa Médicis, en même temps que les peintres

Auguste et Hippolyte Flandrin, avait fait la connaissance d'un gentilhomme breton, Hyacinthe du Portal du Goasmeur, grand voyageur, épris d'art, qui recherchait la compagnie des artistes, dont son escarcelle bien garnie et largement ouverte, lui permettait de se faire gentiment le mécène, quand ils en étaient à des débuts peu argentés.

La camaraderie, nouée à Rome, se poursuit à Paris, où elle se consolida en une fidèle et chaleureuse affection. Et Ambroise Thomas, parvenu à la gloire et à la renommée, n'oublia pas l'ami breton de sa jeunesse studieuse.

Hyacinthe du Portal ne manquait point, pour sa part, de vanter au Lorrain qu'était Ambroise Thomas, puisque né à Metz le 5 août 1811, la magie de la Bretagne, la poésie de ses grèves et le charme de ses campagnes. Il n'eut de cesse qu'il ne l'eut amené, sous prétexte de chasse, du côté de Tréguier.

Un soir tombant, aux environs de Port-Blanc, Ambroise Thomas, enthousiasmé par la splendeur des couchants marins, soupira : « Qu'il est donc regrettable de ne pouvoir passer la nuit dans ces merveilleuses solitudes ! »

A quoi Portal répliqua spontanément : « Pourquoi ne demandes-tu pas à ma sœur de te céder quelques îlots et tu bâtirais ici une bicoque ? Les rochers te fourniraient tout le granit nécessaire. »

Ainsi naquit le castel insulaire de *Mignon*.

On s'est longtemps demandé, et beaucoup croyaient pouvoir répondre affirmativement, si cet opéra-comique n'avait pas été écrit à Illiec, aussi bien d'ailleurs que *Hamlet*, daté et signé d'Argenteuil.

M. Gildas du Portal du Goasmeur, petit-neveu de Hyacinthe du Portal de Goasmeur, l'ami d'Ambroise Thomas, a bien voulu nous répondre, preuves à l'appui : « Ce n'est pas Illiec qui a fait naître *Mignon*, mais la pauvre Mignon qui a permis à Ambroise Thomas de faire de cet îlot désolé une ravissante propriété. »

Le 2 décembre 1866, Ambroise Thomas écrivait à Hyacinthe du Goasmeur :

« Mon cher ami, je suis enfin débarrassé de cet ouvrage qui m'a fort absorbé depuis quatre ou cinq mois. Malgré les amères critiques qui ont pu tomber sous tes yeux, le succès a été grand et se consolide à chaque représentation. Il est enfin tel que je pouvais le souhaiter de toutes les manières.

« Cela durera-t-il ? Je n'en sais rien. Mais, pour le moment, cela se présente comme un grand succès. Quel que soit, dans l'avenir, le sort de ma pauvre *Mignon*, je lui dois de m'avoir attiré bien des sympathies. »

Neuf ans plus tard, le 13 octobre 1875, il affirme : « Je suis fixé et toujours fou de ces rochers et de cette sauvagerie. » Et le 6 novembre de la même année : « Merci encore de toutes tes peines, ne t'étonne plus de ma fantaisie. Elle est originale, étrange, j'en conviens, mais elle est intelligente et, si peu que je puisse en jouir, elle m'occupe agréablement. »

Ambroise Thomas était âgé, à cette époque, de soixante-quatre ans, mais devait vivre jusqu'en 1896.



La construction du Castel ne commença qu'en 1876, soit dix ans après la création de *Mignon*.

En dépit des difficultés de réalisation, puisque l'île ne possédait pas d'eau douce et que la mer détruisit plusieurs fois les premières digues de protection, Ambroise Thomas s'obstina dans ce projet qu'il avait chargé son ami de mener à bien et qui ne fut réalisé qu'au prix de très grandes difficultés.

Il semble donc établi que le succès de *Mignon* et le chiffre élevé des droits d'auteur touchés par Ambroise Thomas contribuèrent à régler les importantes dépenses que coûtait cette fantaisie.

Pure fantaisie, puisqu'on a dit qu'à Illic le maître travaillait très peu. Il se reposait et n'écrivait guère que de brèves mélodies, des leçons de solfège ou des morceaux d'examen pour le conservatoire.

Il n'était pas rare, d'ailleurs, qu'un visiteur vint apporter de l'imprévu dans cette solitude insulaire.

Le premier fut Auguste Barbier qui arrivait avec un scénario dans ses poches et un fusil à la main. Puis ce fut Corvalho, le directeur auquel échet l'heureuse fortune de donner la première et la millième représentation de *Mignon*.

Enfin arriva le plus célèbre des disciples du maître, Massenet, dont l'enthousiasme devant le splendide panorama qui s'offre aux yeux de la pointe de Bréhat jusqu'à la Clarté, fut quelque peu tempéré par une traversée houleuse.

Après la mort du vieux maître, M^{me} Ambroise Thomas continua de venir chaque été à Illic. Elle fit construire un charmant oratoire où l'on enchassa le fameux autel de saint Yves, du xiii^e siècle, sur lequel figurent les armes des neuf plus nobles familles de l'Armorique. De temps à autre, le recteur de Penvénan accostait à l'île et célébrait la messe.

En face, Port-Blanc se développait. Il comptait deux célébrités, Le Braz et Botrel qui rendaient souvent visite à Illic. On peignait, on écrivait, on lisait à haute voix, on faisait de la musique, et c'était la grande pianiste Caroline Montigny qui animait le vieux Pleyel.

De Rosmapamon, bien que les mauvaises routes rendissent le voisinage plus difficile, venaient aussi les petites filles d'Ernest Renan, M^{me} Siohan et Psichari qui se rencontraient avec d'autres fidèles amis de M^{me} Ambroise Thomas, André Chevrillon, le poète Fernand Gregh, la princesse Bibesco, le comte et la comtesse d'Eu.

Le Castel insulaire reste une maison inspirée avant de devenir la retraite du « fou volant », père douloureux et misanthrope.

Pour avoir si longtemps rêvé du pays où fleurit l'oranger, la pauvre Mignon avait envoyé son vieux maître près de Saint-Gildas où embaument si fort les roses, dans l'île d'Illic où chante si bien le vent.

Charles Le Goffic à Trégastel

Redoutant de voir un jour violée la solitude de la lande de Trégastel où il avait choisi la maison de ses joies et de ses peines, Charles Le Goffic soupirait qu'il lui faudrait, tôt ou tard, faire sienne la phrase de Chateaubriand dans *La Vie de Rancé* :

« Tout a changé en Bretagne, hors les vagues qui chantent toujours. »

Les poètes sont enclins à se montrer ombrageux et quelque peu jaloux de ce qu'ils aiment. Evidemment, on a construit quelques « maisons de plaisance » sur le patron des boîtes à sel, et des « misses » pointues ont joué au tennis sur la plage de sable fin où M. de Langomen, enfant, dialoguait avec les méduses. Mais n'est-ce pas un peu la faute ou la grâce des poètes qui sont découvreurs de beauté, si le chant des sirènes a été entendu.

*Les syllabes d'argent de ce nom rauque et doux
Comme un roucoulement de colombe : Run-Rouz.*

A eux de s'avancer plus loin que la foule ne les suit. Le berger ici a bien su se tenir à l'écart du troupeau, aux balcons bleus de l'infini, et la maison de Run-Rouz elle-même, dans sa solitude, est restée telle qu'il y a un demi-siècle avec :

*Ses humbles murs quadrillés de chaux vive,
Le puits et l'échalier, le balcon sous l'auvent
Et la grêle saulaie au feuillage mouvant,
Et dans l'étroit courtil, cerné d'épines blanches
Les paresseux asters et les souples pervenches.*

Sur la vie à Run-Rouz du chantre de l'âme bretonne, nous avons la bonne fortune, cette fois, d'avoir un témoin direct et attentif, le fils même du poète, le docteur Jean-Charles Le Goffic, médecin-chef de l'hôpital de Lannion.

« Lannionnais de naissance (Charles Le Goffic était né, douzième du nom, au numéro 3 de la rue des Capucines, dans le magasin de l'éditeur libraire des complaints de barde), mon père excursionnant dans tous les environs avait une préférence marquée pour la côte, notamment Ploumanac'h, la Clarté, Trégastel, nous dit le docteur Le Goffic. C'est à Trégastel qu'il dénicha une petite maison de pêcheur, que, par la suite, il tenta d'améliorer au mieux pour pouvoir y passer ses vacances. »

L'acte de vente portait :

« Une maison couverte de tuiles et un petit jardin, le tout d'une superficie d'environ un are cinquante centiares, n° 773 du plan sis du Convent Run-Rouz, en Trégastel, appartenant antérieurement à M. Guillouser, cultivateur au Granec-Bian, Trégastel. Adjudication faite par M. Aristide-Marie Ricard, notaire à Perros-en-Trégastel. Adjudication faite par M. Aristide-Marie Ricard, notaire à Perros-Guirec, le 23 juin 1890, à M. Charles Le Goffic, professeur à Evreux, rue du Puits-Cassé, moyennant un prix principal de 450 francs. »

« Cette petite maison fut agrandie plus tard : une première fois, à l'occasion de la naissance de ma sœur Hervine, née douze ans après moi. La petite chapelle de l'Île-Grande étant tombée en ruines, mon père se rendit acquéreur des pierres du porche, qui servirent à conditionner une petite pièce et un balcon à l'arrière de la maison. Cette petite pièce que mon père aimait à appeler la « sacristie », fut le deuxième agrandissement.

« Tous les ans, mon père passait les trois ou quatre mois de la belle saison à Run-Rouz, d'où il rayonnait sur Trégastel, sur Pleumeur-Bodou où Félix Le Dantec, le biologiste, avait sa maison de Ty-Plat ; sur Trébeurden, où son ami Aristide Briand séjournait à l'île Miliiau ; sur Louannec, où Renan avait sa propriété de Rosmapamon ; sur Port-Blanc où il retrouvait Anatole Le Braz et Théodore Botrel ; à Plouaret, où habitait Luzel, etc.

« C'est à Run-Rouz que mon père écrivit le *Crucifié de Kéraliès*, puis *Morgane*, la *Double Confession*, *Madame Ruguellou*, *Croc d'Argent*, *Contes de l'Assomption*, beaucoup d'autres de ses œuvres ; et surtout c'est là qu'il composa la majeure partie de son œuvre poétique.

« C'est à Run-Rouz, en 1919, que ma sœur Hervine, alors âgée de 17 ans, souffrante depuis quelques mois, devait succomber, et c'est à la suite de cet immense chagrin qu'il composa le *Treizain de la Nostalgie et du déchirement*, intégré dans ses deux recueils de poésies complètes.

« C'est à mon père que la Clarté, Ploumanac'h, Trégastel, durent d'avoir l'honneur de recevoir les personnalités littéraires qu'il fréquentait à Paris : Maurice Barrès le premier, puis Gabriel Vicaire et le fameux Cénacle de La Clarté, où l'on rencontrait Armand Dayot, directeur des Beaux-Arts, Paul Péral, Pierre Wolf, auteur dramatique, Sienkiewicz, qui composa *Quo Vadis* au château de Coastares, bâti sur un flot, face à Sainte-Anne-Trégastel, André Bellesort qui fut, après mon père, reçu à l'Académie Française.



« En dehors de ses occupations littéraires, ses distractions favorites étaient la chasse, surtout la pêche. C'est le samedi qui était habituellement réservé aux réceptions. »

L'accueil à Run-Rouz, que le visiteur fût Maurice Barrès, le maréchal Foch ou le cardinal Baudrillard, n'avait rien de conventionnel, ni de solennellement académique. Dans l'ombre odorante des pins et des cyprès de mer, on mangeait des anguilles arrosées de cidre doré ou des homards que le poète avait lui-même trouvés dans les casiers qu'il se plaisait à tendre, en compagnie des plus intrépides. Les pipes éteintes, Le Goffic allait prendre sa canne à bout ferré ou bien parfois décrocher un casque de liège qui lui donnait une allure de vieux planteur. Par les sentiers qu'il frayait à travers les ajoncs et les bruyères, il entraînait ses convives à la découverte de ce domaine peuplé de mer, hanté de vent, parfois ébloui de lumière et pâmé de soleil, qu'il a si fidèlement décrit dans plusieurs de ses romans, si admirablement évoqué dans ses vers :

*L'ajonc lui tisse un manteau rude comme un froc
Et les routes font des croix blanches sur sa bure.
L'air y fleure le printemps, le miel, l'algue et le sel ;
Quand le soir descend sur la lande
Tout se tait, et, dans l'ombre, il semble qu'on entende
Le battement profond du cœur universel.
Le soir encore on s'attardait à regarder
Tournoyer l'éclat du feu des Sept-Iles,
Chauve-souris d'or du ciel trégorrois.*

Mais un jour, la noire colombe entra dans la maison et longtemps on ne marcha plus qu'à pas feutrés :

*Quand l'enclos de Run-Rouz eut sa rose déclose,
Si profond fut le cri d'un père déchiré,
Qu'en évoquant l'enfant qui, près des flots, repose,
Nous avons, ô grand cœur, de vos larmes pleuré.*

Le Goffic pleura sans jamais s'insurger. Sa douleur s'apaisa, sa poésie devint plus grave et plus douce. D'autres deuils viendront, dont toute la nation aura sa part. Le Goffic se fera l'historien des fusiliers-marins et le poète-romancier chantera l'épopée des « demoiselles au pompon rouge » qui arrêteront l'invasion des barbares,

*Saint-Gond, Nieuport, Dixmude à jamais rediront
Comment un peuple altier sait venger un affront,
Quel espoir éclaira notre nuit la plus noire.*

L'aède à la couronne de cheveux blancs a touché là au cœur de la Bretagne qui, désormais, l'accueillera, selon l'expression de Pierre Guéguen, avec la même majesté qu'on devait jadis accorder aux druides, aux proconsuls ou aux grands saints d'Irlande.

Quand Le Goffic entra à l'Académie, ce furent les meilleures ouvrières de Bretagne qui lui brodèrent son habit vert, et son épée lui fut offerte par une souscription populaire.

Mais la plus belle épée restait encore l'épée flamboyante de paladin de la Bretagne que le petit forgeron — telle est la traduction du nom de Le Goffic — s'était forgée à force de travail, de douleur et de génie.

Conrad à l'Île Grande

Pour autant que :

*Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la Grant...*

cet Ukrainien naturalisé anglais, capitaine au long cours en retraite et novice dans les Lettres, avec la folie *Almayer* et un *Paria des Îles*, dont il avait trainé les manuscrits dans son sac, sur toutes les mers du globe, n'est pas venu, cédant à quelque attrait romantique, chercher en Bretagne une inspiration renouvelée ni une documentation vécue.

Il vient tout bonnement en voyage de noces, de ce côté-ci du Channel, parce que ses ressources ne lui permettent pas sans doute d'aller plus loin. Il paraît hanté par la question d'argent ; on le dirait Ecossais. S'il échoue à l'Île-Grande, c'est qu'il est à la recherche d'une maison qui soit toute petite, tout à fait retirée et très bon marché.

Quand, en avril 1896, Joseph Conrad (Joseph Théodor Konrad Korgeniowski), né en 1857 en Pologne, arriva à Lannion, via Saint-Malo, après une traversée mouvementée, il venait tout juste d'épouser, le 24 mars, une jeune Anglaise, Miss Jessie George.

La jeune mariée ne connaît pas notre langue, mais son mari qui avait flâné parmi les Moks sur le port de Marseille, et burlingué sur toutes les mers avec des équipages bretons, parlait alors le français mieux que l'anglais. Il traduisait à sa jeune femme et ses impressions, et les conversations échangées à la table d'hôte de l'Hôtel de France de Lannion ou, au long de la route, avec le voiturier Prigent.

De ces confidences, la voyageuse, dans un livre *Joseph Conrad tel que je l'ai connu*, pourra nous livrer les souvenirs du jeune ménage sur son séjour en Bretagne, car, pour ce qui est de l'écrivain, on ne trouvera guère dans ses œuvres de témoignage direct.

De l'époque vécue à l'Île-Grande, elle confiera : « Je n'hésite pas à dire que ce fut un temps heureux. D'un certain point de vue, il fut important aussi. Mais cela, je ne le savais pas. Et pourtant, c'est l'Île-Grande qui vit les débuts du *Nègre de Narcisse* et aussi de *Sauvetage*, le roman qui fut publié l'année de nos noces d'argent. « Je m'initiais à mes devoirs de femme de littérateur (les devoirs des premiers temps du moins).

« Mon instrument était une bizarre petite machine à écrire, marque *Marrlott*. Une tige mobile portait les caractères et se manœuvrait à l'aide d'un frappeur. Vous faisiez glisser la tige du côté voulu et vous imprimiez la lettre en pressant sur le frappeur. Avec son allure primitive, cette machine était tout à fait dans la note de notre maisonnette paysanne. Mais il fallait déplacer la tige avec énormément de précautions, car si vous alliez un tant soit peu trop loin, tous les caractères se répandaient sur le plancher.

« Je me souviens d'avoir passé, au début, je ne sais combien d'heures à genoux, pour ramasser les lettres. Malgré tout, une bonne partie de ce texte fut tapée, vaillamment que vaillamment. La fin de chaque page était un petit triomphe. Ce fut un temps heureux. »

Le meilleur moment de ce long bonheur fut l'arrivée d'un côtre de quatre tonnes, au joli nom de *Pervenche*, que Conrad avait loué à un patron de pêche en retraite, surnommé à Lannion, le « Capitaine ». Avec pour homme d'équipage, un vieux pêcheur borgne et bourru, Conrad et sa femme feront fréquemment des sorties de quatre ou cinq heures, des voyages à Lannion et même des croisières de trois ou quatre jours.

C'est au retour de l'une de ces croisières que Conrad fut pris d'une violente attaque de goutte. Le mal fut si virulent que toute une semaine il délira, marmonnant en polonais, tandis que sa femme, entièrement désespérée à son chevet, ne pouvait plus, cette fois, rien comprendre ni se faire entendre de personne.

Aussitôt après cette attaque, Conrad, « encore faible et chancelant », écrivit d'un bout à l'autre la nouvelle *Un avant-poste du Progrès*.

Puis il écrivit *Les Idiots*.

« Une bonne partie de notre vie à l'Île-Grande est incorporée à cette nouvelle que Conrad méprisait », révèle la confidente.

C'est transposée et située à l'Île-Grande, une histoire fort romancée, inspirée de la présence à Plomœur d'une famille de demeures.

Jean-Pierre Bacadou s'est marié au retour du régiment ; naissent deux jumeaux : ils sont simples. Un troisième enfant est simple, lui aussi. La belle-mère, une femme de tête, amène Jean-Pierre à renoncer à l'anticléricalisme dont il s'est piqué à la caserne. En dépit de cette conversion, la fille qui naît est idiote aussi. Le père se met à boire, à blasphémer. La femme, pour ne plus mettre au monde d'enfant idiot, repousse son mari et le tue avec des ciseaux. Puis hallucinée, affolée, se noie.

Meurtre et suicide du meurtrier, c'est aussi le dénouement de *l'Avant-Poste du*



Progrès. Il y a beaucoup de morts violentes dans l'œuvre de Conrad. De plus, pour essayer de rendre vraisemblable ce mélodrame, l'écrivain décrit la Bretagne sous les couleurs les plus répugnantes, les plus affolantes.

Il y eut bien à Plomœur une famille d'innocents, et parce qu'un des grands-pères était accusé d'avoir dénoncé un prêtre réfractaire qui fut guillotiné, on y voyait comme une sorte de châtiment.

« Nous les connaissions très bien, a précisé Mrs Conrad. Nous les rencontrions sur les chemins bretons quand nous parcourions le continent en voiture ou à pied. Et je ne les ai que trop souvent revus dans mes rêves. Habillés de longs vêtements noirs (des personnes qui se souviennent encore des innocents assurent, au contraire, qu'ils étaient toujours vêtus de blanc, mais il faut bien admettre qu'à trainer aussi dans les fossés, leur robe de pilou devait être sans ton et sans couleur, un peu comme leur personne qui semblait n'avoir ni sexe ni âge), les bras croisés, les mains introduites dans leurs larges manches, leur visage figé dans un regard vide, ils traînaient les pieds aux alentours de la ferme de leurs parents. Comme les bestiaux reviennent à leur abri quand le soir vient, ainsi ces silhouettes pathétiques dérivèrent vers la maison quand la nuit tombait. Parfois, nous les surprinions vautrés dans le fossé, cachés dans l'herbe longue. Je les ai vus jeter une croûte de pain en l'air et l'attraper avec la bouche, comme des chiens. Il y avait en tout sept de ces créatures : deux filles et cinq garçons. Je fis remarquer à Conrad qu'il y en avait deux de plus que dans son texte. Sa réponse sèche que cinq suffisaient bien me fit taire. »

En dehors de son matelot borné et de sa propriétaire, avec laquelle il ne fut pas toujours en très bons termes, encore que Mrs Conrad se plût à reconnaître que la maison fût somptueuse et très propre, l'écrivain ne se mêla pas beaucoup aux gens du pays. Les jeunes filles lui paraissent très jolies avec des traits délicats spiritualisés, il trouve aux vieillards, portant encore le costume breton avec de longues mèches grises qui tombaient de leurs chapeaux, une sorte de dignité raffinée.

Si, à Lannion, les Conrad qui avaient fréquenté le « Capitaine », M^{me} Lebras et les nombreux petits Lebras, le voiturier Prigent, Charles Le Goffic, qualifié par eux de jeune poète aux cheveux courts, M. de la Farge, jeune ingénieur venu électrifier Lannion et tombé amoureux d'une riche bourgeoise de la ville, le propriétaire de l'Hôtel de France, « un petit homme si complètement rond qu'il ressemblait à un énorme ballon distendu », étaient appelés les Anglais, à l'Île-Grande, ils ne tardèrent point à passer pour des espions.

Mrs Conrad nous conte l'étrange visite qu'elle reçut un jour :

« Puis nous eûmes un visiteur. Il apparut sur notre seuil sans s'être fait annoncer. C'était un homme qui faisait à pied le tour de la Bretagne, qui avait entendu des racontars sur les Anglais de l'Île Grande et que la curiosité avait détourné de son itinéraire pour voir ce qu'il y avait de vrai. Je ne sais pas s'il fut désappointé, mais je crois bien qu'il ne sut que penser à notre sujet.

« Il pouvait avoir trente-cinq ans environ et semblait un employé de banque en vacances. C'était un homme très aimable et quels qu'aient été ses sentiments, il les cachait sous la volubilité de ses paroles. Nous lui servîmes du thé et des tartines qu'il apprécia, puis nous l'accompagnâmes jusqu'au point du rivage où il se lança à travers les sables, car il ne daignait pas passer par la chaussée. Quand il fut à mi-distance du continent, il s'arrêta pour un signe d'adieu. Nous aussi, nous fîmes des signes de la main et nous reprîmes le chemin de notre maisonnette. Je crois qu'en ce moment, en quittant un étranger, nous éprouvâmes tous deux un léger sentiment de solitude. »

Ce visiteur d'un soir de septembre était peut-être un barde errant, quelque journaliste en mal de copie, à moins que ce ne fût un inspecteur des Renseignements Généraux d'alors, alerté par les racontars sur les « espions ».

Peut-être les Conrad réalisèrent-ils ce jour-là qu'ils ne comprenaient pas grand'chose à la Bretagne ou que la Bretagne ne les avait point compris.

Moins d'une semaine après, ils quittaient Saint-Malo pour Southampton...

La gloire ne les rejoindra que plus tard...

Tristan Corbière à Roscoff

La maison où vécut Tristan Corbière ?

...Il n'en eut point. Il n'était pas de la race de ceux qui habitent dans des maisons de pierre, à l'intérieur cossu, sur les murs desquels s'étalent des portraits de familles.

Lui qui était amateur de grosses blagues, aurait-il apprécié cette officielle plaisanterie qui consiste à baptiser de son nom une maison, et, qui plus est, un lycée, où il ne mit, d'ailleurs, jamais les pieds ? Son meilleur souvenir scolaire étant ses rhumatismes qui firent du futur bourlingueur qu'il était, un poète de cabaret amarré à sa table, il n'aurait sans doute pas compris cet honneur posthume.

Tristan n'étant chez lui ni dans l'immeuble paternel du quai de Léon à Morlaix, ni dans le château natal de Coat Congar à Ploujean, il est resté, sur le chemin qui relie les deux maisons, accroché au roc du cours Beaumont, son visage de bronze tourné vers la mer, la narine entr'ouverte pour humer l'odeur du sel, les yeux mi-clos pour mieux sentir la caresse du vent, derrière un autre Corbière qu'il apprécia bien qu'il le connût âgé et qui était de la même trempe que lui : Edouard, son père.

Edouard Corbière était, certes, ce quinquagénaire petit, au cheveu rare, que tous saluaient bien bas d'un « Monsieur le Directeur » ou d'un « Monsieur le Président » que son fils consultait et craignait, mais il avait été autre chose.

Aspirant de la Marine Impériale à 17 ans, il combattit l'Anglais. Le 8 mai 1811, entre Perros et l'île de Batz, sa canonnière « 93 » fut coulée en défendant un convoi de grains. Prisonnier, il connut les pontons de Tiverton.

La Restauration lui ayant retiré son sabre, il prit la plume. Mais ses abordages littéraires lui valurent un procès. En dépit de l'acquiescement, la « Guêpe », tel était le titre de son journal, disparut.

Il en fonda un autre, « La Nacelle », à Rouen. Le procès qui s'ensuivit eut une fin moins heureuse : plusieurs mois de prison. C'était en 1823. La presse ne lui ayant

pas réussi, Edouard Corbière reprit la mer. Sur la *Nina*, un vieux bateau pris aux Anglais, puis sur le *Royal Louis*, il navigua entre Le Havre et les Antilles, faisant provision de sel, de goudron, de cordage pour ses romans futurs.

En 1828, il mit sac à terre pour entrer, car telle était sa passion, au *Journal du Havre*, tout en publiant des poésies et des essais.

Il combattit les Romantiques et traita les premières œuvres de Victor Hugo de « pitoyables productions d'un jeune homme qui ne connaît pas la mesure de ses forces ». 1830. L'occasion était trop belle pour ne pas régler ses comptes avec le roi. Il lève une compagnie avec le capitaine Baudin, qui finira amiral, va se battre à Paris, de telle sorte que son nom figure sur la Colonne de Juillet.

Son premier roman maritime, *Le Négrier*, publié en 1832, le fit connaître du grand public. On aime ce livre qui sentait le goudron.

Pélaio, Le Bannian, Tribord et Babord, Les Pilotes de l'Iroise, Les Trois Pirates, Scènes de Mer, voilà bien des titres oubliés aujourd'hui, mais qui retracent mieux que certains « best sellers » actuels la vie des matelots des trente premières années du XIX^e siècle, dans un style élégant et peut-être un peu trop conventionnel.

Edouard vieillit, grossit, porte redingote et chapeau bourgeois et ne vomit plus l'Eglise et le Roi. En 1842, il s'en vient à Morlaix diriger la « Compagnie des Bateaux à Vapeur du Havre à Morlaix », puis présider la Chambre de Commerce. A 49 ans, installé dans une belle demeure du quai de Léon, il épouse Angélique Puyo, âgée de 18 ans, fille d'un de ses amis d'enfance, et lui donne son nom qu'il n'a pas voulu anoblir car, comme il l'a écrit, il ne veut pas être de

*Ces barons impromptus, ces duc improvisés
Qui frelatent le nom qu'ils reçurent sans tache,
Par un « de » mis à faux en font celui de lâche ;
Un nom n'illustre pas, mais on peut l'illustrer
Et mutiler le sien, c'est le déshonorer.
.....
Content du lendemain, satisfait de la veille,
Il compte sans effroi l'heure qui le réveille.*

Le 19 juillet 1845, à 8 heures du matin, devant Yves Steun, adjoint au maire de Ploujean, il vient déclarer la naissance, au château de Coat-Congar, chez son beau-père, d'un fils à qui il donne les prénoms d'Edouard-Joachim et qui devait illustrer celui de Tristan.

Dans cette quiète atmosphère qui régnait dans les maisons du demi-siècle, je veux dire 1850, Tristan, puisqu'il a voulu ce prénom, grandit. L'intérieur est cossu, les meubles sont beaux et signés d'artisans locaux. Tristan peut aller boudier, recroquevillé dans ce fauteuil de tapisserie à oreillettes où son père se repose le soir. Il contempera, en rêvant de voyages, un Vésuve minuscule.



*Tu te découpais noir sur un fond transparent
Et ta lampe grillait les feux de ton cratère
...Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi.*

Devant les bateaux qui dansent dans le bassin, il évoquera les croisières et les courses lointaines dont son père avait conté les récits dans des livres inédits.

Un beau jour, il a douze ans ; on le revêt d'un bel uniforme bleu marine aux boutons dorés, marqué au collet des palmes académiques, on coiffe sa tête d'un képi : il entre au collège de Saint-Brieuc.

Habile conteur, il sait briller dans ses narrations d'écolier. Sachant que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, il enjolive des récits de tempête, ce qui lui vaut les reproches de son père, expert en la matière : « Je savais bien, dit-il, que cette histoire n'est pas possible, mais je savais aussi à qui j'avais affaire : des amateurs appelés à être mes juges qui n'avaient vu de tempêtes que dans des livres grecs ou latins. »

Quel dédain pour ceux qui ne partagent pas sa grande passion : la Mer.

Ses malheurs commencent : des rhumatismes et une place de cinquième sur six cents en version grecque au Concours Général, voilà tout ce qu'il va ramener de Saint-Brieuc.

Pour consolider sa santé, il va au Lycée de Nantes. Peine perdue ; à la fin de sa seconde, perclus, il doit quitter ses condisciples dont les rêves pourront se matérialiser.

Après un séjour en Provence, ses parents se résolurent à l'envoyer à Roscoff où ils possèdent une maison de vacances. Le climat doux et vivifiant devait améliorer sa santé... Il y passa sa vie.

Long, maigre, quelques poils broussailleux sur un menton qui fuit, un nez proéminent, un vrai crapaud, dira-t-il, tel était l'aspect de celui que tous, à Roscoff, nommaient le fou ou l'« ankou » (la mort).

« Pensez donc, Marie Bihan, le pauvre fils de M. Corbière ! il n'est pas normal ; il couche dans un canot dans le grand salon et il met ses filets à sécher dans la chambre des parents. »

Tristan se moque de tout cela. Il va, grand dégingandé, dans les rues de Roscoff en bourgeron et pantalon de toile, chaussé de bottes de marin qui montent plus haut que les genoux, coiffé d'un feutre gris cabossé ou d'un bonnet de forçat. Et quand les enfants qui courent après lui, l'énervent trop, il se réfugie chez le père Le Gad, le cabaretier.

Il se sent vraiment vivre, dans les cabarets, au milieu des matelots qui se moquent de lui, des filles qui font l'amour pour trente sous et qui ne cachent pas leur dégoût, des mendiants à l'affût de sa générosité, lorsque la pension versée par M. Corbière arrive.

Au retour de l'été, quand la famille Corbière vient prendre ses vacances,

Tristan déguerpit pour aller coucher chez un de ses compagnons de beuverie, attendant avec impatience que la voiture ait repris la route de Saint-Pol-de-Léon.

Pour ennuyer ceux qui l'aiment, il monte des farces, le plus souvent d'un goût douteux. A Morlaix, du balcon des parents, en mitre et soutane d'évêque, il bénit les manufacturières qui sortent, avec des gestes équivoques. A Roscoff, pour obéir à un arrêté municipal, il tient son chien « Tristan » avec une laisse... de 35 mètres de long. Il lui fera avaler des boulettes dans lesquelles il aura glissé ostensiblement des pièces d'or de 10 francs, devant les mousses, pêcheurs et mendiants rassemblés au son de sa vielle.

M. René Martineau, son premier historiographe, de conclure :

« De quel laxatif Corbière avait-il assaisonné les boulettes, on l'ignore, mais l'effet fut immédiat. Et l'on vit bientôt les Roscovites se bousculer sur les traces du chien à la recherche des pièces d'or qu'ils l'avaient vu ingurgiter. Corbière, hautain et dédaigneux, regardait froidement la scène. »

Ce masque grotesque n'était qu'un masque douloureux.

Ce canot qu'il hâlait dans le grand salon, ce n'était que ses rêves perdus qu'il traînait derrière lui.

La Mer ! Il l'aimait d'une passion contenue. Malheur à celui qui la lui vole. Victor Hugo, pour avoir écrit « Océano Nox »,

O combien de marins, combien de capitaines

s'est attiré cette réplique :

*Eh bien ! tous ces marins, matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
Sont morts, absolument comme ils étaient partis.
Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes !
.....
...Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges !
Qu'ils roulent verts et nus
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cerje.
Laissez-les donc rouler, terriens parvenus !*

Comme on le voit, le fils épousait les querelles du père envers Hugo, « ce garde national épique ».

Pour être juste, Corbière navigua. Tout d'abord, sur un canot qu'il brisa sur les rochers de Roscoff, ensuite sur le *Négrier*, un beau côté à bord duquel Dumas fils embarqua.

Ce dernier ayant manifesté le désir de vivre un jour un naufrage, Tristan, en

hôte qui cherche à satisfaire ses invités, fonça sur les brisants... Un coup de barre... Et un peu plus, nous n'aurions jamais connu la Dame aux Camélias. Alexandre Dumas fils digéra difficilement l'aventure.

Il eut plus tard un yacht, *Le Tristan*, qui servit à promener, de Douarnenez à Saint-Malo, le comte Rodolphe de Battine venu soigner à Roscoff une blessure de Biscaien, et sa maîtresse.

Celle-ci, Hermine Cuchianni, devait avoir une place importante dans la vie de notre Tristan.

Lui qui, jusqu'alors, n'avait connu que les filles à matelots malgré une affection, sans doute réciproque, mais enfantine, envers sa petite cousine, n'avait jamais aimé et jamais été aimé.

Lécher un peu d'amour qui ne soit point payé.

Il va enfin réaliser son rêve, et il fait dire à celle qu'il aime et qu'il nomme Marcelle :

*Cet homme est laid... Et moi, ne suis-je donc pas belle ?
Et belle encore pour nous deux !
En suis-je donc enfin aux rêves de pucelle ?...
Je suis Reine : qu'il soit lépreux.*

Tristan ne peut y croire et se moque de lui :

*File ton rêve jusqu'au bout,
Mon pauvre, la fumée est tout,
S'il est vrai que tout est fumée.*

Ne voulant pas pleurer, il chante son désespoir sur l'air du *Bon Tabac* :

*Si tu m'as aimé, ne ris pas, ma belle,
Je ne me fais pas, va, d'illusions.*

Tristan n'avait quitté Roscoff que pour un voyage en Italie. Une farce : il joue au mendiant à Naples. Une déception :

*...Vésuve, est-ce encore toi ?
Toi qui fis mon bonheur, tout petit en Bretagne,
Du bon temps où la foi transportait la montagne*

ou

*Voir Naples et... fort bien merci, j'en viens, patrie
D'anglais en vrai, mal peints sur fond bleu-perruquier.*

Mais, pour Marcelle, il ira à Paris.

*Eternel Féminin de l'Eternel Jocrisse,
Fais claquer sur nos dos le fouet de ton caprice.*

Il peignera sa barbe, relèvera ses moustaches et portera l'habit. Si Marcelle s'intéressait à Tristan à Roscoff, ce Bas-Breton à Paris l'ennuie...

Il retourne à sa bohème, dort le jour, dine la nuit, hante les cafés. Grâce aux rapins qu'il connut à Roscoff, il entre comme dessinateur à *La Vie Parisienne*. On n'a pas retrouvé un dessin signé de lui dans ce journal.

On lui conseille d'éditer les poèmes qu'il a écrits durant sa vie. Il les publie à compte d'auteur. Ce sera *Les Amours Jaunes*, dédicacées à son père, « l'auteur du Négrier » et à Marcelle.

*Un poète ayant rimé,
Imprimé,
Vit sa muse dépourvue
De Mairaine, et presque nue.
Il alla crier famine
Chez une blonde voisine.*

Marcelle l'accueillit une fois encore. Il était malade. Elle le soigna avec dévouement. Puis, en décembre 1874, le conduisit, lassée de lui, à la clinique Dubois.

« Je suis à Dubois dont on fait les cercueils », écrit-il à sa mère.

On le ramène à Morlaix. Et c'est là qu'il ne put

*Sentir sur ma lèvre appaunie
Ton dernier baiser se gercer,
La Mort dans tes bras me bercer...
Me déshabiller de la vie !*

C'était le 1^{er} mars 1875. Il n'avait pas trente ans.

Et lui, qui avait toujours chanté les naufragés « coulés corps et biens » :

*Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière,
Eux, ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot,
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.*

fut enterré au cimetière Saint-Martin de Morlaix, dans le caveau de famille, au milieu des terriens. Son père Edouard l'y rejoignit six mois plus tard...

Tristan n'eut pas de maison à lui. Pour le retrouver, montons dans une barque et allons au large contempler Roscoff dans le soleil couchant.

Écoutons-le parler :

*Trou de Contrebandiers, vieux nid
De corsaires, dans la tourmente
Dors. Dors dans ton sommeil de granit
Sur les caves que la mer hante,
Dors à la mer, dors,
Dors et laisse à la brise
Ta tête dans la brume grise,
Ton pied marin dans les brisants,
Dors. Tu peux fermer ton œil borgne
Ouvert sur le large et qui lorgne
Les Anglais depuis trois cents ans ;
Dors, vieille fille à matelots,
Ils n'écumeront plus, ces flots
Qui te feraient une ceinture
Rouge de sang, rouge de vin,
Rouge de feu. Dors sur ton sein,
L'or ne fondera plus en friture.*

C'est beau ! N'est-ce pas ? Ne vous récriez pas trop, ne l'admirez pas trop, car un rire sardonique remplirait le soir :

*Ris : les premiers honneurs l'attendent sous le poêle,
On cassera ton nez d'un bon coup d'encensoir,
Doux fumet ! Pour la trogne en fleur, pleine de moëlle,
D'un sacristain très bien, avec son éteignoir.*

Tel fut Tristan Corbière...

Saint-Pol-Roux à Camaret

« Etait-ce hier que nous l'avons vu jeune sous ses cheveux blancs, celui que l'on nommait avec respect le Magnifique ? Etait-ce hier que nous lui remettions, parce qu'il était à son image, ce santou qui représentait, couronné d'or, drapé de pourpre et de safran, un roi mage ? Il prit en riant cette effigie fraternelle, et s'en fut lyriquement vers son étrange domaine, vers cette principauté chimérique, cet Elsenieur de la pensée, enclavé dans les basses terres de la réalité. Il avait élevé son verre en l'honneur d'un jeune poète absent et captif, d'un poète héroïque et blessé. Nous pensions en l'écoutant n'avoir à pleurer qu'une absence et qu'une blessure. Aucun de nous ne vit planer sur lui, le Magnifique, le nuage sanglant de sa fin. Il partit et nous ne l'avons pas revu. »

Ainsi, Germaine Beaumont évoquait la dernière vision que nous eûmes, lors du prix du Goéland en 1939, de Saint-Pol-Roux, le mage d'Occident, à la barbe de Melchisedec qui, d'un toast, à la fin d'un déjeuner, savait faire une sorte d'émerveillement apocalyptique.

Une année plus tard, la Radio de Londres annonçait que le poète Saint-Pol-Roux avait été tué par les Allemands. C'était, hélas ! vrai, moralement du moins, mais la Presse d'alors n'avait pu donner la version exacte de ce drame affreux, qui s'était déroulé à la pointe de Camaret. Pourtant, Saint-Pol-Roux avait lui-même, dès août 1940, fait part de cette nuit tragique à Théophile Briant, justement alarmé :

« Hélas ! de tragiques choses eurent lieu le 23-24 juin dans la cave du manoir où un reître implacable (sans doute enflammé par la haine de l'élite spirituelle et du bonheur familial) advint la nuit tuer notre Rose bien-aimée, blesser à la jambe gauche ma Divine adorée ; quant à moi, succombant à une courte lutte impossible, où deux balles me manquèrent, je restai « pour mort », syncopé contre les pierres du soubassement... Les menaces avaient duré deux heures et demie, le massacre fut perpétré en sept secondes... Le départ de notre Rose sacrée nous laisse inconso-

lables. Je partage mon pauvre temps entre le manoir évacué et l'hospice civil où ma Divine doit souffrir « dans le plâtre » près de trois mois au moins encore, grave étant la fracture ouverte. Certes, Dieu aurait bien dû prendre le vieillard à la place de ces deux enfants qui ne demandaient qu'à sourire au soleil !

« Que devenir à la suite de cette tragédie qui souleva d'horreur toute la côte et dont je ne puis parler ici davantage, vous comprenez... »

Mais un jour, quittant Divine gisante et les amis qui lui avaient offert l'hospitalité, le vieux mage revint vers son manoir, cette fois pour le trouver à nouveau pillé par les Allemands, les meubles fracturés, les manuscrits, vraisemblablement très nombreux, déchirés ou brûlés. Le poète ne put survivre à ce nouvel outrage : blessé à mort, comme un grand goéland fou qui, dans la tempête, se serait égaré loin de la mer, il dut être transféré à l'hôpital de Brest où il mourut le 18 octobre 1940, à cinq heures du matin, sous le regard désespéré de Divine, paralysée et impuissante dans son plâtre.

Les bombardements allaient parachever dans le fracas ce que la sauvagerie avait entreprise avec tant de rage.

Aujourd'hui, derrière les douze pierres levées que le poète avait baptisées des noms du Zodiaque et « qui font la haie au visiteur dans l'alignement du solstice », il ne reste plus sur la colline rase que les ruines du manoir de Cécilian. De loin, on dirait un vieux château-fort, sorti de la légende du Graal.

Pourtant, lorsque l'on approche, ces fausses tourelles, complètement creuses, faites de briques et de torchis, ces balcons de pierre, ces fenêtres béantes à travers lesquelles on voit briller la mer comme des éclats de glace, donnent l'impression d'un décor pour tragédie.

Né à Marseille, Paul Roux, en poésie Saint-Pol-Roux, était venu là quarante ans auparavant ; déjà il s'était signalé à l'attention des critiques par un manifeste audacieux qui annonçait l'ère du « magnificisme ».

« Les Magnifiques veulent que, par la fée Poésie, la beauté descende s'asseoir parmi les hommes, ainsi que Jésus s'asseyait parmi les pêcheurs de Galilée. »

De la petite tempête qu'il déclencha par cet article, Saint-Pol-Roux ne gardera que le surnom de Magnifique et le désenchantement des Cénacles parisiens. Il alla se tapir dans la forêt des Ardennes, mais la Bretagne le hantait et il se sentait attiré « par le sentiment d'éternité qui domine en l'esprit de la Province bretonne. »

« Le Finistère au nom magique, dira-t-il, m'apparaissait comme ma dernière escale terrestre. »

Mais c'est d'une manière tout à fait inattendue, et qui n'est vraisemblable qu'avec lui, qu'il viendra s'y fixer. Le 14 juillet 1898, il voit par hasard une parade de fête foraine où figurent deux musulmanes.

« Magie de l'Inde, du Gange ou de Bénarès », Saint-Pol-Roux décide d'inter-



roger une de ces femmes, une authentique... Bretonne de Camaret. Elle lui parle avec tant de ferveur de son pays que, le lendemain, il s'embarque, à la première heure, pour le petit port breton.

« Camaret, écrira-t-il, par ce matin d'été, c'était la beauté, toute la jeunesse du monde, sous la féerie claire des voiles. Je sentis que mon destin m'y conduisait, que je n'avais plus le droit de partir. Et je suis demeuré au milieu des paysans et des pêcheurs. »

Sans doute, les Camarétois furent-ils étonnés de voir cet homme aux longs cheveux noirs s'établir aussi soudainement parmi eux. Cependant, chacun cherchait à l'aider.

Comme il n'y avait plus de place dans l'unique hôtel, il campe, les premiers jours, dans une dépendance de la gendarmerie, tandis que l'administrateur de la Marine lui cherche un gîte ; on lui trouve une maison à Roscanvel, au hameau de Lanvernazal, dans une échancrure de la rade de Brest. Dans cette chaumière toute fleurie d'aubépines, à l'ombre des grands ormes, Saint-Pol-Roux vivra sept ans avec sa famille.

« On vit ici tel que dans un missel, avec au visage une gifle de sel quand le vent tourne les subtiles pages du village ; on vit ici tel que dans un missel, à l'abri des ogres et des médiocres de la ville, entre la barbe de cuivre du blanc meunier de Ménézarvel et la barbe de givre du bleu bûtelier Manivel... Ici l'on rit, l'on pleure, ici l'on vit, l'on meurt à la manière des légendes. »

Le cabinet de travail est au grenier, où l'on n'a accès que par une échelle. Mais il n'est point inutile que le mage se fasse un peu berger et qu'il apprenne ce qu'est la réussite d'une couvée, la naissance d'une pouliche, la printanière invasion des pâquerettes, les processions des grandes fêtes.

S'il existait un journal universel de poésie, il en serait comme une sorte de correspondant local avec ses « poèmes de circonstance », dont quelques-uns comme les « Vieilles du Hameau », suffiraient à tirer son nom de l'oubli.

*Tu ne reverras plus tante Marie, ni tante Lise, ô ma Divine,
Ni tant d'autres en coiffe blanche du dimanche,
Ou bien ces penn-du de laine de la semaine...
Mères de gâs éparpillés sur les mers, jaune, blanche, rouge, noire, bleue,
Elles s'en sont allées dans un hoquet, tuées par quelque bise et lestées d'une hostie,
Elles s'en sont allées vers le bon Dieu qui leur a mis des ailes aux épaules.
Et puis des robes d'or, et puis des doigts tout roses pour jouer de la lyre
En dansant sur la lande aux étoiles, fleurs d'ajoncs des cieux.*

Dans sa retraite du grenier, où doit bien essayer de grimper Divine, née à Roscanvel, seule fille après trois garçons, Cœcilian, Lorédan, Magnus, il entame aussi une œuvre plus vaste et écrit deux drames : « *Le Tragique dans l'Homme* » et « *Les Pêcheurs de Sardines* » dont on ne connaîtra que les Litanies de la Mer, ces œuvres étant de celles que brûleront les Allemands.

Il est possible que, pour vivre, il se résigne à faire des besognes mineures et dans son livre *Saint-Pol-Roux*, à la collection Seghers, Théophile Briant semble apporter la preuve que le poète fut le véritable auteur du livret de *Louise*, signé de Charpentier et qui ne serait autre pourtant que la propre histoire du poète et de sa femme, la belle Amélie.

Mais la réalisation de l'héritage paternel l'a pour un temps libéré de ses soucis financiers et va lui permettre de satisfaire un autre désir. Il étouffe un peu dans le grenier de Roscanvel et on le voit souvent errer, pèlerine au vent, du côté de la pointe de Pen-Hat, autour de la maison du peintre Sauvage et de « la lanterne de phare » d'André Antoine. Une maison de pêcheur se trouve abandonnée sur la dune. Il l'achète et, avec l'aide de deux amis, il l'enchâsse dans huit tourelles pour en faire le manoir de Boultous, bâtissant ainsi, selon le mot de Victor Segalen, « sa demeure irrévocable ».

Pourtant, il lui en coûte d'abandonner sa chaumière. Mais le hall du manoir, tendu de belles draperies, de beaux meubles, d'armes exotiques, et où trône le portrait du maître en dieu de la mer, est plein d'amis.

C'est aussi l'époque de la magnificence. C'est ainsi qu'un jour de décembre, sur les murs de la commune, un « célestogramme » invitait filles et garçons de Camaret à « espérer le Père Noël sur le quai, vers trois heures de relevée », chacun une branche de pin, de houx, de laurier, de tamaris ou de genêt à la main. On crut tout d'abord à une farce, mais, à l'heure dite, tout Camaret se retrouva au bord du quai pour voir surgir de la grisaille une barque, avec à l'avant, figure de proue vivante, un Père Noël en robe rouge. Descendu à terre, ce Père Noël distribua poupées, polichinelles, tambours, avant de repartir sur son bateau de rêve en déclamant :

*Je retourne au pays de la froide avalanche,
Souvenez-vous de moi comme d'une caresse ;
Adieu, Camaretois, je vais vers le Bon Dieu.*

Mais la guerre de 1914 est venue, Cœcilian a été tué à Verdun ; la fidèle compagne du poète ne pourra survivre de longues années à ce douloureux chagrin. L'oubli vient, le manoir se vide, il ne reste plus que Divine, Rose Bruteller et une chèvre aux cornes d'or qui broute parfois les feuilletés frais écrits, dans le salon qui se délabre.

« Le toit de la salle romaine du manoir s'en est allé par une nuit atroce, et depuis tous les Chérubins de Jehovah nous surpissent dessus. »

Et puis, un peu plus tard : « La faim, le froid, allez avoir du génie avec cela. »

Le renom auquel il était parvenu, la considération dont l'entouraient les sur-réalistes qui voyaient en lui un précurseur, la vénération que lui avaient voué les Camaretois lui valurent une vieillesse décente, près de Divine, « cette vestale de l'adoration perpétuelle », selon l'expression de Théophile Briant.

Mais une nouvelle guerre allait ajouter encore au destin tragique du solitaire à barbe blanche qu'on pourrait croire un poète maudit, qui ne fut pourtant qu'un tendre berger de la poésie, un mage de la beauté, un Père Noël de la Bonté parti vers l'éternité sur une barque de rêve en nous disant :

« Souvenez-vous de moi comme d'une caresse. »

Loti à Rosporden

A Rochefort, la maison natale de Loti se découvre un peu comme un livre à l'envers, un recueil qui suivrait presque chronologiquement, du salon breton au salon japonais, à travers la chambre-cabinet de travail, le déroulement de son œuvre et la poussée de son génie. A Oléron, à la Maison des Aieules, il a sa tombe sous le thym et les lauriers.

Mais ses maisons « inspirées », celles où il écrivit ses chefs-d'œuvre, où il les imagina, pour une grande part du moins, celles à coup sûr où il vécut heureux de l'amitié dont il était friand, furent ou restent en Bretagne ; la maison de l'Islandais Yann à Pors-Even, le café des marins à Paimpol, l'auberge de M^{me} Daoulas, la bonne hôtesse, « A la Descente des Nantais », au 66-68 de la rue Louis-Pasteur de l'ancien Brest, où parmi les ménages transhumants d'officiers marinières, il louait une chambre à 100 francs l'année...

C'est encore d'une table modeste de ce garni bon marché qu'il écrivit à M. Plumkette et à Yves ces lettres curieuses et familières, marquées cependant de la griffe de son talent :

« Connaissez-vous Rosporden ? Avez-vous vu en passant les bois et l'antique église de granit. Jamais je n'avais tant compris cette poésie bretonne, le charme paisible et suranné de ce pays. Les vieilles chansons de la grand-mère berçant le petit « Pierre », mon filleul, dans un berceau d'un autre âge, les jolis costumes des jeunes filles avec leurs larges collerettes plissées, et leurs grandes coiffes. Et les sentiers pleins de chèvrefeuilles, de bruyères roses, les vieux chênes moussus, les campagnes tranquilles ayant je ne sais quel recueillement d'autrefois avec de mystérieuses chapelles de granit, plantées partout dans les bois. »

Car, à Rosporden aussi, Loti eut sa maison. On peut le dire à plus d'un titre, puisqu'on présume qu'il en finança la construction de ses propres deniers.

Ce fut la maison de retraite de « mon frère Yves ». Yves Kermarec, à l'état

civil Pierre Le Cor, était bien né en effet à Saint-Pol-de-Léon le 28 août 1852. Mais, dès 13 ans, commençant « sa vie d'errant toujours à la peine, il était parti pour l'école des mousses ».

C'est trois années plus tard, à l'âge de 16 ans, alors que, garçon un peu fruste, il est déjà un grand jeune homme bronzé, « à la force tranquille, à la lèvre dédaigneuse, aux traits durs, aux yeux gris-roux un peu rapprochés et très enfoncés sous l'arcade sourcilière », qu'il rencontra le « fistot » Julien Viaud, de deux ans son aîné, que les servantes de la reine Pomaré baptiseront Loti, du nom d'une fleur du Pacifique, trouvant ainsi naïvement la moitié d'un pseudonyme littéraire voué à la plus grande célébrité, pour ne pas dire trop placement à l'immortalité.

Les premiers liens d'amitié ne se noueront qu'à bord du *Tonnerre*, en rade de Lorient, alors que Pierre Le Cor a, par son mariage, abandonné le Léon pour la Cornouaille. Le quartier-maître a épousé la fille en coiffe du chef cantonnier de Rosporden, Marie Le Dœuf, la douce Marie, et c'est désormais à la chaumière à moitié enfouie et toute moussue de Parc-en-Breach que mon frère Yves a son « corps mort ».

C'est là que naîtra, le 15 juin 1878, un an avant la parution d'*Aryndé*, Julien Le Cor, dit « le petit Goëland », dont l'enseigne de vaisseau Jules Viaud sera le parrain, avec un faste dont parleront longtemps les vieilles de Rosporden autour de l'église. Car, du pont du *Tonnerre*, en rade de Lorient, le quartier-maître Pierre Le Cor a suivi l'enseigne Julien Viaud sur la *Moselle*, autour du monde et à la cour d'Aimata Pomaré IV.

Et dans sa chaumière de Parc-en-Breach, Marie a du tourment pour deux absents. Les enfants naissent chez l'un en même temps que les livres de l'autre paraissent : Marianne, l'Yvonne du Livre qu'Yves ne connut pas et qui ne passa sur la terre que quelques mois, dans le temps qu'était publié *Rarahu*, en 1880, et réimprimé sous le titre de *Mariage de Loti*, en 1883.

En 1883, naît un troisième enfant, Lucien, en même temps que paraît *Mon frère Yves*, premier roman breton de l'officier de marine et dont le succès est considérable.

Blanche naîtra le 1^{er} novembre 1886, pour mourir en 1890, entre *Pêcheur d'Islande*, *Madame Chrysanthème*, *Japonneries d'Automne*, *Le Livre de la Pitié* et de *la Mort*.

Mais un jour, Yves l'errant eut aussi son rêve : avoir une maison à lui, avec un jardin et des fleurs, des roses surtout, les fleurs qui, dans sa retraite d'officier-marinier, le sauveront de l'ivrognerie, quand à certains jours de spleen et de bordée, il boira « de quoi faire flotter un cuirassé ».

On dit que Loti avança l'argent.

« La maison était finie de bâtir, non sans peine et sans effort, et ma chambre blanche prête à me recevoir. Bref, la voici gaie et blanche, toute neuve avec ses entourages de granit breton, ses auvents verts, son grenier à lucarne, et, derrière



l'horizon, des bois. Les tables et les chaises sont pareils, les plus petits détails sont arrangés avec tendresse. Sur les murs, il y a, dans des cadres dorés, des dessins que j'ai faits jadis et une grande photographie du clocher de Saint-Pol-de-Léon. »

Quand Loti coucha pour la première fois dans le lit en cerisier, d'une couleur gaie, un peu rose, au milieu de la chambre toute blanche, c'était, paraît-il, le neuvième séjour qu'il faisait à Rosporden. Il y revint souvent, ordinairement aux environs du pardon de Bonne-Nouvelle.

Il venait en uniforme ou en tenue bourgeoise, mais il adorait porter le costume mélenik et se mêler à la foule. Il savait choquer sa chopine de cidre contre celle des paysans et entrer dans une chaîne de gavotte.

Donnant la main « au petit Goëland », il partait en promenade dans la campagne et cueillait des luzes. Il aimait rentrer par la voie romaine de Kerentrech où gitait une colonie très pauvre. Il se penchait sur les malheureux. Puis, bras croisés sur la poitrine, le regard soudain devenu fixe et rêveur, il ne se lassait pas de contempler l'étang et l'église.

C'est au cours d'un de ces séjours, qu'on fêta gentiment dans la maison de « mon frère Yves », en invitant les notabilités du pays, que Pierre Loti rencontra Anatole Le Braz, alors professeur au Lycée de Quimper et qui venait chez son beau-frère, le docteur Herland, maire de Rosporden.

Et puis, un beau jour, aux environs de 1900, on commença à remarquer que Pierre Loti ne venait plus à la maison de « mon frère Yves ». On s'en étonna et l'on supputa mille causes.

M. Yves Le Cor a pu nous en donner une raison très plausible. « Julien, le filleul de Loti, avait fait ses études à l'E.P.S. de Concarneau. Le rêve d'Yves était qu'il devienne officier mécanicien dans la marine. Il échoua au concours. Coup de tête, dit-on. Et il passa plusieurs mois à Rochefort chez son parrain. Quand il revint, il voulait écrire. Yves n'entendait pas que son fils fasse un écrivassier et il entra dans une colère folle.

« Crut-il que c'était son parrain qui lui avait donné ce goût ? Ils ne firent plus aucun pas l'un vers l'autre. La distance qui les séparait, la vie qui les avait pris l'un et l'autre en est peut-être seule cause, sans pour cela que leurs cœurs ne soient fermés pour ne plus se rouvrir. »

Yves n'aimait pas qu'on lui parlât du Livre de Loti. « Exagéré, exagéré, beaucoup d'invention », disait-il en se renfrognant et en éludant toute autre question.

On savait pourtant qu'il avait été « mon frère Yves » et on ne lui disait jamais « Bonjour Monsieur Le Cor » sans un certain respect. Il avait cette allure distinguée, toujours très correcte et très « maistrance » qu'ont chez nous les officiers-mariniers en retraite. Seulement, quand le parfum énivrant des roses ne lui avait pas enlevé le goût du rhum et qu'il avait fait le tour de ses cafés, « la place aux chevaux tremblait lorsqu'il rentrait en zigzaguant, plus droit que d'habitude, un défi sauvage dans les yeux ».

A l'âge de soixante-quatorze ans, en 1926, il fut renversé par une automobile ; il ne s'en remit guère et mourut au début de l'année suivante, le 17 janvier 1927.

La mer ne l'avait pas pris et ses os ne blanchiront pas, roulés comme des galets. Il fut enfoui, comme tous les siens, dans la terre sans âge de Rosporden.

Marie, la douce Marie, devenue impotente, une cataracte sur l'œil, lui survécut cinq ans, entourée des soins prévenants de son fils Lucien.

Julien, le filleul, qui n'avait pas osé braver les redoutables colères paternelles et suivre la vocation qu'il avait senti s'éveiller près de son illustre parrain, resta pourtant fidèle à Pierre Loti et demeura en relation avec lui. Devenu instituteur, il avait la charge de l'école d'Arzano, le doux pays de Brizeux. Il mourut avant d'avoir pu atteindre l'âge de la retraite, dans la maison de Rosporden, le 9 janvier 1934, le jour où, sur les quais de Paimpol on donnait le premier tour de manivelle de *Pêcheur d'Islande*.

Mais sont-ils vraiment morts ?... Loti, Yves, la douce Marie, Julien le filleul ?...

Ne sont-ils pas simplement partis, derrière l'enchantement au nom de fleur, vers quelque île mystérieuse. Ce qui compte, c'est que Rosporden fut pour eux, en un temps, une escale heureuse.

Gauguin et les Nabis à Pont-Aven

« Comme je suivais le littoral, remontant à petites journées de Quiberon à Quimper, j'arrivai, certaine fin de journée, dans un petit village : le Pouldu, si je ne fais pas erreur. Ce village ne se composait que de quatre maisons dont deux auberges ; la plus modeste me parut la plus plaisante où j'entrai, car j'avais grand soif. Une servante m'introduisit dans une salle crépie à la chaux, où elle m'abandonna en face d'un verre de cidre. La rareté des meubles et l'absence de tentures laissaient remarquer d'autant mieux, rangées par terre, un assez grand nombre de toiles et de châssis de peinture, face au mur. Je ne fus pas plus tôt seul que je courus à ces toiles ; l'une après l'autre, je les retournai, les contemplai avec stupéfaction grandissante ; il me parut qu'il n'y avait là que d'enfantins bariolages, mais aux tons si vifs, si particuliers, si joyeux que je ne songeai plus à repartir. Je souhaitai connaître les artistes capables de si amusantes folies ; j'abandonnai mon premier projet de Pont-Aven, ce même soir, retins une chambre dans l'auberge et m'informai de l'heure du dîner.

— Voudrez-vous qu'on vous serve à part ou mangerez-vous dans la même salle que ces messieurs ? demanda la servante.

« Ces messieurs étaient les auteurs de ces toiles ; ils étaient trois qui s'amènèrent bientôt avec boîtes à couleurs et chevalets. Il va sans dire que j'avais demandé qu'on me servît avec eux, si toutefois cela ne les dérangeait pas. Ils montrèrent, du reste, que je ne les gênais guère, c'est-à-dire qu'ils ne se gênèrent point. Ils étaient tous trois pieds nus, débraillés superbement, au verbe sonore. Et, durant tout le dîner, je demeurai pantelant, gobant leurs propos, tourmenté du désir de leur parler, de me faire connaître, de les connaître et de dire à ce grand à l'œil clair, que ce motif qu'il chantait à tue-tête et que les autres reprenaient en chœur n'était pas de Massenet, comme il croyait, mais de Bizet. »

Ces peintres, bruyants et joyeux drilles, qu'André Gide fait rencontrer à son

héros de *Si le Grain ne meurt*, étaient les impressionnistes qui avaient rejoint Gauguin dans sa retraite bretonne. Si on les désigne le plus souvent sous le nom de peintres de l'école de Pont-Aven, c'est que la ville des moulins et des jolies filles avait été leur première résidence en 1888.

Pont-Aven n'était alors qu'une simple bourgade avec quelques moulins, au bord de l'Aven, et quelques petites maisons pareilles à celle de Marie-Jeanne Gloannec, près du pont.

Si Gauguin et ses disciples s'étaient installés là, c'est que, bien sûr, le pays était joli, mais c'est surtout que M^{me} Gloannec tenait pension à soixante-quinze francs par mois, faisait facilement crédit et même, au besoin se contentait d'une croûte en paiement.

Et puis, la servante, Marie Le Pape, était si jolie, que Gauguin aurait absolument voulu qu'elle posât, et que, plus tard, Amiet lui proposa de l'épouser.

« Quand tu viendras poser, disait Gauguin à Marie Le Pape, je te donnerai ces tableaux ; ils vaudront très cher, un jour, tu deviendras riche, grâce à moi. »

« Je ne veux pas poser, répliquait la bonne rougissante, car je sais comment ça finit, et puis je n'aime pas ces horreurs... » De fait, expliquait plus tard Marie Le Pape, « je ne comprenais rien à sa peinture. »

Si la bonne n'y comprenait rien, il y avait d'autres pensionnaires, les peintres de la grande table, parmi lesquels le plus acharné était un G. de Maupassant, père de l'écrivain, qui, eux, ne la pouvaient endurer et épinglaient parfois aux tableaux de Gauguin, des billets comme « Succursale de Charenton ».

Il fallait beaucoup de diplomatie à Marie-Jeanne Gloannec pour maintenir la paix entre les deux cénacles. Gauguin n'était pas toujours de bonne humeur, sa femme l'avait quitté, le laissait sans nouvelles, et il souffrait de n'avoir plus ses enfants.

M^{me} Satre, personne influente, puisque son mari devait devenir maire de Pont-Aven, avait refusé, avec un cri d'horreur le portrait que le peintre avait fait d'elle. N'empêche que ce tableau, connu sous le nom de « la Belle Angèle », devait plus tard se vendre pour plusieurs dizaines de milliers de francs.

Le curé de Pont-Aven et celui de Nizon avaient aussi refusé un grand tableau représentant la lutte de Jacob et de l'Ange, qu'on leur offrait pour orner leur église.

Dépités par ce refus, las des chicanes avec les « pompiers », fuyant les touristes que commençaient d'attirer Pont-Aven et son renom, Gauguin et ses fidèles amis décidèrent de chercher une retraite plus calme.

« Nous nous embarquâmes, raconte Sérusier, dans la barque des gabelous, grâce à la bienveillance de M. Jacob, le capitaine des Douanes. Le capitaine Jacob ! Je me souviens encore du visage si rouge que lui fit Gauguin, lorsqu'il peignit son portrait en caleçon de bain... »

Et les nabis débarquèrent au Pouldu. Au Pouldu, où il y a maintenant de



grands hôtels et de jolies villas, il n'y avait alors, au milieu des champs, que quelques maisons, dont une auberge tenue par M^{me} Henry, dite Marie Poupée...

Gauguin est maintenant débarrassé des soucis matériels, car il a avec lui un élève enthousiaste, Meyer de Haan, qui a cédé en viager sa biscuiterie pour faire de la peinture et qui fait bourse commune avec le maître.

L'auberge de M^{me} Henry ne comporte que trois chambres. Meyer de Haan en occupe une, Sérusier et Gauguin les deux autres. Marie Poupée est reléguée dans un cabinet de toilette et la bonne doit coucher dans la buvette. Pourtant, d'autres peintres viennent de temps à autre se joindre à eux : Laval, Filiger. On est heureux. Dès sept heures du matin, on est dehors ; à midi, on déjeune bruyamment et fort copieusement. N'empêche qu'après une nouvelle sortie vespérale, on est de retour à cinq heures, pour attendre le dîner. On discute, on chante, cependant que Gauguin, ses pinceaux délaissés, sort son violon d'Ingres : la sculpture.

Il sculpte des plats, des cannes, des sabots comme il en portera en Bretagne ou à Paris, ornés d'arabesques d'or, d'azur ou de vermillon.

Un an durant, on mène cette vie joyeuse, jusqu'au 7 novembre 1890, quand Gauguin ayant entendu l'appel des îles secrètes, décide de partir pour Tahiti. Il reviendra deux ans plus tard à Pont-Aven, où le rejoindront Chaudet, Séguin et de Chamailard.

Un jour, Séguin gifle un enfant qui lui criait des injures ; le père et toute une bordée de marins veulent lui donner une raclée, mais il s'enfuit à la nage, et c'est Gauguin qui prend les horions ; un coup de sabot lui casse la cheville...

En novembre 1894, Gauguin décida de repartir pour Tahiti, d'où cette fois, il ne reviendra pas. Les Nabis se dispersèrent, quelques-uns restant en Bretagne, Filiger à Trégunc, puis à Plougastel-Daoulas. Sérusier bâtit son atelier à Château-neuf-du-Faou, où il réalisa une partie de sa grande œuvre. De temps à autre, Morel, Mautra, Loiseau, Chamailard, Sérusier revenaient voir à Pont-Aven Marie-Jeanne Gloanec et Marie Le Pape pour évoquer le bon vieux temps des luttes épiques et des bruyants dîners à 75 francs le mois de pension.

Sur la maison devenue une librairie, une plaque posée en 1939 rappelle le séjour des Nabis : « Ici, dans cette maison, autrefois pension Marie-Jeanne Gloanec, fut fondée, en 1888, l'École de Pont-Aven... »

Après la mort de Gauguin, on trouva dans sa case tahitienne un tableau inachevé sur son chevalet, le dernier, donc, auquel il ait travaillé, un village breton sous la neige, avec ses petites chaumières frileusement groupées autour d'un clocher.

Les mirages des îles polynésiennes ne l'avaient point libéré de l'envoûtement de la Bretagne, inséparable chez lui de sa recherche de l'art.

Brizeux à Arzano

Si beaucoup de Bretons sont poètes, ils le doivent souvent à l'enchantement de leur première école qui fut champêtre et sans contrainte ; au privilège, aussi, d'être parfois passé de l'accord des participes et de la règle de trois au charme de la poésie virgilienne, par le chemin d'un presbytère. Dans le jardin enclos, tout en taillant ses rosiers, quand ce n'était point au long des fossés, en herborisant, ou sous une nef de hêtres à surprendre les rendez-vous des ramiers, un vieux curé leur avait expliqué *les Géorgiques* aussi simplement qu'il eût commenté des propos de paysans. La poésie, mais n'était-ce pas cette hirondelle qui voletait, comme un petit Saint-Esprit noir et blanc, de la tête ébouriffée de saint Pierre au vitrail bleu de saint Louis, ce qui était bien échappée permise pour que le jeune répondant, sans que le vieux curé pieux se fâchât, laisse envoler un sourire vers les pensionnaires des Sœurs ?

Dieu qui accueillait les hirondelles dans sa maison était pour le moins aussi indulgent que le vieux curé qui, sitôt après son action de grâces, emmenait servant et jeunes fidèles cueillir les fraises de ses bordures ou grapiller ses raisins.

C'était, du printemps à l'automne, une piété toute simple et toute fraîche de perpétuelles rogations.

Ainsi, Auguste Brizeux, le plus émouvant des poètes bretons échappé d'une boutique lorientaise, dut apprendre le latin et rencontrer Marie.

Pourtant, lorsque M^{me} Brizeux se résigna à se séparer de son fils, pour le confier à son parent, l'abbé Le Nir, curé d'Arzano, une paroisse à neuf kilomètres de Quimperlé, elle ne se doutait guère de l'influence que prendrait ce séjour sur la destinée du petit Auguste.

Veuve depuis plusieurs années de Pélage Brizeux, chirurgien de la Marine, elle allait se remarier en 1811 avec un négociant lorientais, Jacques Boyer, et elle tenait à éloigner de son nouveau mari ce fils qu'elle n'hésitait pas à appeler en dépit de ses huit ans : « Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi. »

Sans doute, l'abbé Le Nir avait-il donné au Séminaire, selon l'appréciation du principal, « des marques certaines de disposition à la folie », sans doute le Tribunal Révolutionnaire, en dépit de son refus de prêter serment à la Constitution Civile du Clergé, avait-il décidé « qu'attendue sa démence pleinement justifiée, il sera remis à sa famille », il n'en faisait pas moins un excellent recteur et la petite école qu'il avait ouverte dans son presbytère, en 1810, pour conserver ses élèves du temps où il était professeur à Quimperlé, avait tout à fait bonne réputation.

Le presbytère d'Arzano était une vieille maison basse aux murs de granit épais, percée de fenêtres minuscules, pareilles à des meurtrières. La solide bâtisse, entourée d'arbres aussi anciens que ses pierres, avait son donjon, une tour trapue, couverte de lierre, pleine de lézards, de nids à moineaux ou de cachettes à trésor. On eût dit la demeure d'un vieux barde ou la forteresse d'une fée, maison digne d'inspirer un poète.

C'est là, en tout cas, qu'un poète va naître.

Petit-fils d'un notaire du Faouët, Pélage Hervé-Brizeux du Plessis, surnommé Brizeuk-er-Bras, grand amateur de bon cidre, chasseur, joueur et joyeux drille, qui assurait descendre d'émigrants irlandais venus en France avec les Stuart, le jeune Lorientais ne se sent nullement dépaysé au milieu des Robic, Moëlo, Stanguennec, Hello, de Kérihuël,

*Tous jeunes paysans aux costumes étranges
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.*

Evidemment, les premiers soirs, il eut le cœur un peu serré et, comme aux jeunes collégiens, il lui arriva de pleurer tout seul, la nuit, dans son lit campagnard aux draps rêches, en songeant à sa mère et à sa grand'mère, si douces, si bonnes.

Mais il n'a plus le temps de gémir et de se lamenter :

*Le travail arrive qui sut tout adoucir,
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.*

Au premier chant du coq, les élèves sautaient à bas de leur lit, mais ils n'étaient bien éveillés qu'après s'être vigoureusement frottés la figure avec le coin mouillé d'une serviette de toile bise. Ils récitaient alors une courte prière et allaient prendre leurs livres. Assis, les uns sur les marches de l'escalier, d'autres sur le pied du lit, d'autres encore, appuyés à la grande table de chêne de la salle commune, ou bien, l'été, couchés dans l'herbe humide de rosée, entre deux planches de pois à rames, ou perchés dans les grands arbres feuillus du jardin, les écoliers répétaient leurs leçons à mi-voix. Ils lisaient le texte, le front entre les mains, comme pour mieux faire entrer le latin dans leur tête de breton, jusqu'à ce que, les yeux clos, sur accompagnement de trilles de merles ou de roucoulements de ramiers, ils essayaient, deux ou trois fois, de la réciter par cœur.



Le son grêle de la cloche qu'un vieux bedeau somnolent faisait tinter pour annoncer la messe mettait fin à ce ramage de latin et d'oiseaux.

Alors, dans un claquement de sabots et de galoches, c'était à qui devancerait le vieux curé à l'autel, pour occuper le côté de l'Épître où l'on met la navette à encens et la sonnette à trois branches.

Les cierges éteints, les burettes rangées à la sacristie, on rentrait au presbytère. Une soupe avalée, une pomme croquée, on se remettait à l'étude, sous la surveillance d'un bon curé bougonnant ou d'un jeune vicaire plus faraud. Heures bien longues quand, dehors, les merles continuaient de siffler, les moineaux de s'ébouriffer dans la poussière et qu'on entendait au loin les *Oloté* des filles et des garçons qui s'appellent, en menant paître leurs vaches dociles, au long des fossés, cachant sous le brasillage des genêts en fleurs, des jouets pour chaque saison, de l'écorce tendre du châtaignier pour faire des pipeaux, jusqu'à la digitale pourprée qu'on peut se mettre au doigt comme des gants d'évêque.

Les jeunes pensionnaires du presbytère d'Arzano sont friands, pour leur part, de grapiller un dessert de cenelles ou de mûres juteuses, quand, après le déjeuner, ils s'en vont par les chemins creux, bordés de halliers, sous la conduite du recteur, « de son air souriant, récitant le bréviaire ».

Le soir, durant le dîner frugal, on parle encore de traduction :

..... le plus jeune vicaire,
Sur un auteur latin, au curé fait la guerre.

La veillée emplit la grande salle du presbytère des fidèles du bourg, car la prière du soir se fait là, près du feu de landiers, après qu'on a évoqué les légendes et les âmes et que le recteur, en quelque sorte initiateur du journal parlé, a commenté les nouvelles.

Et la journée, ainsi pieuse et régulière,
Comme elle a commencé, finit dans la prière.

Le dimanche, tous les élèves endossent sur leur sarreau la soutane rouge et le rochet de dentelle. Et, « durant des offices sans fin, chantés à pleine tête », Auguste Brizeux, enivré par l'encens, les fleurs, la lumière, sentit s'éveiller sa vocation :

Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Ce qu'il attend pourtant avec le plus d'impatience, c'est l'heure du catéchisme, car

*Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,
Elle arrivait pieds nus, à l'église du bourg.*

Elle, c'est Marie Pellann, du hameau de Moustoir, une fillette à la peau brune, aux yeux bleus, à la taille élancée, élégante dans son corset rouge et son jupon rayé, portant dans ses cheveux, comme les garçons à leur chapeau, une fleur de nénuphar.

Durant le catéchisme, elle est du côté de l'Évangile avec les filles ; lui, Brizeux, il est avec les garçons du côté de l'Épître. Le curé Le Nir, une longue baguette à la main, passe entre les rangs, lisant et expliquant la leçon en breton. Il a beau mettre les distraits et les dissipés à genoux sur leurs bancs, cette sévérité n'empêche pas Auguste Brizeux de n'avoir d'yeux que pour Marie,

Se cachant à demi sous sa coiffe de lin.

Aussitôt la leçon terminée, il se précipite pour l'attendre sous le porche, lui parler et tenter de lui voler un baiser,

*..... mais vers sa métairie,
La sauvage fuyait ; et moi, jeune amoureux,
Je courais sur ses pas, au fond du chemin creux.*

Le bon recteur bougonnait, réprimandait et... pardonnait, mais les cousines Le Nir, ses trois espiègles cousines de Quimperlé, qui, l'été, venaient lui rendre visite à Arzano, le taquinaient fort. À peine arrivées, elles dansaient autour de lui, demandant des nouvelles de sa Marie, si elle était vraiment jolie et s'il courait toujours après pour l'embrasser.

Le petit clergeon rougissait de confusion, mais se refusait à toute confidence. Si bien qu'un beau jour, les trois curieuses voulurent absolument faire connaissance avec la jeune égérie. Trainant par la main l'amoureux cousin, elles allèrent se poster au pied de la croix, à l'entrée du cimetière, pour guetter les filles du catéchisme. Quand elles en apercevaient une qui semblait gentille,

*Comme il en venait tant de Ker-Barz, Kerhalvé,
Et par tous les sentiers qui vont à Ti-Névé,*

elles lui barraient la route et, riant aux éclats, soulevaient sa coiffe en demandant : « Es-tu Marie ? »

La vraie Marie, justement, arrivait, en compagnie d'un garçon et entendit crier son nom. Elle devina la curiosité dont elle était l'objet et partit à toutes jambes à travers le cimetière, sautant par-dessus les tombes, pour chercher refuge à l'église. Mais le peu chevaleresque garçon, Joseph Daniel, passé au camp adverse, la rattrapa et la saisit à bras-le-corps :

*Elle se débattait, se cachait la figure ;
Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure,
Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir
Cette grappe du Scarff, cette fleur de blé noir.*

Durant cinq ans, le *Kler* Brizeux resta dans ce vieux presbytère, partageant son temps entre le travail et les promenades avec Marie Pellann. En octobre 1816, après sa première communion, on le mit au collège de Vannes pour y poursuivre ses études. Il avait quitté Arzano au début de septembre pour aller passer un mois dans sa famille, au 13, Cours de la Réunion, à Lorient.

Première séparation qui, au dernier tournant de la route, mit au cœur du petit clerc ces pensées nostalgiques mais aussi prophétiques qu'un jour il traduira ainsi :

*Dieu plaça mon nid sur la fleur des landes
Près d'une rivière au fond de granit.
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.*

Il y revient d'abord à chaque vacance, sans autres ailes encore que celles que l'amour lui mettait aux pieds, à le voir courir « par le petit sentier blanc et bordé de bruyères » qui menait, au Moustoir, à la chaumière de Marie.

Il y entre toujours timidement et discrètement, comme s'il en était parti la veille.

*Et dans l'ombre, filant, je reconnais Marie
Et sous sa jupe blanche, arrangeant ses genoux
Avec son doux parler, elle me dit : « C'est vous ! »*

La main dans la main, ils marchent ensemble sur la lande, parmi les grosses pierres « lourdement couchées sur le sol », s'en vont flânant le long de l'Ellé, goûtent la fraîcheur des eaux du Castell-Linn ou bien restent assis au pont Kerlo.

Laissant pendre, en riant, leurs pieds au fil de l'eau.

En 1819, Brizeux quitte le collège de Vannes pour celui d'Arras que dirige son grand-oncle Sallentin. Il fera là sa seconde et sa rhétorique et sera reçu bachelier devant l'Académie de Douai, le 29 novembre 1821. Mais avant qu'il ne rentre comme clerc dans une étude d'avoué à Lorient, les visites à Arzano s'espaceront.

Il y reviendra cependant un dimanche, retrouvera Marie à l'entrée de l'église. Elle semble vouloir l'éviter ; mais lui s'approche, parle du passé, de l'avenir, et Marie l'écoute sans répondre.

*Enfin, me regardant avec un doux sourire,
Comme une sœur aînée un frère qui l'admire,*

*Grave et tendre à la fois, elle me dit adieu.
Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.
Avec ces mots d'adieu, tout finit !...*

Peu de temps après, en 1824, Marie épousait Thomas Bardouil, un garçon de Cléguer, venu s'établir à Pont-er-Roh.

*Et toute à son mari, soumise en son ménage,
Bientôt elle oublia l'amoureux de son âge.*

Brizeux ne la reverra qu'une fois, en 1828, au pardon d'Arzano. Elle était accompagnée de ses deux sœurs plus jeunes, à qui il offrit une croix avec un ruban de velours, et à toutes les trois une modeste bague de cuivre...

*Qui, bête à Quimper, de tout mal vous délivre
Et moi-même, à leur cou, je suspendis les croix
Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient. La jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent. Ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux, elle le porte encor.
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère.
L'un n'a rien à savoir ; l'autre n'a rien à taire.*

A quoi bon maintenant revenir au pays du Scorff. Marie a quitté la paroisse, peu de temps après leur dernière entrevue.

Chez certains hommes, les amours d'enfance et de jeunesse marquent une vie et ne deviennent jamais des souvenirs dont on rougit, encore moins dont on se gausse. Ce sont, au contraire, « des images qui restent incrustées dans leur vie comme des saints dans leur niche, comme des statues de saints, peintes de couleurs tendres, vers lesquelles on se retourne plus tard, après avoir longé, sans rien trouver, tout le reste du grand mur triste ⁽¹⁾. »

Le bon curé Le Nir, à qui l'évêque a refusé de se retirer à la Trappe, a dû démissionner pour avoir rappelé, à ses obsèques, le passé peu édifiant du maire d'Arzano. Sourd et aveugle, il a été recueilli, à tour de rôle, par deux de ses anciens élèves, avant d'aller mourir chez son frère à Quimperlé.

Le vieux presbytère avait réalisé sa vocation en inspirant un poète. Peu à peu, il se laissa envahir par les herbes folles et ses pierres, une à une, se descellèrent, rongées de ravenelles.

(1) Louis Hémon : « La Belle que voilà » (roman).

Le parfum d'encens et des fleurs d'autel sauvera encore Brizeux du dessèchement de Paris, quand viendra pour lui l'épreuve du doute :

*Orgueil ! Vain orgueil de connaître !
Mon Dieu ! le vrai savoir je le savais peut-être
Lorsqu'à douze ans, je chantais dans le chœur.*

Une statue sur le pont de Kerlo, une plaque qu'en 1927 un comité lorientais a fait graver au Moustoir, sur la maison de Marie : « Ti Mari er Voustouër », sa tombe au cimetière de Guilligomarc'h, voilà tout ce qui reste pour rappeler le souvenir de Brizeux et de sa tendre égérie.

C'est peu, mais qu'importe ! puisque le poète, dans un recueil de douze élégies, *Marie*, publié pour la première fois en septembre 1831, sans nom d'auteur, nous a laissé le récit de cette idylle de presbytère, afin que,

*De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave.*

Semblo la bello Mireio, mis amour... Sœur aînée de Mireille, « en ce pays mouillé touchant comme un visage en larmes », Marie avait donné à la Bretagne son poète national avant que la Provence n'ait eu Mistral.

Mais peut-être parce qu'elle en a trop et tous aussi séduisants que jaloux, la Bretagne sait moins bien aimer ses enfants prodiges.

Gyp à Mériadec

« Je suis née en Bretagne le 15 août 1849. J'avais deux ans et demi ou trois ans quand on m'a emmenée en Lorraine où s'est passée mon enfance et c'est la lande désolée et charmante et la mer verte du Morbihan qui sont restées plus que tout présentes à mes yeux. »

« Ce fut d'abord inconscient... Ce pays qui devait s'inscrire pour toujours en moi, je ne savais même pas que je le voyais. J'étais un petit animal qui broute, qui grouille et s'endort. »

Ainsi débutent les *Souvenirs d'une petite fille* dédiés par Gyp à Philippe Barrès, parce qu'écrits à la demande de son père. Sybille-Aimée-Marie-Antoinette de Mirabeau était bien née, en effet, le 15 août 1849 au château de Coëtstal, l'ancien manoir des Robien, passé aux Mirabeau, par le mariage de Jacquette de Robien, qualifiée chanoinesse, comtesse d'Argentières, dame de Saint-Antoine, avec André-Boniface-Louis de Riquetti, vicomte de Mirabeau, fils de Mirabeau, appelé l'« Ami des Hommes » et frère cadet d'Honoré-Gabriel, le grand orateur de la Révolution. Sybille-Aimée-Marie-Antoinette est donc l'arrière-petite-nièce du fougueux tribun du Jeu de Paume et l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau, qui, lui, adversaire de son frère aux Etats Généraux, préféra émigrer.

Sa mère, Marie de Gonneville, s'était déjà illustrée dans la littérature sous le nom de comtesse de Mirabeau, après avoir essayé du journalisme au *Figaro* et à *la Vie Parisienne*, sous les différents pseudonymes de *Chut* et *Zut*, de *Nick*, de *Shocking*, pseudonymes dont elle fera également le titre de quelques-unes de ses œuvres parmi d'autres : *L'Impératrice*, *Wanda*, *Hors du Monde*, *Harlette*, *Le Roman d'un Roi*, *Les Allemandes*, *Le Crime de la rue Marignan*, *Les Péchés Mignons*.

Mais son père, dernier descendant mâle des Mirabeau, renonçant à toute charge, était devenu un vrai gentilhomme breton, pêcheur autant que chasseur,

beaucoup plus préoccupé d'explorer la rivière d'Auray ou de courir, le fusil à la bretelle, les pentes boisées de Coëtbras ou les côteaux sauvages de Lanvaux qu'empresé auprès de sa jeune femme.

La fille du colonel nancéien, dont seule l'imagination vagabonde, et qui, plus jeune que son mari de dix ans, n'avait que dix-huit ans, s'accommodera mal de cette vie rustique et elle amènera son mari à céder Coëtstal à un marchand de biens. Lui se retirera auprès d'une vieille tante chanoinesse, la comtesse Henriette de Gouvello. Il mourra à Castelfidardo, parmi les zouaves pontificaux, d'un accident il est vrai...

Gyp, dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, évoque son départ pour la Lorraine après la séparation.

« Un soir, on m'a mise dans une grande boîte qui remuait et dans laquelle il m'a semblé que l'on restait très longtemps. On emmenait avec moi une de mes nourrices, la vache. La vieille Vincente, la sèche, n'avait pas voulu quitter sa Bretagne et son mari... »

A Nancy, la vache Christine, qui était moins encombrante qu'un chien de Terre-Neuve, oubliant tout à fait sa lande bretonne, vivra dans la cuisine, quand le mauvais temps ne lui permet pas de coucher dans la cour. Elle ouvre le buffet avec son nez pour voler du chocolat, mais elle a soin d'enlever, toujours avec son nez, le papier doré qui la fait tousser. Elle n'est pourtant pas gênante et sait se faire donner les choses qu'elle aime sans le demander. Elle mange de tout, sauf de la viande. Les domestiques l'aiment beaucoup et la cuisinière qui lui passe tout, dit : « A farfouille tout le temps dans mon charbon, mais ça s'voué pas, vu qu'all est nouère. »

« Elle était beaucoup plus intelligente que son nourrisson », écrira Gyp, évoquant avec attendrissement sa petite vache bretonne.

Et, de fait, jusqu'à l'âge de trois ans, Sybille-Aimée-Marie-Antoinette paraît devoir être muette, quand son arrière-grand-mère décida de lui donner le don des langues par une magistrale fessée.

« Brusquement, elle me saisit dans mon baquet, s'assoit, me couche sur le ventre toute ruisselante, sans souci de ses mousselines et de ses jolis rubans, et me fouette avec un entrain vraiment merveilleux.

« Les trois ou quatre premières claques me surprennent sans me faire précisément mal. Je suis terrifiée, anéantie, je n'ai même pas la force de réagir. Mais lorsque « je me rends compte », lorsque surtout ça commence à me « cuire », alors je me révolte violemment, je rue et finalement je hurle.

— Ma Doué ! Ma Doué ! Ma Doué !

— Quand je vous le disais, dit paisiblement Bonne Maman, qui me repose dans mon baquet et essuie ses jolies mains au tablier de Jeannette. Vous le voyez bien qu'elle parle !

— Elle parle breton, crie douloureusement ma mère, qui a reparu.

— Breton ! Quelle horreur !



Et elle se remet à sangloter et à crier très haut :

— Breton ! breton ! Quelle horreur !

— Pourvu qu'elle parle, déclare grand-père radieux, ça m'est bien égal.

Plus tard, Gyp écrira : « Depuis quelque temps, j'ai cessé de parler breton... Et, ce qui me paraît singulier, c'est que je ne pense plus en breton non plus. Au commencement, je ne pensais jamais en français. Je traduais en parlant, c'était un véritable effort. Inconsciemment, je me reproche cet oubli de « ma langue ».

Un vrai petit Breton, cette Sybille, sinon une vraie Bretonne, puisqu'elle porte les braies et le gilet blanc. Un jour que, pendant les vacances, elle est venue voir son père, la vieille bonne de M^{me} de Gouvello a eu l'idée de la déguiser ainsi.

« Mon père heureux d'avoir un instant l'illusion du fils qu'il avait si fort souhaité — parce qu'il n'y avait plus de Mirabeau après ses frères et lui — s'était empressé de me conduire à Vannes où nous avons trouvé un costume ravissant avec les petits boutons d'argent fleurdelisés et le gilet blanc. J'étais revenue en garçon à Kérantré... Au retour, grand-mère, après avoir d'abord fait un nez, trouve que ça m'allait bien, et je lui montrais sans peine que, pour monter aux arbres et autres exercices qui, comme elle disait, « confondaient mes robes », le petit breton — qui coûtait 40 francs, chapeau compris — était une véritable trouvaille.

Alors, elle avait cédé en disant : « Jamais à Nancy, mais quand tu iras avec ta mère en Suisse ou en Normandie... je veux bien... » Donc l'été, je devais être en breton. »

C'est sous ce costume qu'à Froshdorf, en Autriche, elle fut présentée à l'âge de dix ans au comte de Chambord, prétendant au trône de France sous le nom d'Henri V, qui avait tenu à voir le dernier Mirabeau.

« Je tortillais bêtement mon grand chapeau velu entre mes doigts.

— Ah ! grommela le comte de Chambord surpris, c'est ce petit Breton ? Je ne pouvais pas m'en douter. Il n'est pas gros, le dernier des Mirabeau.

« De sa belle main souple et blanche, il me releva le menton pour me regarder et acheva : « Mais il est drôle ! »

« Hélas ! sa maison ne l'était pas autant », dira plus tard Gyp, qui se souviendra de l'ennui que lui avait causé le palais triste et sévère du prétendant en exil.

Ballottée de sa mère à son père, qui avait le droit de la voir pendant les vacances, la petite Sybille avait eu aussi des mésaventures avec son nom :

« J'avais trois ou quatre ans, racontait-elle, lorsqu'on m'enleva le nom de Sybille, sous lequel j'avais été déclarée, beaucoup à cause du roman d'Octave Feuillet et un peu aussi à cause de mon physique que l'on trouvait insuffisant.

« On voulait, en souvenir de l'orateur, me donner le prénom de Gabrielle qui

ne figurait pas sur mes actes de naissance et de baptême, et qui me déplaisait affreusement :

« Je réclamaï celui d'Antoinette qui m'appartenait. En vain, on m'imposa un nom qui n'était pas le mien et que je détestais. »

Qu'importe ! Puisque de Gabrielle dont elle ne voulait pas, et de Sybille dont sa mère ne voulait plus, elle fit Gyp, qu'elle rendit célèbre par plus de cent titres dont quelques-uns ne sont pas près d'être oubliés : *Le Mariage de Chiffon*, une jeune fille résolue à n'épouser qu'un être aimé, ce qui, dans le grand monde, pouvait paraître fort révolutionnaire en 1894, *Le Petit Bob*, *Mademoiselle Loulou*, *L'Amoureux de Line*, *Le Mariage de Raison*, *Mon ami Pierrot*, *Miquette*, *Ce que femme veut*, *Napoléonnette*, *Tototte*, *Le Journal d'un Grinchu*, *Le Journal d'une qui s'en fiche*, *Le Journal d'un Casserolé*, *Le Journal d'un Cochon de Pessimiste*, *Du temps des cheveux et des chevaux*, *La joyeuse enfance de la III^e République*.

Mais égérie de la politique et des lettres avec Drumont et Barrès, écrivain réputé, écuyère passionnée, peintre amusant, femme adulée de la société parisienne, quelque peu excentrique parfois, mais restant aristocrate jusqu'au bout des ongles, la comtesse de Martel de Janville n'oublia jamais la Bretagne ni l'humble manoir natal, aujourd'hui restauré, de Coëtstal.

Avant sa mort, en 1932, elle avait demandé que son cœur reposât à Mériadec, dans l'église de son baptême. Le recteur, fort embarrassé d'une telle demande, en référa à l'évêché. L'évêque, bon prince, répondit qu'en une telle occurrence, chaque recteur était évêque en son église. Mais en transmettant la réponse normande du prélat, le Vicaire général invitait le recteur breton à la prudence. On met un cœur dans une église... Et puis, un beau jour, on trouve un cierge allumé devant le reliquaire... et la dévotion des femmes plus sentimentales qu'orthodoxes s'enrichit d'une nouvelle sainte : sainte Gyp.

Avec la même bonne grâce souriante dont ils nous firent les honneurs de Coëtstal, nous faisant visiter la chambre natale de Sybille, le parc plein de souvenirs et jalonné de pierres druidiques dorées de légende, nous montrant un portrait dédié de Mirabeau-Tonneau, le vicomte et la vicomtesse du Hervé du Halgouët, les aimables propriétaires de Coëtstal, tirèrent le recteur d'embarras.

Ils acceptèrent que, dans la petite chapelle du château, enfouie dans les lauriers comme un oratoire de couvent et aux murs déjà étayés des enfeux de Mirabeau de Coëtstal, le docteur de Martel vint déposer le cœur de sa mère.

Le célèbre chirurgien, à qui l'on doit le trépanateur, ainsi que de nombreux ouvrages médicaux, l'apporta dans un coffret de cristal, quelques mois avant que lui-même, atterré par l'entrée des Allemands à Paris, ne se suicidât, plutôt que d'avoir à remettre aux occupants l'hôpital américain de Neuilly dont il avait la direction.

Et le cœur de Gyp a été déposé à droite de l'autel, sous une pierre du dallage qui porte désormais cette inscription :

ICI REPOSE LE CŒUR
DE GABRIELLE SYBILLE
RIQUETTI DE MIRABEAU
COMTESSE DE MARTEL
15 AOUT 1849 - 28 JUIN 1932

De l'autre côté du mur, au chevet extérieur de la chapelle, Louise-Éléonore Dauthon fit graver sur la tombe de Victor-Claude Dumas Riquetti, marquis de Mirabeau, son époux :

IL M'ATTEND

Gyp a rejoint les Mirabeau.

Un cœur d'or près des têtes de fer.

Et le comte de Chambord dirait sans doute aujourd'hui : « Elle est drôle, mais elle est grande. »

La Comtesse de Ségur à Pluneret

Bien sûr, on se rappelle plus ou moins un matin de Noël où l'on découvrit dans son sabot des petits Bretons émerillonnés, Jean qui grogne et Jean qui rit, quelque peu ancêtres de Bécassine, illustrant certain livre de la Comtesse de Ségur. Mais on ne s'attend pas à trouver le nom de la comtesse, née Rostopchine, dans le cimetière de Pluneret, la commune dont, jusqu'à ces dernières années, dépendait Sainte-Anne-d'Auray.

Pourtant, c'est bien là : à l'ombre du calvaire, parmi les tombes curiales des tads made recteurs, derrière la même grille rouillée, un peu vétuste, deux dalles pareilles, surmontées d'une statue de la Vierge entre un saint François d'Assise et un autre saint à rochet et à surplis, la tombe de la comtesse et de son fils, chanoine-évêque du chapitre de Saint-Denys, Monseigneur de Ségur.

ICI REPOSE EN N.-S. J.-C.
SOPHIE ROSTOPCHINE,
COMTESSE DE SÉGUR
AU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS
SŒUR MARIE-FRANÇOISE DU SAINT-SACREMENT
NÉE A SAINT-PÉTERSBOURG LE 19 JUILLET 1799
DÉCÉDÉE A PARIS, LE 9 FÉVRIER 1874

Les écoliers de Pluneret le savaient bien, eux qui passaient chaque soir ramasser les pièces de vingt ou de quarante sous que jetaient sur la tombe de Monseigneur de Ségur les fiancées d'Auray qui, pour être heureuses en ménage, amenaient là leurs futurs époux.

Aujourd'hui, on ne jette plus de sous sur la tombe du bon chanoine, mais sur la dalle de granit il y a, comme des chrysanthèmes effeuillés et rouillés, des ex-votos : Merci, Reconnaissance à Mgr de Ségur, pour deux grâces obtenues. C'est

que Louis-Gaston de Ségur avait vécu et était mort, avec une réputation de science et de sainteté, surtout depuis qu'un soir de juin 1869, il avait rendu la vue, en l'embrassant et en lui touchant les yeux, à un jeune enfant de 13 ans, jugé incurable par les spécialistes.

La cécité, c'était l'infirmité de Mgr de Ségur. A Rome où il avait été ordonné prêtre le 1^{er} mai 1853, il peignait une figure de saint lorsqu'il sentit un de ses yeux se voiler. Quinze mois après, il était complètement aveugle, alors que déjà on avait cité son nom pour l'évêché de Vannes. Son infirmité ne l'empêcha point de prêcher, de méditer et de se dévouer corps et âme aux infirmes de Paris, mais l'obligea pourtant à de longs repos au pays de Nicolazic.

Il avait au château de Kermadio une sœur mariée à un monsieur de Fresneau, gentilhomme-farmer faisant commerce de lait et fabricant de fromages, qu'on appelait d'ailleurs des petits Fresneau. Le propriétaire de Kermadio devait devenir par la suite sénateur du Morbihan. C'est à une de ses filles, Elisabeth Fresneau, que la Comtesse avait dédié les *Malheurs de Sophie* :

« Chère enfant, tu me dis souvent : Oh ! grand-mère, que je vous aime, vous êtes si bonne ! Grand-mère n'a pas toujours été bonne et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle, et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand-mère a beaucoup connue dans son enfance ; elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand-mère a tâché de faire de même. »

Elle, la grand-mère, née Sophie Rostopchine, était fille de ce comte gouverneur de Moscou, Fédor Vasiljevitch, qui fit incendier la ville à l'arrivée de Napoléon. Ce qui n'empêcha point, la guerre oubliée, que Sophie épousât le fils du comte de Ségur, ambassadeur de France à la Cour de Russie, et petit-fils du marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la guerre sous Louis XVI.

Mais c'est à Kermadio, dans le château du fromager, son gendre, que la comtesse allait acquérir sa gloire la plus durable. C'est là, en effet, qu'elle écrivit la plupart des ouvrages qui l'ont égalée à Perrault et qui ont fait les délices de générations de garçons sages et de petites filles modèles.

La demeure était, à une courbe de la rivière d'Auray, et face à Saint-Goustan, un château de la bonne époque et de solide facture, au milieu d'un grand parc. La comtesse de Ségur venait à Pluneret six mois de l'année. C'était la période d'inspiration ; à Paris, elle courait chez les éditeurs et relisait les épreuves. Elle écrivait dans le grand salon, au rez-de-chaussée, devant la prairie où quelque Cadichon mâchonait sans doute ses mémoires, en attendant de traîner, à travers des chemins fleurant bon le chèvrefeuille, la charrette des petites filles modèles. Aux meilleurs jours de l'été, la comtesse faisait transporter une petite table et un fauteuil sous deux grands



cèdres, dans le parc derrière le château, et, là, elle écrivait d'abondance, épiée par quelque écureuil en train de casser une noisette ou de décortiquer des faines.

Par les allées, feutrées d'aiguilles de pins, le fils chanoine survenait, guidé par son fidèle et dévoué valet de chambre Méthol. Chaque jour, il rejoignait ainsi sa mère pour une courte récréation. Lui aussi dictait des méditations des pensées mystiques, aussi bien que des prédications que lui demandaient les recteurs du voisinage. Mais il travaillait dans une chambre, meublée aussi modestement qu'une cellule.

Sans doute, est-ce à travers ce parc ou sur le chemin de Pluneret que la comtesse rencontra, à la recherche des nids, Jean qui grogne et Jean qui rit, et peut-être la femme à moustaches d'*Après la pluie, le beau temps* ?

Bien sûr, M^{me} de Ségur avait écrit ses premières œuvres, dans son domaine des Nouettes, dans le Perche, mais écrivant pour les enfants, elle s'embarrasse peu de descriptions. Ce n'est pas à elle que nous demanderons des souvenirs précis sur le pays de Nicolazic. Ce qui émeut, c'est de penser que c'est à Kermadio qu'elle a imaginé, créé, ses *Petites Filles Modèles*, son *Bon Petit Diable*, son *Pauvre Blaise*, la *Princesse Rosette*, *François le Bossu*.

Aujourd'hui, le progrès est venu, la ligne de chemin de fer Lorient-Quimper traverse le parc et la fumée des express s'accroche parfois comme des lambeaux de rêve aux cèdres qu'une récente tempête a émondés. Et puis, la guerre est passée ; l'occupant a arraché les boiseries, brûlé les portes ; par les fenêtres éborgnées, les ronces essaient d'atteindre l'escalier de marbre, dernier reste de splendeur. Il pleut, le vent gémit, il semble qu'une armée de bons petits diables, entraînés par un jovial général Dourakine, s'élancent à la poursuite d'une mère Mac-Miche, trop facilement dispensatrice de corrections.

En dépit de M. André Gide, qui disait que ce sont des inepties, qu'il trouva pourtant plaisir à lire, des générations d'enfants découvrent là un émerveillement renouvelé. Et la comtesse de Ségur continue d'avoir le plus gros tirage des auteurs tombés dans le domaine public. Le nom qui s'efface et que la mousse ronge au cimetière de Pluneret ne sera pas tout de suite oublié.

Zénaïde Fleuriot à Locmariaquer

« Zénaïde à Locmariaquer... Il nous semble la voir pensive, assise devant ces horizons bleus comme l'un de ces personnages — à l'air inspiré, au regard profond — que les vieux illustrateurs de sentimentales romances ou de poèmes romantiques plaçaient sur leurs rivages imaginaires. »

C'est ainsi que l'un des biographes de Zénaïde Fleuriot imaginait naïvement la romancière dans sa retraite bretonne de Locmariaquer, au bord du golfe du Morbihan. Une vieille fille, de surcroît prénommée Zénaïde, qui écrit à l'eau de rose, pense-t-on, pour des jeunes, dans un manoir de Bretagne, il n'en faut pas plus pour créer une légende. On oublie facilement que cette institutrice de bonne bourgeoisie, — son père était avocat et l'un de ses grands-oncles fut le collaborateur du fameux Fréron — avait obtenu le diplôme d'inspectrice des salles d'asile, ce qui en faisait une sorte d'assistante sociale de ce temps-là, et qu'en moins de trente ans de vie littéraire, elle écrivit quatre-vingt trois volumes. Si elle imaginait facilement, elle ne devait pas tant que cela rester pensive.

La maison paraît aussi solide que Zénaïde devait avoir la tête bien faite. Evidemment, avec son donjon en pierres bien jointoyées de ciment et sa terrasse à créneaux, on dirait d'un château-fort miniature, sorti d'un roman de Walter Scott plutôt que d'un vieux manoir fleuri, enfoui dans la verdure, ainsi que les aiment les poètes, du « Milly » de Lamartine au « Nohant » de George Sand. On l'imagine plus facilement servant d'illustration à un roman d'aventures de la collection « Signe de piste », qu'à une méditation romantique, et, dans l'admirable décor, le fouillis du printemps semblerait mieux convenir aux ébats des petits scouts de Pierre Joubert qu'aux serments sous la lune des amoureux poitrinaires. Cela reste un merveilleux décor enfantin.

Dans le parc où les camélias saignent et éclaboussent comme des blessures, une allée ombragée mène à un portillon, tenu seulement par un fil de fer et donnant

accès à une petite plage fort abritée. Les « horizons bleus », les « rivages imaginaires », c'est ici l'harmonieux golfe du Morbihan avec ses maisons blanches, ses clochers, ses îlots qui naviguent comme des navires mystérieux, et la masse verte des pins de l'île aux Moines.

Si l'on tient à voir absolument dans Zénaïde Fleuriot une romantique, éprise de rêverie ou de contemplation, c'est ailleurs qu'il faut l'imaginer ; au Palacret, par exemple. Le Palacret, c'est une ancienne commanderie que son père, avocat à Saint-Brieuc où elle naquit le 29 octobre 1829, possédait à Saint-Laurent, près de Guingamp.

« Zéna » n'avait pas alors de plus grand bonheur que de grimper dans le haut mûrier du jardin avec son petit rouet, de s'y installer au milieu des branches feuillues et de rester là des heures entières « à filer en chantant des cantiques à plein gosier, tandis que les oiseaux gazouillaient au-dessus de ma tête ». On lui trouvait déjà tellement d'imagination et de talent qu'on ne l'appelait plus chez elle que « Bernardin de Saint-Pierre » et que son père, un doux rêveur, ne parlait de rien de moins que de faire imprimer ses premières œuvres.

Hélas ! Jean-Marie Fleuriot, soldat à moins de 14 ans, témoin de la gloire d'Austerlitz, avant de devenir robin à Saint-Brieuc, s'était compromis en 1830 en défendant Charles X et il dut bientôt vendre le Palacret.

« Oh ! le Palacret, mon cher Palacret ! Que je voudrais tant revoir les bois, la lande toute odorante de bruyères où je vagabondais si joyeusement, les longues promenades avec notre père bien-aimé dans ce pays pittoresque et sauvage, ces tête-à-tête sous le ciel bleu où il m'initiait aux beautés de la nature et me la faisait aimer. »

Si Zénaïde eut alors ce goût romantique des longues rêveries, la vie se chargea de la ramener aux dures réalités. Quand son père meurt, elle a déjà dû, à vingt ans, accepter un emploi d'institutrice des enfants de M. de Kéréver, au château Billy, près de Saint-Brieuc. Les premiers profits de ses travaux littéraires lui servent à payer les dettes qu'avait laissées ce père plus rêveur qu'habile.

L'obligation de s'entendre avec des éditeurs et la curiosité du monde des gens de lettre l'entraînent une première fois à Paris qu'elle trouve étourdissant : « On y voit autant de tournures ridicules que de costumes extravagants. On n'a pas idée de choses semblables. »

« Nous avons vu la Madeleine, puis la Bourse, c'est-à-dire une foire où l'on gesticule. C'est un spectacle unique ; on se croirait dans un temple plein de fous furieux. »

Plus ou moins partie à la conquête de la gloire, elle trouve plus sage d'obtenir son diplôme d'inspectrice des salles d'asile. « Je suis vraiment heureuse d'avoir ce parchemin qui me permettra de faire face à la mauvaise fortune, si mes productions littéraires ne me donnaient pas ce qu'on me fait espérer. »



Pourtant, de retour en Bretagne, elle écrit *Réséda, La Vie en Famille, Sans beauté, Au hasard*.

La mort de l'une de ses élèves, Alice de Kéréver, qui l'afflige profondément et lui cause une sorte d'« essor de l'âme », la pousse de nouveau vers Paris et vers Rome, où elle songe à entrer au couvent. Mais la fièvre d'inspiration la ramène en Bretagne. La guerre de 1870 la trouve là ; elle retourne à Paris où elle consacre toute son activité à une école professionnelle de la rue du Cherche-Midi.

Cette fois, elle y resterait peut-être pour de bon, si, au printemps de 1872, les médecins n'ordonnaient à sa sœur d'aller passer deux mois à Locmariaquer. Zénaïde alla l'y rejoindre et elle arrive à Auray en char à bancs, fatiguée par la chaleur lourde et par l'incommodité du véhicule, très médiocrement séduite par la première vision qu'elle avait du pays qu'elle trouve si différent de la région de Saint-Brieuc. Pourtant, le golfe éploie sa magie et, l'année suivante, Zénaïde Fleuriot revient et elle écrit à une confidente : « Je me plais de plus en plus dans ce pays désert. Que penseriez-vous si j'y faisais construire un petit pavillon que baigneraient les flots. C'est un véritable rêve pour moi que d'avoir une maisonnette devant la mer. »

Le rêve devait se réaliser rapidement puisqu'en 1878 le recteur de Locmariaquer venait bénir « Kermoareb », la maison de Zénaïde Fleuriot. Elle rencontre par les chemins creux Marianne la Boiteuse, et se prend d'amitié pour ces paysans qui « aimaient les grèves comme on aime le sol natal, mais y venaient travailler et non pas y rêver. Certes, ils étaient en quelque sorte inconsciemment charmés par les splendeurs du soleil couchant, mais pas un d'eux n'aurait quitté la ferme pour venir admirer ses reflets de pourpre sur la mer s'il n'y avait eu quelque poisson à retirer du filet tendu ». Zénaïde prend sans doute exemple sur eux, car son temps est bien employé. Elle écrit *La Rustaude, Cadok, L'Héritier de Kerquignon, Le Cœur et la Tête, Papillonne, La Petite Duchesse*. Bien sûr, elle fait surtout œuvre d'imagination et ses personnages sont conventionnels, mais elle défend àrement les Bretons et les paysans qui donnent « des prêtres à la Sainte Eglise, des matelots à la marine, des soldats au pays pour le garder des Saxons et autres étrangers » et qui nourrissent tout le monde.

Pourtant, Zénaïde Fleuriot redoute l'isolement, d'autant plus qu'elle endure une gêne au cœur qui la paralyse. Elle achète un pied-à-terre à Clamart et, à la fin de l'été 1890, elle quitte Locmariaquer pour n'y plus revenir, que dans un cercueil. Elle meurt le 19 décembre à Paris. Sa place était depuis longtemps choisie au haut du cimetière marin de Locmariaquer, face à ce golfe admirable, où les tombes elles-mêmes que survolent les mouettes, ont l'air de barques au port, attendant le flot.

Sur sa tombe où le Christ de pierre s'appuie au granit d'un menhir doré de lichen, un livre et une plume d'oie rappellent le souvenir de celle qui, s'estimant trop

fade pour remplacer la comtesse de Ségur, préféra fuir la dangereuse et irrésistible M^{me} Sand, de crainte qu'elle ne prit sur elle une immense et fâcheuse influence.

Ceux-là qui feignent d'oublier les enchantements de leur enfance peuvent bien la traiter d'écrivain à l'eau de rose. Elle savait bien, elle, la bonne Zénaïde, qu'elle choisissait un genre difficile :

« Quand les femmes qui ont jeté leur bonnet par-dessus les moulins ont une classe de lecteurs à elles, n'est-ce point charmant de se créer une clientèle de jeunes filles et d'honnêtes femmes ? »

Il semble que dans ce jardin à vendre, derrière les volets clos de ce château fort de conte bleu, il y ait encore tous les fantômes effarouchés d'un monde heureux et paisible.

Lesage et Marie Lefranc à Sarzeau

De *Turcaret à Gil Blas de Santillane* et au *Diablot Boiteux*, les biographes d'Alain-René Lesage ont épluché les textes pour se rendre compte s'il avait gardé quelques réminiscences de la Bretagne, quittée sans retour peu après la vingtième année. On n'a pas trouvé grand-chose, sinon dans *Gil Blas* un nom breton, celui du seigneur licencié Guyomar, et dans la *Journée de Pâques* une petite phrase où il est question de moines qui tiennent chapitre dans un coin de Basse-Bretagne et qui s'assommaient à coups de gourdins, tirés de dessous leur froc, pour des questions de roture et de noblesse.

Et pourtant, l'on a pu dire que si Lesage n'avait point été breton, il n'eût point été Lesage, ne serait-ce que pour les qualités de fierté, d'indépendance, de ténacité poussée jusqu'à l'entêtement qu'il manifesta toujours.

C'est en plein golfe du Morbihan, comparable à la baie d'Along, une des sept merveilles du monde, que naquit Alain-René Lesage, à Sarzeau, qui était alors une bourgade de maisons basses, aux toits de chaume et aux petits vitraux d'un vert de mer.

La famille était ancienne en ce pays, et dès le début du xvii^e siècle, Jacques Lesage, le grand-père d'Alain-René, ancien sergent général et d'armes auprès de la sénéchaussée de Rhuys, faisait figure de notable.

Il avait épousé la fille du notaire, Marguerite Ruffault, ce qui lui avait permis d'acheter un manoir. En fait, le château de Kerbistoul était un vieux logis délabré, transformé en ferme depuis des années. Peut-être, tout de même, Alain Lesage se souviendra-t-il de cette antique demeure pour en faire dans *Gil Blas* le château de Don Juan Jutella.

« Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Carolina pour aller rendre la visite que nous devons à Don Juan. Nous primes la route de son château, conduits par un guide, qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin :

« Voici le château du seigneur Don Juan de Jutella. » Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtemps sans l'apercevoir ; nous ne le découvrimmes qu'en y arrivant. Il avait un air antique et délabré qui prouvait moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles. »

Le manoir de Kerbistoul se trouvant tout de même par trop isolé, Jacques Lesage acheta à Sarzeau, rue Bécherel, près de la Croix-Pirio, une vieille maison qu'il fit restaurer en 1653, comme en témoigne la date au-dessus de la porte. A sa mort, son fils Claude, greffier de la Barre et receveur de la Seigneurie de Rhuys, hérita du manoir de Kerbistoul, mais il continua d'habiter chez son frère, dans la maison de la rue Bécherel, qu'il finit par racheter pour la somme de 1.200 livres. Cette grande bâtisse surmontée de trois lucarnes à fronton aigu, était partagée en dix pièces, cinq au rez-de-chaussée et cinq au premier étage. Elle était précédée d'une cour, où étaient le hangar et l'écurie, et flanquée, par derrière, sur le jardin d'une tourelle. Les murs étaient tapissés de vigne et par devant de superbes mimosas égayaient, de leur jaune éclatant, cet ensemble sévère.

Le 8 mai 1668, Alain-René Lesage, né de Jeanne Brenugat, emplissait de ses premiers vagissements la grande maison familiale. Il fut baptisé dès le lendemain, et Léo Clarétie, dans sa thèse sur le grand romancier, a imaginé la scène :

« De la maison à l'église il n'y a pas loin : la rue à traverser. On se représente à distance cette journée de baptême au fond de la Bretagne, le défilé des invités au son des binious, les larges coiffes blanches, les tabliers rayés de blanc sur les jupes noires, au bas desquelles passe un liseré de jupon rouge, les larges ceintures bleues des hommes, leurs hautes guêtres, leur ample chapeau, tout le costume des Bretons et Bretonnes aux jours de fête et de pardon. »

L'église de son baptême a fait place depuis bien longtemps à une église moins vétuste, mais on peut lire encore, en marge de l'extrait de baptême de Lesage, cette phrase qu'un curé, averti de la gloire de l'illustre paroissien, ajouta :

« C'est le même Alain-René Lesage qui fut aulheur, vécut à Paris et mourut à Boulogne, chez son fils, chanoine de la cathédrale, le 1^{er} novembre 1747. »

Durant neuf ans, Alain-René vécut heureux ; sachant à peine lire et écrire, il passait son temps à jouer avec les galopins de Sarzeau ou bien à courir la campagne autour de Kerbistoul.

En 1677, à la mort de sa mère, son père décida de s'occuper de lui : lui apprendre le métier de greffier, afin d'en faire son successeur.

Eternuant encore la poussière des « in folio » de droit, Lesage, bonnet en tête, dut siéger auprès de son père au banc du greffe. Hélas ! au grand chagrin du pauvre homme, ce n'était pas pour gribouiller les minutes, mais pour rire.

« Il riait du juge banneret, du juge châtelain, sorte de rustre endimanché qui



ne se distinguait de ses justiciables que par un bonnet carré, bossué, et un vieux rabat fumé ; il riait de la perruque en broussaille du bailli ; de la bourse à cheveux du procureur fiscal, de la longue baguette de l'audencier, du grand pochon noir de l'avocat ; il demandait quelle différence il y avait entre un greffier à la peau et un greffier garde-sac. »

Sans doute, Lesage aurait-il fini par apprendre les secrets du Palais et se serait-il accoutumé à l'appareil judiciaire, à ses traditions, à ses bizarreries. Il n'en eut pas le temps. En 1682, son père mourut et Alain-René resta orphelin à 14 ans, sans avoir abordé ses études, avec un passif de 7.654 livres de dettes. On lui nomma un tuteur, son oncle Blaise Brénugat, sieur de la Villais, auquel fut adjoint en qualité de curateur, l'oncle Gabriel Lesage, créancier dans la succession pour une somme de 6.000 livres.

Ce fut aussitôt la curée : héritiers, tuteurs, créanciers se jetèrent sur les biens d'Alain Lesage, comptant sur la naïveté du petit pour le plumer. La maison de la rue Bécherel, la seigneurie de Kerbistoul, les prairies, les terres furent vendues, et pour n'avoir pas de comptes trop précis à rendre, les tuteurs envoyèrent leur pupille au collège de Vannes. Lesage, d'ailleurs, est trop jeune pour protester, mais il n'oubliera pas ce pillage organisé autour de son pauvre héritage et Gil Blas entendra le capitaine Rolando, un aventurier, lui raconter ainsi son retour chez lui :

« J'y ai trouvé mon père et ma mère morts et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'a rendu un compte fidèle comme le font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que 3.000 ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien, mais que faire à cela ? Je ne gagnerais rien à chicaner. »

Il n'était pas dit cependant que Lesage ne devait connaître que des déboires en Bretagne. Au collège de Vannes, il sut se faire remarquer du principal, l'abbé Brochard, qui décela sa grande intelligence et « eut le bon sens de la cultiver ». En 1690, ses études terminées, son tuteur décida de lui faire apprendre le droit. La Bretagne sortait alors de la « Révolte du Papier Timbré » ; la misère était grande et l'oncle Brénugat jugea plus sûr d'envoyer son neveu à Paris. Par la même occasion, il se débarrassait définitivement de ce témoin encombrant.

Alain-René ramassa donc ses hardes et les quelques souvenirs qu'on lui avait laissés. Sans grand regret peut-être, après un dernier regard toutefois sur le pays de son enfance, il prit place dans la diligence de Paris, où il débarqua à l'auberge de la Rose Rouge, rue de la Harpe.

Quatre ans plus tard, devenu avocat, il se maria avec une bourgeoise de Paris, et jamais plus ne revint en Bretagne.

La maison qui reste la propriété de la famille de Langlais et sur laquelle la Société Polymathique de Vannes a fait apposer une plaque commémorative, sert maintenant de couvent aux sœurs blanches de l'École.

Mais Sarzeau est un lieu où souffle l'esprit. Non loin de la demeure de Lesage,

dans la maison de son père, le douanier, que, la retraite venue, on appelait aussi « le pêcheur d'anguilles », Marie Le Franc qui connut Louis Hémon et Maria Chapdelaine, reconstitue la magie de la forêt canadienne et des Rivières Solitaires.

Elle a dit elle-même de sa presqu'île natale qu'elle semblait un navire perpétuellement à la voile et qui donne envie de partir.

« Cette presqu'île de Rhuys qui, abandonnant le pays de Vannes pour courir sa propre destinée, va de Sarzeau à Port-Navalo, a l'air d'un navire, buté dans la mer, qui refuse d'aller plus loin et dont on arpente désespérément le pont. Elle n'est pas faite pour qu'on y reste attaché. Elle n'est qu'une plate-forme sur laquelle se pose le désir aux ailes musclées qui cherche à prendre son vol. On lui en voudrait de le retenir, de ne pas aider à sa libération. On la méprise un peu elle-même de s'être avancée si loin au milieu de la mer et de ne pas réussir à flotter. Une lumière nostalgique, plus marine que terrienne, sans cesse renouvelée, passe et repasse sur sa face. La mer baigne ses flancs, s'insinue doucement sous elle, cherchant à la soulever. Il suffirait de si peu de chose pour qu'elle prit le large, mais elle demeure passive, allongée à plat, soudée à de médiocres rochers, bordée du côté du large par d'admirables grèves, mâchonnant de maigres labours, insensible à ce bruit de sanglots qui voudrait ranimer une noyée aux gifles d'eau salée sur son visage, au vent qui la chevauche, qui lui presse les flancs d'une poigne vigoureuse, lui chatouille la gorge, la force à hoqueter son dégoût d'une telle inertie. Des villages clairs ont profité de son immobilité pour s'incruster dans sa peau, et une végétation courte et drue de lande et de genêts, qui n'est pas sans ressemblance avec le varech, la recouvre. Quelques pins, dont les têtes ébouriffées de walrus émergent de la platitude liquide du ciel, secouent au-dessus d'elle leur poil rude. Chaque arbre baigne avec une individualité tranquille, une couleur, une forme, une pose qui ne sont qu'à lui dans le bol débordant de l'azur.

« Je lui dois d'être née. L'Océan me déposa un jour sur son sable, et c'est en m'accrochant aux chardons et aux daturas d'une grève déserte, que je remontai jusqu'à une maison solitaire de granit gris aux volets bleus, où se passèrent mes premières années. Aujourd'hui, une colonie d'enfants l'ébranle de ses piétinements durant la belle saison, et, le reste du temps, un vieux pêcheur, aux anneaux d'or dans les oreilles, y cuit la cotriade. Une telle naissance ressemble à un naufrage dont on serait seul rescapé, et vous met dans les veines un goût de surveillance des lointains, une nostalgie d'autres mondes. On se sent enfermé dans l'état présent comme dans une île, et il semble que le bonheur et le salut gisent de l'autre côté de l'horizon. »

L'autre côté de l'horizon, pour Marie Le Franc, la fille du douanier et de l'Océan, fut le Canada, dont elle parla si bien, à la fois avec tant de poésie et de souci d'exactitude que les Canadiens eux-mêmes la croient une des leurs.

Quand elle arriva là-bas, au sortir de l'École Normale de Vannes, il lui restait cent francs en poche, et elle savait à peu près autant de mots anglais. Elle réussit

pourtant à entrer dans un journal, mais, chargée de la chronique judiciaire, n'était guère à même d'assurer le compte rendu des débats d'un tribunal qui délibérait en anglais. Ebranlé de son audace et ému de sa détresse, le directeur lui demanda d'écrire le récit de son arrivée au Canada.

Un pensionnat de Montréal la demanda comme professeur de français, et un jour, au sortir de sa classe, elle trouva dans sa cuisine, un télégramme l'informant qu'elle avait obtenu le « Prix Femina » pour un roman breton écrit au Canada et adressé au hasard à un éditeur parisien. L'argent qu'elle gagnait, elle le dépensait à courir l'immense forêt canadienne en compagnie de trappeurs.

Il y a là-bas, vers le Grand Nord, un immense lac qui porte son nom ; elle vit ici, discrète, effacée, presque anonyme si l'on peut dire, dans trois pièces rustiques, hantées du souvenir de *Grand-Louis l'Innocent*, aussi bien que de celui d'Héliel, fils des bois.

Parfois, elle s'en va vers les dunes où son père faisait sa ronde, et où elle naquit dans un poste de douanier.

« Terre de Rhuys ne chavire, et ceux qui naviguent dessus ont bon pied », déclare Marie Le Franc qui, pour être allée chercher la renommée de l'autre côté de l'horizon, n'en paraît pas moins la modeste institutrice que son père, le douanier, avait rêvé faire d'elle.

Jules Verne à Nantes

Un jour de mai 1875, à l'heure du déjeuner, un inconnu se présentait au domicile de M. Jules Verne, rue Charles-Dubois, à Amiens, et, tout de go, déclarait à l'auteur des *Enfants du Capitaine Grant* :

« Vous n'êtes pas français, mais juif polonais, né à Plock, près de Varsovie. Vous vous appelez Olschewitz, nom que vous avez traduit Verne, en abjurant la religion hébraïque. Depuis, la France a acheté votre plume, et vous cachez vos origines israélites. »

Un peu étonné, mais bientôt mis en joie, Jules Verne n'essaya pas de détromper le visiteur et, même, fit si bien que celui-ci s'en alla triomphant, persuadé d'avoir confondu un imposteur.

Heureux de cette bonne plaisanterie, pas mécontent peut-être qu'on le prenne pour un personnage aussi mystérieux que Wilhem Storitz ou le capitaine Némó, un phénomène étrange comme Robur le Conquérant, Jules Verne ne fit rien pour empêcher le bruit de se répandre dans le monde entier, et en 1925, vingt ans après la mort du père de la Science-Fiction, en dépit des preuves apportées par ses amis contre cette légende, un journal parisien titrait encore : « *Jules Verne était-il français, oui ou non ?* »

Il ne fallut pas moins d'un livre, celui de M^{me} Allotte de la Fuye ⁽¹⁾ sa petite-nièce, pour redonner à Jules Verne sa nationalité et rendre à Nantes le privilège d'être la ville natale de ce grand précurseur.

C'est en plein cœur de la ville, entre les deux bras de la Loire, dans l'île Feydeau, à l'angle des rues Olivier-de-Clisson et Kervégan que naquit Jules Verne, le 8 février 1828. Son père, Pierre Verne, était venu de Provins à Nantes, pour y acheter une charge d'avoué et épouser Sophie Allotte de la Fuye.

(1) Jules Verne, sa vie, son œuvre.

Les Allotte de la Fuye, chez qui le jeune ménage logeait, étaient des armateurs et des navigateurs qui allèrent chercher fortune en courant les mers boréales et australes. Les greniers de la vieille maison de la rue de Clisson étaient pleins de vieilles paperasses, correspondance commerciale des armateurs nantais, de coffres poussiéreux, de bibelots ramenés des pays lointains, et le petit Jules pouvait y fouiller à plaisir. De sa fenêtre, il voyait les grands trois-mâts, les « Pigeons du Cap », les « Hirondelles de Rio » remonter la Loire avec le flux, chargés d'ébène, d'épices et de cotonnades.

Tout autour de sa maison, les boutiques débordaient de noix de cocos velues, d'ananas à la carapace dorée, étaient remplies des cris des singes, des perroquets, canaris, perruches et autres oiseaux exotiques. Dans l'étroit rue Kervégan, les poissonnières apportaient avec leurs mannes de poisson frais, des odeurs de marée aussi variées et salées que leur langage. Sur le quai Duguay-Trouin, sous les magnoliers du quai de la Fosse où il allait musarder avec son frère Paul, dans le salon de sa grand-mère, le jeune garçon n'entendait parler que de traversées épiques, de voyages merveilleux, de récits fabuleux, de pays édniques.

À l'école même, la pension Sambain, la directrice, moderne Pénélope d'un capitaine au long cours, disparu en mer, ne faisait qu'entretenir ses élèves de son espoir de voir revenir un jour son mari. Comment, dans un tel milieu, avec son imagination fulgurante, Jules Verne ne rêverait-il pas de partir lui aussi sur l'un de ces fières voiliers. Il l'avouera plus tard : « Je ne puis voir partir un vaisseau, navire de guerre ou simple bateau de pêche, sans que tout mon être s'embarque à bord. »

À onze ans, il tente sa chance. Il casse sa tire-lire, achète l'engagement d'un mousse du long-courrier *Coralie* et embarque à sa place pour aller aux Indes.

Il ne quittera même pas les eaux de la Loire. À Chantenay, où elle était en vacances, sa famille, inquiète de ne pas le voir rentrer, alerte tous les voisins. Un vieux marinier vient dire qu'il a vu « le petit monsieur Jules » rejoindre, en doris, la *Coralie*. Pierre Verne court à Paimbœuf où le navire doit faire escale, et récupère son fils, déjà dégoûté du métier de marin. Fouetté, corrigé, Jules Verne promet à sa mère de ne plus désormais voyager qu'en rêve.

Il tiendra sa promesse, ce qui ne l'empêchera pas de faire, dans ses imaginations, le tour du monde en quatre-vingts jours, de descendre au centre de la terre, à vingt mille lieues sous la mer, et même d'aller jusque dans la lune, en regardant les images de son livre de lecture et de sa géographie, ou en écoutant son vieil oncle de Châteaubourg lui raconter le voyage en Amérique, de son cousin à la mode de Bretagne, François-René de Châteaubriand.

Au petit séminaire de Saint-Donatien, puis au Lycée Royal, il se révèle, sinon un brillant élève, le « roi de la cour de récréation ». Après coup, bien sûr, ses camarades diront qu'il dessinait sur ses cahiers des plans de machines volantes ; en fait, il est surtout préoccupé d'écrire une tragédie en vers à sa jolie cousine Caroline Tronson, pour qui il va accrocher des fleurs à la grille du pensionnat. Il n'en obtient



pas moins son baccalauréat avec aisance, mais il n'a pas le même succès avec la coquette Caroline qui rit de ses déclarations enflammées et de sa tragédie qu'il lui a déclamée solennellement, dans le pressoir de l'oncle Prudent, à La Guerche-en-Brains.

Pour lui changer les idées et le consoler de sa déception, son père l'envoie préparer sa première année de droit à Paris. Reçu « par deux boules blanches et deux rouges », il revient à Nantes, pour apprendre les fiançailles de la cruelle cousine.

« Pardonnez-lui, Seigneur, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Au reste, je me vengerai, en tuant son gros chat blanc à la première rencontre », déclare le malheureux Jules Verne. Et tandis que son frère Paul embarque sur le *Lutin*, en partance vers les Antilles, il retourne à Paris : « C'est bien, je pars, puisqu'on n'a pas voulu de moi, mais les unes et les autres verront de quel bois était fait ce pauvre jeune homme qu'on appelle Jules Verne. »

Ainsi, plus tard, dans *l'Etoile du Sud*, Cyprien Meren, ingénieur des Mines, se lancera dans la fabrication synthétique des diamants pour obtenir avec la fortune la main d'Alice Wakins.

De cette déception sentimentale Jules Verne gardera comme la démangeaison d'une blessure mal cicatrisée, une certaine misogynie qui lui fera déclarer à un journaliste qui devait le taquiner sur le peu d'importance, à quelques exceptions près, que les femmes ont dans son œuvre : « *L'amour est une passion absorbante qui ne laisse que fort peu de place pour autre chose dans le cœur de l'homme ; mes héros ont besoin de toutes leurs facultés, de toute leur énergie, et la présence, autour d'eux, d'une charmante jeune femme, les aurait souvent empêchés de réaliser leurs gigantesques projets.* »

Installé, pour trente francs par mois, dans une antique maison, rue de l'Ancienne-Comédie, au carrefour de l'Odéon, il ne tarde pas à manger de la vache enragée. M. Verne n'ouvre sa bourse qu'avec parcimonie, et le jeune étudiant est contraint de se mettre aux pruneaux secs, pendant trois jours, afin de pouvoir s'offrir, pour seize francs, les œuvres complètes de Shakespeare.

Il se passionne pour le théâtre, fait la connaissance d'Alexandre Dumas, et décide d'être lui aussi, auteur dramatique.

Il écrit trois pièces : *La Conspiration des Poudres*, *Tragédie sous la Régence*, et *Les Pailles Rompues*, une comédie légère qui aura douze représentations à Paris et que les bourgeois nantais à qui il viendra la présenter, trouveront « croustillante ».

Fort de ce petit succès, il répond à son père qui le somme, son droit terminé, de venir s'inscrire au barreau de Nantes : « Une fatalité me cloue à Paris. Je puis être un bon littérateur et ne serai jamais qu'un mauvais avocat. »

Pour vivre, il se fait tour à tour répétiteur de droit, clerc de notaire, en attendant d'obtenir une place de secrétaire au Théâtre Lyrique.

Il a la tête pleine de projets, pièces de théâtre, romans d'anticipation et de

fiction. Il lit Edgar Poë, passe ses journées à la Bibliothèque Nationale ou chez Arago, le frère de l'astronome. Mais il n'a plus de chemise à se mettre sur le dos et supplie sa mère de lui en envoyer :

« Il m'arrive de laisser la manche de l'une d'elles dans celle de mon habit ; d'autres sont ornées d'un effilé, qui vaudrait cher au bord d'un châle. J'en possède une qui n'a plus conservé que la partie supérieure. Je ne sais pourquoi je l'honore du nom de chemise, ce n'est réellement qu'un faux-col... Les bas de coton que je porte ressemblent à une toile d'araignée dans laquelle un hippopotame aurait séjourné plusieurs heures. »

Le succès d'une opérette dont il avait écrit le livret, *Colin-Maillard*, lui redonne confiance, tout en regonflant un peu sa bourse. Il revient à Nantes, « résolu à se marier, si toutefois les jeunes Nantaises ne persistent pas à lui préférer des colimaçons tels que Jean Cormier ».

Dès son retour, il s'éprend d'une belle aux yeux de velours, Laurence Janmar. Au bal travesti du président Janvier de la Motte, Laurence, en gitane, n'est pas insensible aux charmes du jeune homme, au front puissant couronné d'une épaisse chevelure blonde, au regard volontaire, magnifique dans un costume d'incroyable, pantalon collant gris perle, carrick doublé de fauve. Las ! Jules Verne qui a entendu la belle murmurer à une amie que son corsset trop baleiné lui meurtrit la taille, s'incline en soupirant : « Ah ! que ne puis-je pêcher la baleine sur ces côtes ! »

M. Janmar est outré et le pauvre secrétaire du Théâtre Lyrique peut retourner se coltiner avec la vie de Paris, essulé comme avant.

Cette vie de bohème n'est qu'apparemment du temps perdu. Doné d'une mémoire et d'une faculté d'assimilation qui tiennent du prodige, le jeune Nantais amasse, un peu chaque jour, les matériaux de son œuvre gigantesque, si bien que dans son étude : *Voyage au Monde de Jules Verne*, René Escaich a pu écrire très justement :

« Lorsque dans *les Aventures du Capitaine Hatteras*, Jules Verne montre le savant docteur Clambonny mettant en ordre son bagage scientifique dans sa cabine du *Forward* (livres, herbiers, casiers, appareils de physique, compas, sextants, cartes, plans, etc.) et qu'il ajoute qu'après ces aménagements *le docteur n'avait qu'à étendre la main pour devenir instantanément un médecin, un mathématicien, un astronome, un géographe, un botaniste ou un conchyliologue*, c'est son propre portrait « scientifique » qu'il trace en réalité ! »

Le secrétaire du Théâtre Lyrique a pourtant quelques économies et il profite de la mort du directeur, emporté par le choléra, pour donner sa démission et se consacrer tout entier à son roman d'anticipation.

Au cours d'un voyage à Amiens, il s'éprend d'une jeune veuve, Honorine de Viviane, mère de deux enfants. Il décide de l'épouser, mais il lui faut, dès lors, chercher un métier plus rentable. Il persuade son père qu'on peut s'enrichir rapi-

dement à la Bourse et le vieil avoué nantais envoie les cinquante mille francs nécessaires à l'achat d'une part d'agent de change, en soupirant : « Encore une désillusion. Mon fils ne sera pas littérateur, mais coulisier ! »

Jules Verne le rassure cependant : « Il n'est pas question d'abandonner la littérature avec laquelle je me suis identifié, mais d'exercer parallèlement un métier plus lucratif. » Et, le 10 janvier 1857, le mariage se fait :

« J'étais le marié ; j'avais un habit blanc, des gants noirs. Je n'y comprenais rien. Je payais tout le monde : employés de la mairie, bedeau, sacristain, marmiteux. On appelait Monsieur le Marié : c'était moi ! Dieu merci, il n'y avait que douze spectateurs ! »

Flux et reflux des cours de la Bourse, dont il lui arrive de se désintéresser pour une première visite aux lacs d'Ecosse, du succès des pièces et des articles du mari, le jeune ménage, pendant cinq ans, va d'un appartement à l'autre, traînant son maigre mobilier, en particulier le secrétaire à deux tiroirs : l'un pour les projets scientifiques, l'autre pour les projets humoristiques.

En 1862, Jules Verne porte à Hetzel le manuscrit du premier : une étude sur les aérostats.

« Faites-en un roman », lui dit le créateur de la Bibliothèque de la Jeunesse. Ce sera *Cinq semaines en ballon*.

Ce survol de l'Afrique Centrale de Zanzibar au Sénégal, c'est déjà de l'anticipation.

Lui ne passera en ballon qu'une demi-heure. Et encore dix ans plus tard, en avril 1873.

Mais, entre 1863, année où fut publié *Cinq Semaines en ballon*, et 1905, date de sa mort, Jules Verne publiera cinquante-six ouvrages qui seront suivis de sept romans posthumes, et il restait encore des manuscrits inachevés.

Soixante-trois volumes ! Une petite bibliothèque déjà. Il y a des hommes qui n'ont jamais eu autant de livres, mais c'est justement quelques-uns de ceux-là qu'ils ont eus et qu'ils ont conservés, en souvenir des émerveillements de leur enfance : *Voyage au Centre de la Terre*, *De la Terre à la Lune*, *Aventures du Capitaine Hatteras*, *Les Enfants du Capitaine Grant*, *Autour de la Lune*, *Vingt mille lieues sous les Mers*, *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, *L'Île Mystérieuse*, *Michel Strogoff*, *Mathias Sandorf*, *Les Cinq cent millions de la Bégum*, *Le Château des Carpathes*, *Un Capitaine de quinze ans*, *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*.

Si l'on établissait une sorte de référendum d'après les titres que les maîtres d'études sont obligés de confisquer avant l'heure permise de lecture, Jules Verne arriverait en tête. Du moins, de notre temps, avant qu'on ne connaisse les albums de Tintin.

Les surveillants n'avaient d'ailleurs qu'en partie raison de faire la chasse au météore ou au Rayon vert, de nous arracher aux mirifiques aventures du Maître Artifer ou de nous ramener aux Commentaires de César quand nous voulions

échapper aux combats des Venètes pour nous enfuir sur le *Nautilus*, ou accompagner Barbicane dans la lune, car, outre qu'il éveillait notre imagination, Jules Verne n'était point un mauvais maître du style. Il écrit très correctement et avec une grande aisance. Il est précis dans ses descriptions, et il a le souci du détail, du mot exact.

On a souvent comparé, et ce pourrait être presque un sujet de devoir, la peinture des Chutes du Niagara dans *Atala* et dans *Une Ville flottante*.

Il n'est pas certain que ce soit Chateaubriand qui mérite la meilleure note.

D'après les manuscrits laissés par lui, on a déduit que Jules Verne, qui composait avec une grande facilité, écrivait d'abord au crayon, puis, comme un écolier, repassait à l'encre, lettre par lettre, ce qu'il avait écrit à la mine, d'une écriture fine et serrée. C'était sa manière de se relire et de se corriger.

René Escaich rappelle à ce sujet la visite du journaliste Emile Berr, à la Maison d'Amiens, en avril 1905, quelques jours après la mort de Jules Verne. L'envoyé spécial du *Figaro* pénètre dans la chambre du défunt, en compagnie de son fils Michel Verne. Ils ouvrent le tiroir de la petite table de travail. Pêle-mêle, ils trouvent dans deux vieilles boîtes à cigares des plumes, une gomme, de la ficelle, un carnet de notes, sorte de journal de bord où Jules Verne a noté les incidents de ses derniers voyages en mer.

Parmi les papiers, un dossier de roman, une « Ville Saharienne » contenant des chiffres, des horaires de chemin de fer, de paquebot, des coupures de journaux, des esquisses de personnage ; puis un gros cahier dont cinquante pages sont couvertes d'une fine écriture qui, brusquement, sur un alinéa inachevé s'arrête. C'est le dernier manuscrit de Jules Verne, écrit Emile Berr. Il est intitulé *Voyages d'Etudes* et présente un aspect singulier. Les feuilles en papier fort sont couvertes de lignes inégales qui ne remplissent que la moitié de la page, la seconde moitié faisant marge à la droite du texte. Et ces feuillets sont couverts d'écriture au recto et au verso, comme ceux d'un livre. Les cinquante pages sont écrites au crayon, mais les vingt premières ont été réécrites à l'encre.

Mais avec *Cinq semaines en ballon*, Jules Verne a pris son essor. Il a désormais compris qu'il lui fallait revenir à ses rêves de petit garçon, du temps où il regardait appareiller les fiers voiliers nantais, et où il imaginait explorer les espaces stellaires et les profondeurs sous-marines.

Rêves si prodigieux que l'avenir se chargera de les réaliser et que l'on a pu dire que « tous les peuples qui marchent font du Jules Verne ».

Déjà le sous-marin atomique *Nautilus* est parti découvrir les profondeurs sous-marines où le capitaine Nemo jouissait d'une si merveilleuse liberté ; les spéléologues ne font que recommencer le *Voyage au Centre de la Terre* du savant Lidenbrock. Et peut-être, un jour prochain, les milliers de petits lecteurs de Jules Verne iront-ils retrouver, sur la lune, Robur le conquérant et Michel Ardan.

Même s'ils veulent retrouver l'âme du bon Jules Verne, ils n'auront pas besoin d'aller si loin. L'île Feydeau n'est pas devenue une *Ile à Hélice*, comme Standard Island, et ne s'est pas détachée du lit du fleuve pour partir à la dérive.

Sans doute pourront-ils y découvrir le secret de la sagesse de cet écrivain aussi cher aux grandes personnes qu'accessible aux enfants, ce secret dont il parlait en quittant notre monde.

« Je pars donc, et j'emporte mon secret avec moi. Mais il ne sera pas perdu pour l'humanité. Il lui appartiendra, le jour où elle sera assez instruite pour en tirer profit et assez sage pour n'en jamais abuser. »

De quelques-unes des découvertes prévues par Jules Verne, nous n'avons pas fait tellement jusqu'ici un très bon usage. Puisse-nous quand même rester assez purs et assez optimistes pour pouvoir dire avec la jeune Nell, des Indes Noires qui, jusque là confinée dans le sombre décor de la mine, tombe à genoux la première fois que lui apparaît la lumière du jour :

« Mon Dieu, que votre monde est beau ! »

Clemenceau à Saint-Vincent-sur-Jard

« Eh bien ! Monsieur le Président, je crois qu'on va s'amuser ici ! » déclara, en faisant la lippe, le fidèle Braibant, quand Clemenceau loua, pour deux cents francs par an, une chambre et une écurie abandonnées, au bout d'un chemin de sable, au bord d'une grève, à Saint-Vincent-sur-Jard.

Natif de Neuilly, et logé au quartier de l'Etoile, le chauffeur parisien, si dévoué qu'il fût, ne se souciait guère de venir s'enterrer sous les troènes ventés, au bord de la dune vendéenne.

En d'autre temps, c'eût été suffisant pour déchaîner une tempête avec un regard, à vous faire rentrer sous terre, des yeux bridés. Cette fois, Clemenceau, distrait, se contenta d'interroger :

— Il nous faudra combien de temps pour venir de Paris ici ?

— En partant le matin à 6 heures, nous abattons facilement nos six cents kilomètres.

— Alors, nous partirons à quatre heures du matin.

Et l'écurie abandonnée de Bel-Esbat, agrandie de quelques pièces, et précédée d'un kiosque à toit de chaume, devint la bicoque du Tigre. Sous le pignon coiffé de tuiles roses, il y a aujourd'hui une plaque avec cette inscription :

« Le citoyen Clemenceau a bien mérité de la Patrie. » (Loi du 17-11-1918.)

Près d'un quart de siècle après la mort de son maître, le 24 novembre 1929, le fidèle Braibant restera là, dans la plus complète solitude, après le décès de sa femme et, sur la fin de ses jours, dans un presque total dénuement, avec 1.900 francs d'après guerre, comme traitement de gardien de musée.

C'était justement la présence de Braibant, s'entretenant avec le fantôme du Père La Victoire, qui empêchait que la bicoque du Tigre ne devint un froid musée où les « prière de ne pas toucher » ont le don de déclencher les plaisanteries des touristes.

Car c'est ici un lieu sacré, où le Père La Victoire vivait cinq mois de l'année, entre la trêve du 1^{er} janvier, les vacances de Pâques et la saison d'été. Vacances, c'est beaucoup dire, puisque, enfermé dans son bureau, il travaillait vingt heures par jour, écrivant notamment en trois mois, et d'une seule traite, *Grandeurs et Misères d'une Victoire*.

C'est là aussi qu'auparavant il avait écrit les articles consacrés de *l'Homme Enchaîné*. Sur la table, modeste bureau, la plume d'oie trempe encore dans l'écri-toire. Le coupe-papier, la loupe, les lunettes sont encore là, sur le buvard, comme si le maître allait revenir.

Et puis un Démosthène, une biographie du petit-fils, le docteur René Jacquemaire, mort victime de ses recherches sur le cancer ; les mémoires de Dostoïewsky, encore ouvert à l'endroit même où Clemenceau, paraît-il, posa le livre, quand, le 1^{er} octobre 1929, il quitta Saint-Vincent-sur-Jard, pour n'y plus revenir.

On se doute bien que tout cela a été un peu arrangé, mais puisque Brabant, devenu aussi intraitable que son maître, a accepté cela, ce n'est certes pas de la mise en scène.

Derrière la table de travail, le lit de moine, un matelas sur un fond de planches, étroit comme une pirogue. Comme couvre-pieds, une peau de tigre : un des trois tigres que Clemenceau tua aux Indes, quand il fit là-bas, à 78 ans, un voyage officiel.

Dans l'armoire, l'écharpe tricolore de l'ancien maire de Montmartre, ses gants qu'il ne quittait jamais, un chapeau taupé de conseiller général, et les légendaires bonnets de police.

La cuisine avec sa lourde et vaste table, servait de salle à manger. « C'est la seule façon de manger chaud », disait le fils du boulanger de Mouilleron-en-Pareds, qui, lui, était bien plus profondément paysan que boulanger. L'horloge de campagne est arrêtée exactement à l'heure où Clemenceau mourait à Paris. On assure que là aussi il n'y a rien de conventionnel, mais que ce fut une étrange coïncidence.

C'est bien vrai, cela aussi, que les horloges de campagne ont coutume de s'arrêter quand la mort entre dans la maison.

Deux chiens coréens en bronze, à moins que ce ne soient deux renards, montent la garde près de la fenêtre du salon. Le premier tient dans sa gueule une boule d'or et le second un parchemin : la Richesse et la Science. Clemenceau les avait appelés Roïschild et Pasteur.

Mais plus terrible et plus redoutable que les deux chiens de bronze, paraît la fête, martelée comme les gisants pré-révolutionnaires, de la statue due au sculpteur Sicard et érigée à Sainte-Hermine en 1919.

Un soir d'orgie, durant l'occupation, des Allemands s'étaient acharnés après le monument. Il semble que l'œil écrasé les foudroie encore d'un regard terrible et vengeur.

Dans ce salon où défilèrent tant de personnalités, où tant d'autres auraient



voulu être admises, il y a encore beaucoup de trophées et de souvenirs, dont une margelle de puits, portant en relief une chouette, emblème de sagesse chez les Grecs.

Quand Braibant fut mort à l'Hospice des Sables, sans avoir pu retrouver la petite maison qu'il avait fait construire à l'entrée du bourg et qu'il avait baptisée *L'Elysée*, ce fut le valet de chambre, non moins fidèle que le chauffeur qui eut la garde de ces reliques.

Autant que sa présence après celle de Braibant, ce qui empêcha longtemps qu'on sente ici le musée et que, parmi les visiteurs, ils s'en r évèlent de stupides, c'est la sorte de puissance et de sagesse paysanne qui se sont recréées ici.

Un fermier du Tigre, à Saint-Michel-en-l'Herm, lui posait un jour cette question : « Comment donc, à votre âge, avez-vous pu assumer en pleine guerre les écrasantes responsabilités du pouvoir ? »

Et le Tigre de répondre : « Un fils n'aime jamais autant sa mère qu'au moment où il l'entend insulter. »

Sa vraie mère, il semble que c'était, entité bien vivante, la terre de France, avec ses leçons en quatre saisons. Et il semble que, tel le Géant Antée, le vieux lutteur éprouvait le besoin d'êtreindre sa mère et d'écouter ses enseignements. Peut-être aujourd'hui n'avons-nous plus de racines assez profondes.

C'est pourquoi la bicoque de Clemenceau, au bout de la dune vendéenne, au milieu de son jardin fleuri, est un utile rappel de sagesse.

Jean de la Brète à Cizay-la-Madeleine

Avoir écrit dès l'âge de seize ans, d'un jet spontané, dans le secret d'une chambre de jeune fille, un livre frais et capiteux comme une fleur de serre, entée sur un surgeon de pleine terre, et qui, enfoui par une sorte de pudeur, au fond d'un tiroir, durant plusieurs années, vous assurera dès sa parution une notoriété certaine, connaîtra des centaines et des centaines d'éditions en plus de vingt langues, enchantant des générations et des générations de pensionnaires et de collégiens, quand ce n'est point de femmes et de grand-mères, alors que, enhardi par le succès et la maturité venue, on composera avec application des romans beaucoup plus profonds, mais qui, tout en assurant à la femme seule qu'on est restée une aisance confortable, n'ajouteront rien à votre gloire littéraire, voilà bien qui étonna toute sa vie et agaça même la châtelaine aimable du prieuré de Breuil-Bellay, en Cizay-la-Madeleine, Jean de la Brète, femme de lettres.

Quand elle mourut, le 23 août 1945, son maître-jacques, Joseph Texier, le mari de son ancienne femme de chambre, devenu son fermier, prit soin d'emporter avec lui, pour déclarer le décès à l'état civil, le certificat de capacité à conduire les voitures à pétrole d'Alice Cherbonnel, née à Saumur, le 13 décembre 1858. Ironie du destin, Cizay-la-Madeleine n'avait guère connu Alice Cherbonnel, puisque, depuis longtemps, on l'appelait Jean de la Brète, mais la foule innombrable des lecteurs de *Mon Oncle et mon Curé* ne sut point davantage qu'on enterrait un auteur très aimé, et qu'une légende fit passer, aux yeux de beaucoup, pour un officier de marine. Il n'y avait même pas, à suivre son cercueil, un représentant de cette Société des Gens de Lettres, à qui d'innombrables reproductions ou rééditions avaient assuré, autant qu'à l'écrivain lui-même, une jolie rente.

Dans le petit cimetière accroché de guingois à la vieille église, derrière un haut mur qui en fait une sorte de jardin enclos, dans ce bourg clairsemé de neuf feux, ce fut sa fidèle femme de chambre, Irma Lacoste, devenue M^{me} Texier et délé-

guée cantonale de l'Action Catholique, qui lui fit une place à côté d'elle, tout près de la petite porte des messes matinales. Dans le faux marbre, on a déjà beaucoup de peine à lire : « Alice Cherbonnel, 1858-1945, en littérature Jean de la Brète ».

Avant même ce geste affectueux d'une mitoyenneté au cimetière, elle avait pris soin d'assurer, elle, à Joseph Texier sa vie durant, le plein usage des communs au Prieuré de Breuil-Bellay, qu'elle savait sans doute condamné à être vendu. Et c'est un vieil homme, aussi courbé en deux qu'un bûcheron de La Fontaine, mais à l'œil vif et à la mémoire fidèle qui, en la seule compagnie d'une chèvre bêlante et opinant de la barbiche comme pour une approbation, entretient le souvenir de la bonne châtelaine, autour de la propriété passée en d'autres mains.

Bien sûr, on vient beaucoup plus à Breuil-Bellay pèleriner en l'honneur de saint Coqueluchon qui guérit les enfants de la coqueluche et dont la statue, qu'on vénère dans la chapelle, n'est autre que celle de saint Etienne de Gramont, fondateur de l'ordre des Gramontins, dont relevait ce prieuré de Breuil-Bellay, bâti vers 1150 par Bellay, sieur de Montreuil.

Ce n'est toujours pas Jean de la Brète qui sera jalouse de cette sorte de concurrence car, depuis longtemps, elle faisait âme commune avec ce vieux logis, « cette maison angevine dans un pays de fleurs et de tranquillité » et elle était la première à ouvrir sa chapelle aux pèlerins de saint Coqueluchon. Elle connaissait toute l'histoire de ce prieuré et racontait, non sans humour, que l'ordre religieux avait disparu vers 1763, chaque moine ayant dans son obédience la faculté d'interpréter à sa manière l'Evangile et les Constitutions.

Ce sont pourtant, sans doute, les vieux moines pieux que Jean de la Brète entendait retrouver processionnant vers le chœur, quand, pour écrire, elle s'installait dans l'embrasure d'une fenêtre, sous la voûte gothique du réfectoire, dont la collection de faïences du grand-père n'arrivait pas à faire une salle à manger bourgeoise. Si son « scriptorium » était le réfectoire, son cabinet de lecture était dans la tour de l'église conventuelle. C'est là que Jean de la Brète passait de longues heures, « n'étant plus visible pour personne », admirant son parc, son jardin, tout son prieuré.

Mais la littérature, ce n'est pas bien l'affaire de Joseph Texier, qui conserve pourtant, avec une sorte de culte religieux, quelques livres dédicacés, quelques photos jaunies et décollées des encadrements. Ce qu'il se rappelle bien, mais là, à un centime près, c'est la somme qu'il fut chargé de ristourner au percepteur quand « Mademoiselle » encaissa ses droits d'adaptation cinématographique pour *Mon Oncle et mon Curé* : 36.706 fr. 80.

De *Mon Oncle et mon Curé*, il avait été tiré auparavant une pièce que Joseph Texier connaît bien puisqu'on la jouait de temps à autre à Saumur ou à Doué-la-Fontaine. De ce premier livre, dont le titre restait pourtant comme lié à son nom, Jean de la Brète n'aimait point trop qu'on lui parlât. Elle en rougissait un peu, comme d'autres, d'un enfant naturel, qu'on aurait eu toute jeune fille.



Elle avait seize ans, le malheur semblait avoir élu demeure dans la maison, endeuillée successivement par la mort d'une sœur, Emma, puis par celle du père. Confinée dans sa chambre, Alice s'assit à une petite table et sur une feuille blanche inscrivit : *Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète*. C'était un premier hommage à son père, son poète de père, inspecteur principal des P.T.T., qui, sous le pseudonyme de Jean de la Brèteche, écrivait des poèmes qui ne furent jamais publiés.

De la Brèteche, un nom qui sent bon sa Normandie !

Le père d'Alice était normand et *Mon Oncle et mon Curé* se situe plus ou moins dans la région d'Avranches où le livre fut en partie écrit, mais Reine de Laval empruntera son nom au pays de Saumur, dont M^{me} Cherbannel mère était originaire et où était née la jeune romancière.

Certains, quand ils surent que Jean de la Brète était une femme, voulurent voir dans *Mon Oncle et mon Curé* une sorte d'autobiographie. Mais, dites voir, peut-on songer à écrire sa propre biographie à l'image d'une orpheline primesautière, mais tout de même malheureuse, puisque livrée à une vieille marâtre de tante, quand, à 16 ans, on a eu une enfance heureuse et sans histoire, près d'un frère Ferdinand, qui sera commissaire de marine et de deux autres sœurs, Emma et Juliette, au foyer encore intact d'un fonctionnaire d'un certain rang, qui est, de plus, un doux poète et un tendre père.

Saumur, Nantes, où elle fera sa première communion, Cherbourg, Le Mans, Agen, Avranches auront été les étapes de cette précoce jeunesse, mais c'est l'Anjou et la Normandie qui auront façonné cette âme sensible.

Quand la jeune Alice eut inscrit en majuscule le mot « FIN » à l'espiègle histoire de Reine de Laval, toute heureuse d'avoir épousé le sensible et timide Paul de Comprat, que sa cousine, la belle Junon, lui a abandonné parce qu'il avait trop bon appétit, elle eut comme honte d'avoir commis cette bleuette, alors qu'elle rêvait d'une œuvre profonde, mélancolique, sérieuse. Elle l'enfouit dans un tiroir, sans en rien dire à personne. Plus de six années durant, les feuillets jauniront sans que vieillisse l'histoire. Sur le conseil de quelques intimes à qui Jean de la Brète s'est enhardi à le montrer, on adressera le manuscrit à un éditeur. Le livre eut autant de chance que Reine de Laval, et les éditions succédèrent aux éditions sans même que l'auteur s'en souciât ou en fût très au juste tenu au courant.

Mais c'est à cause de ce premier roman qu'on allait lui prendre tous les autres, qui n'eurent point la même fortune heureuse et qu'on a quelque peine à se rappeler *Le Comte de Palène, Le Roman d'une Croquante, Un Vaincu, Badinage, Vieilles Gens Vieux Pays, Aimer quand même, Réver et Vivre* (son œuvre de choix), *Un Obstacle, Un caractère de Française, Les deux Sommets, L'Aile blessée, Le Rubis, Le Solitaire, Les Reflets, La Source Enchantée, Une Lumineuse Clarté, Un Conseil, Les Gardiens, L'Appel des Souvenirs, Tournants*, où elle avait décrit le Saumurois, et *Frédéric*, l'enfant chéri de sa vieillesse essayée.

Née en 1880 à Honfleur, Lucie Delarue avait épousé le docteur Mardrus, l'orientaliste réputé, de qui elle vécut séparée.

De la salle des Conférences de l'Université des Annales qu'elle faisait crouler sous les applaudissements de l'engouement de toute une jeunesse estudiantine, à l'esseulement, Lucie Delarue-Mardrus vint d'abord à Château-Gontier, à la villa Gerthalie, route d'Angers.

Les hasards d'un séjour à Craon, nous certifie M. Belin, conseiller à la Cour d'Appel d'Angers, alors président du Tribunal de Château-Gontier, qui fut du dernier carré d'amis de la solitaire de la Haute-Grande-Rue, lui avaient donné le goût de notre région, par tant de points semblables à ses campagnes normandes. Une excursion, une propriété à vendre qui se trouve sur son passage, et elle installe ses quartiers d'été dans cette blanche sous-préfecture de la Mayenne. Cet arrêt de grande voyageuse devait demeurer bref, pensait-elle. Avec la guerre, il dura plus de six années, et ce fut sa suprême halte.

Trois haltes successives plus exactement, nous précise encore M. René Belin, et, de déménagement en déménagement, d'un quartier à l'autre, s'installait un personnage bien différent.

« Gerthalie, d'abord, cette propriété un peu isolée aux abords de la ville, avec ses cinq fenêtres s'ouvrant sur des parterres fleuris et, par devant, une allée en quinconce où il faisait si bon méditer, Gerthalie des toilettes claires et encore une allure de jeune femme.

« La maison de la rue Cotelière ensuite, plus resserrée déjà ; un horizon qui se réduit. Le cabinet de travail où, sans âme qui vive autour de soi, elle guettait, comptait, notait, dans la matinée du 17 juin 1940, les éclatements lorsque les obus encadraient son quartier. Déjà, une première solitude ; déjà le repliement.

« La Grand'Rue enfin, dont elle ne sortit plus que pour ce jour d'avril 1945, où l'église Saint-Jean, du moins l'aile qui servait alors de nef, accueillit le cortège bien clairsemé qui suivait sa dépouille.

Dans *Bébert*, son dernier roman, resté malheureusement manuscrit et inachevé, histoire d'une famille, et même d'une petite ville qui pourrait bien être Château-Gontier, de l'invasion à la libération, avec le flux et le reflux des réfugiés, nous avons cru découvrir la description de cette chambre au premier étage où elle ne connut plus le retour des saisons que par la floraison d'une branche entrevue dans l'axe de sa fenêtre, la chute des feuilles, la modification du rythme des pas sur le pavé de la rue...

« D'ici on voit les arbres de la promenade... La vue glissant droit tout le long d'une ruelle encavée, tombait comme par une meurtrière sur deux des platanes du mail qui s'accotoient aux bords de cette fente découpée à l'emporte-pièce.

Elle avait dit précédemment, dès son installation en octobre 1940 :



*Une fente entre deux maisons
Dans la rue, en face,
Me consent juste assez de place
Pour apercevoir les saisons.
Aujourd'hui, c'est un bout d'automne
Rouge, brun et vert
Que je vois et à ciel couvert
Qu'une branche jaune festonne.
Je songe aux octobres passés
Où, dans l'espace immense,
Je n'en avais jamais assez
De ce qui finit ou commence.*

La maison était étroite, biscornue, vieillotte, encombrée des souvenirs des jours heureux, les poupées de Santa-Fé, les images de Rio :

*Toute de travers, mal coiffée
Par son vieux toit qui ne tient pas,
Dans son jardin de quatre pas,
On dirait un logis de fée.
La triste fée aux doigts perclus
Que je deviens dans ma ruine,
Moi, vieillissante Mélusine,
En qui personne ne croit plus.*

Il y eut en effet beaucoup moins d'admirateurs, beaucoup moins d'amis, mais les meilleurs furent fidèles : le compositeur belge Camille Schmitt, le fils de Myriam Harry, le petit prince des jours anciens qui apportait avec soi, de lui et de sa mère, « les lumineuses tendresses », des castrogontériens choisis avec discernement, une jeune étudiante, une femme poète, un magistrat à la Montesquieu, musicien et tout aussi poète, et puis des pauvres, tout au moins des indigents que cette femme appauvrie secourait avec tact, discrétion et délicatesse.

De l'ornementation des bougies sculptées dont elle montrait la collection avec quelque orgueil, Lucie Delarue-Mardrus, après une statue offerte à saint Germain l'Auxerrois, en vint à concevoir une maquette de sainte Thérèse de Lisieux, maquette qui nous eût donné une révélation, plus exacte que l'imagerie sulpicienne, de l'ardente carmélite normande.

« Regardez, disait-elle, comme j'ai réussi la griffe du petit diable qui tient le bas de son manteau. C'est toute sa vie que j'ai résumée dans ce geste satanique que la sainte sut vaincre. »

La musique était l'enchantement de ses loisirs.

« Mes poèmes, votre musique, c'était le plus doux des accords », écrivait-elle

à Camille Schmitt ; mais la peinture prit une telle place et une telle emprise que sa dernière œuvre, *Le Roi des Reflets*, contera l'histoire d'un peintre dont la femme devint la rivale en art.

Alors que ses pauvres mains infirmes n'arrivaient plus à tenir un pinceau, elle réussit encore à créer un fond de guignol et une scène de Noël pour des enfants. Et puis, un jour, les mains, déformées par les rhumatismes, durent abandonner définitivement les pincesaux, le burin et la glaise.

Sans doute est-ce déjà son fantôme qu'elle a évoqué, elle-même, dans *Bébert*.

« N'est-ce pas une silhouette différente d'elle, et après tout, pas tellement différente, qui vient si simplement de prendre place à leurs côtés. Ne s'enveloppe-t-elle pas dans une robe de chambre bordeaux, avec, pour protéger ses mains fragiles et que la souffrance a crispées, des flots de dentelle blanche, en guise de manchettes...

« Entre les doigts, un porte-plume, un pinceau, un burin, ou tout simplement une cigarette à bout doré. »

Ce dont elle ne se dessaisit jamais, nous dit M. Belin, ce fut son crayon qu'elle réclamait encore à l'heure du suprême départ, et les cahiers, où elle consignait ses rêveries solitaires, se garnirent, au long de ces dernières années, de toute la somme des souffrances secrètes, des désillusions, mais aussi des espérances que les événements nous apportèrent.

Car, pour le témoin attentif des derniers instants que fut M. Belin, Lucie Delarue-Mardrus était surtout un poète auquel le public, trompé par tant d'œuvres à succès, n'a jamais suffisamment, à son gré, porté attention.

« Oui, elle était surtout poète : mais poète dans le sens ancien du terme avec les règles classiques, l'idée, le rythme, l'harmonie, et l'heure d'avant sa mort, elle trouva encore le courage de dicter, pour la sœur de Camille Schmitt, qu'elle appelait son ange gardien, une acrobatie poétique sur deux rimes :

*Depuis des jours, depuis des mois,
Je vous attendais, ma Laurette
Les deux rimes dont vous faites choix
Je vous attendais, ma Laurette
Je puis les dicter cette fois,
Oh ! ma patiente Laurette.
Ainsi j'attendrai. O poète,
Prête ta ferveur au poète
Depuis des jours, depuis des mois,
Voici vos deux rimes, oh ! Laurette.*

« C'est pourquoi tous ceux qui l'ont approchée et aimée, n'oublieront plus le poète qui effleura leur existence et disparut si vite, comme évanoui dans le paradis des sons. Qui ne se souviendra de sa première rencontre avec elle ? De prime abord, chacun était étonné, frappé, gêné. Son regard, le fameux regard, tellement célèbre,

brusque, impératif, brillant, presque fauve, et qu'elle-même avait nommé son regard ventouse, ce regard semblait pénétrer jusqu'au tréfonds de l'âme et mettre à jour les desseins cachés. Mais pour qui avait pu gagner une petite place dans son intimité, charme, indulgence, plus que tout, il ressentait l'Esprit, l'Esprit qui souffle à élargir, jusqu'à l'infini, le petit cabinet de travail où elle se tenait sans cesse.

« Le soir, le rideau blanc bien tiré, pour obéir aux prescriptions de la Défense Passive, entourée de ses livres amis et de tous ceux qu'elle voulait bien accueillir entre les tentures, les tapis et tous les autres objets qui rappelaient sa vie de voyageuse dans l'Ancien et le Nouveau Monde, la cigarette à bout doré à demi fumée, posée à côté de la lampe, elle feuilletait de ses doigts meurtris le cahier, et chaque fois c'était, d'une part, quelque distique gamin et sarcastique inspiré des nouvelles du jour ; d'autre part, un de ses poèmes en général assez court, plainte mélancolique et subtile d'une âme souffrante, maîtrisée par un indomptable courage moral, un chant du crépuscule dont la résonance s'apparentait à celle des vers de Heine et de son Internezzo.

« Courage, sans gloriole jusqu'au bout ; courage souriant dont la douleur physique, courage dans la détresse que lui causaient les destructions des cités normandes, Caen, Rouen, Lisieux qu'elle ne cessa jamais de chérir avec passion ; courage sous le bombardement, lorsqu'immobilisée par le mal, elle s'accrochait à sa table de travail ; courage devant les menaces de la Gestapo, parce qu'elle restait fidèle à de chères amitiés. »

Ainsi s'ébaucha *Bébert*, histoire d'une fille-garçon, sœur de *Graine au Vent*, de Ludvine et de Fleurette, elle-même mayennaise, qui enrichissait l'œuvre narrative d'un écrivain particulièrement appliqué et habile à tracer des âmes d'enfant.

Elle travaillait assidument, mais écrivait sans fièvre, suggérait souvent à d'autres des idées, ayant pour elle renoncé, en cette période difficile, à solliciter les éditeurs :

« Je suis revenue à mes jours anciens quand, jeune fille, j'écrivais des poèmes, sans idée de les jamais faire paraître et que je plongeais d'autre part dans des grimoires effarants. Je finis comme j'ai commencé : ce n'est pas si mal que ça. »

Elle mourut, tout aussi discrètement qu'elle avait vécu dans les dernières années de sa vie, et fut enterrée à Saint-Jean de Château-Gontier, alors que, dans le halètement des derniers jours de la guerre, et dans le fracas de la bombe sur Hiroshima, le monde avait les yeux tournés ailleurs, très loin de la blanche et bourgeoise ville de Château-Gontier, déjà angevine par sa douceur, qui abrita sa tombe jusqu'au transfert, dix ans après, à Honfleur, sous les pommiers blancs de son enfance.

Mais depuis, le cinéma a apporté du renouveau à l'œuvre peut-être déjà quelque peu oubliée de Lucie Delarue-Mardrus, *Graine au Vent*.

« Le printemps, écrivait-elle, est un conte bleu, très ancien, dont les générations ne sont pas encore revenues. »

Le Cardinal Suhard à Brains-sur-les-Marches

Coincidence, c'est au jour même du troisième anniversaire du couronnement de Notre-Dame-de-la-Guerche que le cardinal Suhard, nommé à l'archevêché de Paris, devint, en quelque sorte, le chef de l'Eglise de France. Ce jour-là où l'on couronnait d'or, de l'or fondu des alliances des grand-mères à catioles, l'humble Vierge à l'enfant, trouvée par un chevalier au creux d'un chêne, le métropolitain de l'église où, jadis, on sacrait les rois, était venu tendre l'éclat de la pourpre romaine sur le parcours triomphal que devait suivre la statue vêtue du manteau frangé d'hermine.

Et le prélat de confier avec émotion : « C'est au pied de Notre-Dame de La Guerche que j'ai connu ma vocation. » D'évoquer aussi les conseils et les leçons qu'il était venu chercher auprès des bons frères de cette ville.

Car si les Mayennais revendiquaient à juste titre l'ancien archevêque de Paris comme un des leurs, les gens d'Ille-et-Vilaine pouvaient aussi se prévaloir qu'il fut un peu de chez eux. Il était né, humblement, à l'abri de la forêt, aux limites des deux départements, à Brains-sur-les-Marches, ce petit bourg bocager où était né aussi Jean Cottureau, le fameux et terrible Jean Chouan.

Sur un registre lourd, aux coins ferrés, comme un psautier de couvents, où, depuis 1825, les desservants continuent de calligraphier les actes de baptême, de mariage et d'enterrement, les seules annales de ce petit pays ignoré, j'ai lu la première page d'une vie qui devait s'avérer prodigieuse. Je n'eus point longtemps à chercher, car la page était marquée d'un signet rouge.

« Mais, me fit observer M. l'abbé Vital Grousset, curé, il n'y a même pas de place pour mentionner : ordonné prêtre, nommé cardinal. » Dans la marge, en effet, il y avait une surcharge, un nom rayé, sans doute un enfant qui n'avait pas vécu ou que le petit Suhard avait devancé à l'église.

Au milieu de la page, j'ai lu :

« Le 5 avril 1874, je soussigné Aimable-René Lambert, curé desservant de

cette paroisse de Brains-sur-les-Marches, ai baptisé Emmanuel-Célestin, né le matin, du légitime mariage de M. Emmanuel Suhard, propriétaire, âgé de 52 ans, et dame Jeanne Marsollier, âgée de 33 ans, demeurant à l'Isaudière. Le parrain a été Célestin Marsollier, soldat âgé de 24 ans, et la marraine Aimée Suhard, cultivatrice âgée de 49 ans, oncle et tante de l'enfant, demeurant en cette paroisse ; lesquels ont signé au double ; le père présent a déclaré ne savoir signer. »

Le petit Emmanuel ne semblait pas né sous une bonne étoile ; six semaines après cette fête du baptême, le père mourait. Sa mère, que toujours il vénérera, va lui consacrer toute sa vie. L'enfant grandit, vite mûri, dans ce foyer sans père. Été comme hiver, il franchit les halliers et trottine par les sentiers pour arriver plus tôt à l'église y répondre la messe : de rejoindre la grand'route le mettrait peut-être en retard. De bonne heure, il a confié à son grand cousin Elie Paillard, déjà entré dans la cléricature : « Je voudrais, comme toi, être prêtre. »

Mais de vivre ainsi, enfant unique, dans une ferme isolée avec, comme seule distraction, de se rendre de temps à autre avec sa maman au marché de La Guerche, ne l'a point trop « déniché ».

« Il n'est pas assez intelligent pour faire un curé », déclare, péremptoire, le pasteur de la paroisse qui refuse net de lui « commencer le latin ».

Le cardinal Suhard était, paraît-il, le premier à évoquer ce souvenir et à sourire de cette boutade, mais le « père Michenaud », avait employé un langage encore plus direct. Gageons que ce saint prêtre n'a point perdu pour autant sa place au ciel, mais qu'il n'y figure certes pas parmi les prophètes.

Le petit Emmanuel tint bon à son idée et c'est le cousin prêtre qui lui enseigna « Rosa, la rose ».

Quand le jeune Suhard, au petit séminaire de Mayenne, commence à remporter tous les premiers prix, le père Michenaud arrive tout triomphant et proclame à qui veut l'entendre : « Ah ! mais vous savez, c'est mon élève ! » Le jeune excellentier lui, se contente de sourire ; car il ne pense même pas qu'il ait à pardonner.

Le jeune philosophe a revêtu la soutane. Au bout de la salle de ferme, on a construit une nouvelle pièce : « la chambre de l'abbé », et aujourd'hui encore, bien que les locataires aient maintes fois changé, on dit toujours « la chambre » et même quelquefois encore « la chambre de l'abbé ».

Car, dans cette paroisse de 430 âmes qu'il édifie par sa piété, le jeune Suhard est devenu pour tous « l'abbé ».

« L'abbé », il continuera d'être aussi bien lorsque, distingué par ses supérieurs pour sa vertu et ses brillantes qualités intellectuelles, il sera devenu, à Rome, l'un des meilleurs disciples du cardinal Billot, aussi bien lorsque, professeur de Dogme au grand séminaire de Laval, il viendra passer les seuls jours de vacances qu'il prenne, auprès de sa vieille mère, alors « retirée au bourg ». A Brains-sur-les-Marches, on continuera de dire longtemps encore, avec fierté et simplicité, « notre cardinal ».



La simplicité n'était-elle pas, avec une souriante bonté, le trait dominant du cardinal de Paris ?

Lorsque Mgr Suhard, déjà revêtu de la pourpre cardinalice, vint présider le couronnement de Notre-Dame de La Guerche, il ne put résister au plaisir de venir vivre quelques heures tranquilles en son pays natal. Le soir même de la cérémonie, il était là, arrivé une grande heure avant l'imposante délégation de Brains-sur-les-Marches qui, sous la conduite du curé, s'était rendue à La Guerche pour prier la Vierge, bien sûr, mais aussi pour acclamer le cardinal, leur cardinal.

Ce fut lui, alors qu'une réception grandiose lui avait été réservée, qui les accueillit avec une bonhomie souriante, avec peut-être aussi la joie malicieuse de l'enfant tant attendu qui est arrivé sans crier gare.

Il les reconnaissait tous, mais à ses amicales interpellations : « Comment vas-tu, François ? », quelques-uns de répondre, en tournant leur chapeau : « Nous ne savons plus trop comment vous parler maintenant. »

« Mais, comme avant », répondit-il, sans chercher pourtant de familiarité, car sa piété profonde en imposa toujours.

Au pays, il lui restait une cousine, M^{me} Maria Paillard, qu'il affectionnait comme une sœur, car ce fut elle qui, de longues années durant, soigna sa vieille mère.

Quand il répondait à ses lettres, il lui demandait simplement « des nouvelles du pays », s'associant aux joies et aux deuils, comme s'il était resté l'humble desservant d'une paroisse voisine.

Durant la guerre 1939-40, il n'y eut pas un soldat de Brains-sur-les-Marches à passer par Reims sans qu'il fût reçu à la table archiépiscopale. Aucun des commensaux du prélat n'eût pu s'étonner jamais de la tenue trop réglementaire de l'hôte de passage, car Mgr Suhard avait dit en le présentant : « Ça, c'est mon Brains. »

Ce fut, pour moi, un pieux pèlerinage que de me rendre à la maison natale du cardinal de Paris. Dans ce logis campagnard, il préside toujours à la place d'honneur, comme au temps où, tout jeune enfant, la disparition prématurée du père avait fait de lui le chef de famille. Les actuels occupants de la ferme, M. et M^{me} Barjounin, ont placé son portrait au pied d'un crucifix, entre deux statues de la Vierge de Lourdes.

Pieux pèlerinage encore que de parcourir ces sentiers et ces chemins creux où le jeune abbé allait réciter son bréviaire.

S'il n'avait répondu à l'appel de sa vocation, je l'eusse trouvé sans doute, par ce dimanche ensoleillé, paysan en chapeau rond, cheminant lentement en estimant ses récoltes et ne dénouant ses mains jointes derrière le dos que pour écraser une motte de terre. Il a eu souci d'un autre blé qui lève, il fut tout le temps aussi pré-occupé de la rénovation de la France : la France dont il garda à Reims le baptistère.

Le miracle n'est-il pas que ce soit ce paysan paisible du Craonnais, à la sagesse déjà tempérée de douceur angevine, porté à une sorte de primauté dans l'Eglise de France, sans jamais aucune intrigue, sans même aucune ambition, qui ait eu l'inspiration et l'audace de créer cette Mission de Paris pour évangéliser les masses.

« Il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu. »

Lui parti, il s'est engouffré une telle tempête dans la brèche hardiment percée dans le mur d'indifférence que je me sens comme écrasé et que j'entre dans l'église pour chercher un abri.

Au souvenir de l'enfant sage qui sautait les halliers pour arriver plus tôt servir la messe du vieux curé, qui le trouvait inintelligent, se superpose l'image, ne fût-ce qu'une fiction romanesque, du cardinal allant, en costume de pauvre, au bas d'une chapelle en planches, assister à la messe d'un prêtre ouvrier parmi d'autres ouvriers.

Il avait donc fallu un cœur de paysan pour retrouver tout le sens de cette parole du charpentier de Nazareth : « Misereor super turbam ».

Parce que j'ai peur de m'égarer, je me raccroche à une évocation plus solide et plus réelle de Mgr l'Evêque d'Angers, lors de l'inauguration de la statue du cardinal devant l'église de son baptême :

« Le dernier été avant sa mort, rappela-t-il, l'archevêque de Paris, qui sentait peser lourdement sur lui le poids de ses cinquante années de sacerdoce et de ses vingt ans d'épiscopat, vint prendre en Mayenne quelques jours de repos. A cette occasion, il voulut, après avoir été se confier à la Vierge de Pontmain, se retrouver encore une fois à Brains-sur-les-Marches.

« Nul ne l'accompagnait dans ce pèlerinage, que ses serviteurs.

« Il alla à l'église, celle de son baptême, au cimetière où repose sa mère, puis il s'en fut dans le village remuer quelques souvenirs d'enfance avec un vieux valet de ferme, compagnon et ami de sa jeunesse. »

C'est sans doute parce qu'il avait grandi dans une humble maison calme et douce, au milieu des champs, que ce prince de l'Eglise qui avait su ne point s'éloigner des hommes de sa race et de sa foi, eût voulu, dans la tendresse de son cœur, que notre monde redevenit moins enserré, plus humain, plus fraternel et plus habitable.

Cela, au moins, j'ai le droit de le penser.

Ambroise Paré à Laval

La gloire est chose bien friable et denrée périssable, surtout pour les savants. Ecrivains, peintres ou musiciens laissent derrière eux des œuvres qui permettent de les juger, voire de les réhabiliter ou de les tirer de l'oubli. Mais les savants ? Telle découverte, qui parut sensationnelle en son temps, devient si banale que, pour un peu, on rit de l'inventeur de n'avoir pas trouvé mieux du premier coup. Le silence qui se fait autour de son nom le sauve de ce ridicule.

Qui se soucierait aujourd'hui de savoir gré à Ambroise Paré — qu'on appela en son temps « l'Hippocrate de la chirurgie » — d'avoir su arracher avec des tenailles de maréchal-ferrant un bout de lance logé entre l'œil et le nez de François de Lorraine, duc de Guise ; d'avoir su, entre une porte et une échelle, réduire une luxation et d'avoir remplacé par la ligature des vaisseaux la cautérisation à l'huile chaude ? Tout juste si on se rappelle : « Je le pansay, Dieu le guérit ! »

Sans Bonaparte qui envoya le professeur Lassus promettre *urbi et orbi* et par voix de crieur 1.800 francs à tout Mayennais qui prouverait sa filiation avec Ambroise Paré, c'est à peine si la ville de Laval pourrait se prévaloir aujourd'hui d'avoir donné naissance au père de la chirurgie moderne. En dépit de l'offre alléchante, personne d'ailleurs ne se dérangea.

En trois siècles, on avait totalement oublié l'apprenti barbier devenu conseiller et premier chirurgien de trois rois, de Henri II à Henri III, en passant par Charles IX, se le léguaient comme un bien de famille et qui, de plus, avait pris soin de laisser un ouvrage, *De la manière de traiter les plaies d'arquebuses*, de consigner ses observations en plus de vingt-huit livres traduits en plusieurs langues et même de parler de la chirurgie, sinon en latin qu'il ne connaissait pas, du moins en vers :

*Ce livre maintenant que je mets en lumière
De mon art l'héritier, contient tous les secrets
Que jadis, bien au long, les Arabes et les Grecs
Ont laissé par écrit à la race dernière.*

S'il vaut mieux quelque peu oublier, sur le plan littéraire, que celui qui tenta de mettre la chirurgie en vers, fut le contemporain de Ronsard et de Rabelais — qu'il dut connaître comme curé de Meudon, où lui-même avait une vigne et un vide-bouteille —, la statue, due au ciseau de David d'Angers et érigée à Laval par souscription nationale à la gloire de « l'illustre chirurgien », n'en rappellera pas moins, par l'emblème de l'arquebuse et d'une pile de livres, cette double activité de chirurgien aux armées et d'écrivain fécond. L'oubli de trois siècles était réparé.

C'est en effet aux portes de Laval, au hameau du Bourg-Hersent, aujourd'hui annexé au quartier d'Avesnières, qu'Ambroise Paré naquit vers 1510. Son père était-il valet de chambre-barbier chez un comte de Laval, ou coffretier-malletier ? On n'en sait trop rien.

Toujours est-il que la maison natale devait être pour lors confortable, puisqu'on l'appellera pompeusement le château d'Ambroise Paré et, qu'en dehors de la réussite d'Ambroise, les frères et sœurs seront convenablement casés, puisque l'un sera chirurgien à Vitré, l'autre coffretier-malletier à Paris et que la fille épousera aussi un barbier-chirurgien.

Si l'on en croit ses biographes, Ambroise Paré manifesta de bonne heure une vive intelligence, ainsi qu'un profond désir d'apprendre et il donna des signes évidents de vocation. Un jour que, dans une bande d'enfants, l'un d'eux avait fait une chute sur une pierre, se faisant une large blessure au front, tous les autres s'enfuirent épouvantés, le croyant déjà mort. Seul, Paré demeura, lavant la plaie, bandant soigneusement la tête, chargeant le blessé sur son dos et allant le mettre au lit.

Mais les écoles étaient rares et le père Paré avait dû lui-même apprendre à lire à son fils dans les quelques livres qu'il possédait. Bientôt, on le confia à un prêtre du nom d'Orsey pour qu'il lui enseigne le latin et les sciences. Mais le prêtre emploie son élève à sarcler le jardin, panser la mule et casser le bois, croyant de bonne foi que le fils du barbier n'aurait jamais besoin de latin pour faire un bon ouvrier.

Ainsi Ambroise ne saura jamais ordonner un clystère en latin, pas plus que « saignare, coupare, purgare » et peut-être, en effet, ce sera chose bonne, car il essaiera de faire beaucoup mieux.

En secret, pourtant, il puise dans la bibliothèque du chapelain et un chirurgien de Laval, du nom de Vialot, qui vient souvent voir le prêtre, estime qu'Ambroise peut faire mieux que caudataire de chanoine. Voilà Ambroise assistant chirurgical, comme on dirait aujourd'hui. Bien sûr, son travail consiste à nettoyer les instruments, à tenir les patients, à faire les pansements, mais, en l'absence du maître, il est admis à saigner.

« O bonne, ô sainte, ô divine saignée », dira du Bellay. C'est la panacée du siècle.

En 1525, Ambroise Paré va à Angers faire un séjour dont on ne connaît pas bien la raison. Sans doute, Vialot l'a-t-il envoyé faire un stage chez un confrère. Le



vendredi saint, il observe l'artifice d'un « gueux de l'ostière », qui avait épinglé à son pourpoint le bras puant et infect d'un pendu et demandait l'aumône. Un peu après, il remarque au même endroit « un gros maraud » qui contrefait le ladre.

Revenu à Laval, il entre à son tour chez le seigneur du Bourg-Hersent comme barbier-chirurgien, et c'est pour accompagner la femme de son maître qu'il va pour la première fois à Paris. Il s'arrangera pour y rester. Il entre à l'Hôtel-Dieu où il aura, dit-il, « le moyen d'apprendre beaucoup d'œuvres de chirurgie sur une infinité de malades, ensemble l'anatomie sur une grande quantité de corps morts ».

L'ordinaire des apprentis barbiers n'était guère tentant. D'après un compte de 1572, on leur donnait « une chopine de vin et une miche bise avec un pied de mouton au matin, et de nouveau une chopine de vin et une miche bise au soir ». Et, dès le chant du coq, ils avaient à courir entre les rangées infernales de lits, encombrés de mourants et de malades, à aider les chirurgiens à répondre aux appels de la prieure et, entre temps, tondre quelques chevelures ou quelques barbes pour se faire quelques pratiques.

Paré travaille beaucoup, avec une énergie farouche d'apprendre et il se fait la main.

Mais les clercs qui s'occupent de médecine ont un profond mépris pour les manuels et chirurgiens de robe courte. Les barbiers sont limités au pansement des clous, anthrax, bosses, à l'exclusion de toute plaie ouverte.

Notre Lavallois, désormais diplômé barbier, sera bien inspiré d'aller demander à la vie des sièges et des camps cette renommée que ne peuvent lui conférer, par manque de latin, le bonnet d'écarlate double teint, les gants à houpette violette et la robe longue.

L'armée en guerre est une bonne école pour les chirurgiens. Et lui-même en convient : « S'il eût été prince, le malade n'eût pas réchappé à cause qu'il n'eût voulu souffrir ce que l'art commande et que les chirurgiens n'eussent pas fait leur devoir. »

Il est d'abord attaché à la personne de René de Montjean, colonel général des gens de pied, et, avec lui, il part pour l'Italie. Au pas de Suze, il pratique la première désarticulation connue du coude. Après la prise de Turin et la mort de son protecteur, il rentre en France avec la recette d'une huile de petits chiens bouillis, qui devait avoir mille vertus.

En passant par Paris, il épouse la fille d'un valet chauffe-cire, Jeanne Mazelin, et, sans beaucoup s'attarder, le voilà reparti avec M. de Rohan au siège de Perpignan. Là, il imagine une nouvelle manière de rechercher les projectiles en faisant tenir le blessé dans la position où il était, quand l'arquebuse le « navra ». Un tour en Hainaut avec François I^{er}, en Bretagne, où il séjourne à Landerneau, et, par Paris, il rejoint Landrecies, assiégé par les Impériaux. C'est là qu'il tente, pour la première fois, la ligature des artères, faite d'huile bouillante pour arrêter l'hémorragie.

C'est à Boulogne qu'il retire une pointe de lance de la tête de François de

Guise. Les autres chirurgiens n'osaient pas toucher à ce grand seigneur. Paré arrive, met le pied sur la tête du duc et, s'arc-boutant, arrache la pointe de lance avec une tenaille.

De Guise restera « le Balafre », mais Paré est nommé premier chirurgien d'Henri II. Partout on le demande et sa seule présence dans une ville insurgée suffit à ranimer le courage des combattants. Aussi le supplie-t-on de rejoindre les troupes assiégées dans Metz. Avec 1.500 écus, il achète un capitaine italien, passe dans les lignes des Impériaux et entre en triomphe dans la ville.

« Le lendemain de ma venue, dit-il, je ne faillis d'aller à la brèche où je trouvai tous les princes et seigneurs et me reçurent avec une grande joie, me faisant cet honneur que de m'embrasser et de me porter dans leurs bras, ajoutant qu'ils n'avaient plus peur de mourir, s'il advenait qu'ils fussent blessés. »

Fait prisonnier à Théroouanne-sur-la-Lys, il se déguise en ramoneur de cheminées pour échapper à la rançon, mais, à la vue de six blessés français, il ne peut s'empêcher de leur porter secours et il est découvert. Le duc de Savoie, informé de sa présence, lui demande de passer à son service. Paré refuse avec dignité et même avec dédain.

« Ceste mienne response entendue par le duc de Savoie, il se coléra aucunement et dit qu'il me fallait envoyer aux galères. »

L'affaire, toutefois, tourna bien pour Ambroise Paré ; le duc de Savoie fit cadeau du chirurgien récalcitrant à M. de Vaudeville. Ambroise Paré donna à celui-ci quelques soins heureux et recouvra sa liberté.

Il revient à Paris, où le récit de ses exploits l'a précédé et où sa célébrité est telle qu'au Collège Saint-Côme, un jury favorable et faisant fi du latin, lui confère le bonnet de docteur. Les « chirurgiens lettrés » le nomment prévôt de leur compagnie et, désormais, il va donner ses consultations, *gratis pro Deo*, dans le charnier de l'église Saint-Cosme et Saint-Damien. Il est adroit et expérimenté en de nombreux procédés opératoires. En 1561, il se fracture deux os au-dessus de la jointure du pied et il commande lui-même les gestes du chirurgien chargé de le soigner ; il invente un appareil à contention que les orthopédistes modernes ne renieraient pas.

Sa réputation grandit encore, mais au point, cette fois, qu'il soulève des jalousies, surtout qu'il ne craint pas de s'attaquer aux remèdes à la mode et qu'il monte parfois de vrais canulars d'étudiants d'aujourd'hui, telle l'histoire de ces grenouilles, dont il « libéra » un malade imaginaire. Pourtant, il s'apitoie sur le sort des malades, se montre « social », encore qu'on n'emploie pas le mot, humain si l'on veut, et est soupçonné d'huguenotisme.

Les attaques virulentes commencent à émouvoir le bon vieillard.

« Il est bien séant aux jeunes gars pour faire preuve de leur esprit, éloquence et doctrine, de discourir des points problématiques librement.

« Et aux gens de mon âge de s'arrêter à la vérité, tellement que l'on ne s'en départe aucunement.

« Pourvu que l'un et l'autre se fassent sans pique, rïotte, blâme et offense de son prochain. »

Trois quarts de siècle, il aura travaillé sans répit et sa réussite serait celle, aujourd'hui, d'un pédicure ou d'un rebouteux qui rentrerait à l'Académie de Médecine. On peut toujours le jalouser ; lui-même nous livre ce conseil :

« Il reste plus de choses à chercher qu'il n'y en a de trouvées ; il ne faut pas nous reposer ou nous endormir sur le labeur des anciens, comme s'ils avaient tout su et tout dit ; les anciens nous servent seulement d'échauguettes pour voir plus loin. »

Tel fut, sans doute, le secret du petit barbier lavallois.

Paul Harel à Echauffour

« Le joli village de Saint-Evrault... N'allons pas plus avant, car j'ai beau essayer, ma plume se refuse à le décrire. Est-il donc au-dessus de toute description ? Est-ce une merveille si surprenante ? Point du tout. Ce n'est qu'un aimable coin de Normandie et un délicieux paysage de France. Mais le souvenir de M. Harel qui, soit en prose ou en vers, a peint de si vives couleurs et avec des expressions si heureuses son bourg, son auberge, sa forêt giboyeuse, les herbages et les champs, et tout le frais pays d'Ouche, ce souvenir monte sans cesse à mon esprit et m'enlève tout désir de lutter avec un si bon écrivain... »

« Oui, devant ce beau génie et cet homme singulier, poète gourmand, dévot, causeur plein de verve et d'esprit, hôte incomparable, âme grande et noble, comme l'avait discerné son évêque, sous une figure de caprice et de frivolité, chasseur élégant et passionné, aubergiste de fantaisie, comme on est berger de nos jours avec mille livres de rentes, gentilhomme véritable sans en porter le nom, je ressens toujours de la surprise et de l'admiration... »

Ainsi, dans *L'Amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*, le délicieux Maurice Brillant qui s'y connaissait autant en gourmandise qu'en poésie, en art qu'en cuisine, nous présentait-il le poète aubergiste Paul Harel, prenant à peine le soin de déformer le nom et se bornant à placer à Saint-Evrault l'auberge d'Echauffour.

Sans doute, le père de *Sylvain Briollet* romance-t-il à peine, dans ce chapitre du passage en Normandie d'une tournée théâtrale, la fantaisie qui prit un jour à Paul Harel, après l'échec à l'Odéon de son drame *L'Herbager*, violemment et injustement attaqué par la critique, de faire venir à Echauffour la troupe de la Comédie Française pour régaler ses compatriotes de théâtre, donnant lui-même la réplique à Sylvain, et faire jouer aux comédiens « le doux et rude combat des verres et des assiettes, des couteaux et des fourchettes ».

Pauvre Paul Harel, cela avait amusé qu'il fût aubergiste quand il se risqua à

publier ses premiers vers, *Sous les Pommiers*, dans les revues d'Argentan et qu'Octave Mirbeau le découvrit, mais quand il s'avisait de devenir pour de bon poète et écrivain, on ne voulut plus, à l'exception de quelques amis fidèles et sûrs, le prendre au sérieux. Il est vrai qu'il s'était plu à entretenir lui-même cette légende :

« Bah ! dit M. Harel, j'ai fait cette année quelques chansons, odes ou sonnets, ni meilleurs, ni pires que les anciens. En revanche, j'ai inventé, ou du moins amélioré deux potages et quatre ou cinq ragouts. »

Bien sûr, il était surtout cuisinier en recettes poétiques :

*Au dehors, le brouillard vous happait à la gorge,
Ma cuisine au dedans flambait comme une forge.
Aux cendres du foyer, le pot au feu normand
Sommeillait comme un juste et ronflait en dormant...
Les rognons affolés frétilaient dans la poêle...
Palpitant, crépitant et crevant sur le gril,
Les boudins sifflaient mieux que merles en avril,
Les tripes sanglotaient tout bas dans leurs terrines :
Des fumets nourrissants montaient dans leurs narines,
Le gigot se vautrait sur les oignons confits,
Les poulets écrasaient leur lit de salsifis.
Et les deux ris de veau, couchés dans leurs coquilles,
Semblaient en mijotant caresser les morilles.*

Mais en hôtellerie, à l'auberge du Grand Saint-André, il n'était que trop poète. A la croix suspendue à une barre de fer en guise d'enseigne, il avait ajouté une feuille de laurier, et s'il se plaisait à régaler de carpes frétilantes, de canards gras-souillets, de cailles potelées, de dindons blancs de peau, de pigeonneaux veinés, de bécasses en croûte ou de gibiers rouges, arrosés de vins clairs et chauds, comme le génie gaulois, les herbagers fins baffeurs, les hobereaux bonnes fourchettes, les veneurs affamés, les préfets aux champs habiles à modifier la géographie de leurs départements avec une carte des vins, les commis-voyageurs bons vivants, sans beaucoup d'autre profit que l'inspiration pour écrire *Rimes de Broche et d'Epée*, *Gousses d'ail et Fleurs de serpolet*, il recevait, avec le même faste, autour des mêmes tables, jalonnées de pichets normands et fleuries d'assiettes rouges de Lisieux, les arracheurs de dents, les tireuses de cartes, les gueux, les baladins, pour le seul écot d'une chanson, d'une bonne histoire ou pour le seul plaisir de voir leur figure s'épanouir, leurs yeux s'allumer.

« Car, en cette auberge chrétienne — où depuis longtemps la gourmandise avait été rayée de la liste des sept péchés capitaux et réhabilitée aux dépens de la bêtise ou de l'hypocondrie, bien plus perverse ou bien plus néfaste — on songeait d'abord à la satisfaction, au bonheur physique et moral des clients. »



Ne raconte-t-on pas à Echauffour qu'un jour même, après que l'enseigne eût été décrochée, Paul Harel s'amusa à recevoir avec la meilleure grâce du monde un client aussi exigeant qu'affamé. Ce fut seulement aux premiers rots que le convive, cette fois repu, commença de se soucier si l'addition n'allait pas être trop douloureuse. « Mais c'est pour rien, dit Paul Harel, heureux comme d'un bon tour qu'il aurait joué, car vous avez été mon hôte. Je vous ai servi ce que vous m'avez demandé, mais je ne tiens plus hôtel... »

Car, vous pensez bien qu'à un tel régime, et même au temps des repas à vingt-cinq sous, la situation était devenue désastreuse pour le poète aubergiste.

Que lui importait d'ailleurs. S'il eût jamais rêvé de vendre son pas-de-porte avec bénéfice, c'eût été pour s'installer hôtelier à Bethléem :

*J'aurais voulu tenir l'auberge
De Bethléem au temps jadis,
Afin d'y recevoir la Vierge
Et le maître du Paradis.*

.....
*J'aurais dit aux marchands, aux scribes :
Vous allez partir à l'instant ;
Je veux bien essayer les bribes
De vos injures en sortant.*

.....
*Ayant expulsé la cohorte
D'un geste sûr et d'un ton bref
J'aurais dit, penché sur la porte :
« Entrez donc, Monsieur Saint Joseph. »*
.....
*« Entrez donc, Madame Marie... »
Plus loin, pliant encore le dos,
Du beau lit à l'hôtellerie
J'aurais écarté les rideaux.*

.....
Durant un essai de mise en gérance de son auberge, il était allé à Paris fonder et diriger *La Quinzaine*. La revue durera seize ans, avant d'être condamnée pour modernisme, mais lui n'y restera guère que dix-huit mois. Il revient à Echauffour qu'il ne quittera plus que pour quelques rapides voyages à Paris, où il conservera jusqu'à sa mort de solides amitiés : Alfred Poizat, Maurice Brillant, Jean des Cognets, Gaëtan Bernoville, Haraucourt, ou pour aller rendre visite à l'évêque de Sées qui, ne sachant ni boire, ni manger, lui inflige d'avaloir d'affreuse piquette. Il mène la croisade contre la désertion des campagnes et il entend payer d'exemple.

*Les branches ont ployé sous la charge des pommes,
Mais l'arbre couronné ne sait pas défaillir,
Un jour, plein de fruits mûrs, il attendra les hommes
Et ne verra pas ceux qui devaient les cueillir.*

Désormais, sa vie se cantonnera aux limites d'un bourg, mais que de choses il saura y voir. Et puis, la forêt est toute proche et c'est un merveilleux livre d'images. De bonne heure, il court les sentiers, et la chasse, à l'automne, n'est guère pour lui qu'une longue promenade ou un patient affût.

« Monsieur Paul, il a l'air de se promener comme ça ; mais il paraît qu'il travaille beaucoup. »

Mais oui, il travaille beaucoup et déchire souvent le premier jet des vers qu'il a rimés ou des contes qu'il a écrits. Son court voyage à Paris lui a permis de se mêler aux symbolistes et sa poésie s'est affinée ; son inspiration s'est élevée au-dessus de la fumée des rôtis, et maintenant qu'il n'est plus tournebroche, il est davantage orfèvre et ciseleur de vers.

L'auberge du Grand Saint-André est devenue une sorte de manoir de la poésie. Paul Harel est peut-être resté gourmand, mais cupide, certainement pas. Et il n'a guère souci du profit ; on lui reproche même d'abandonner ses enfants aux travaux des champs, cependant que lui joue gentiment au gentilhomme des lettres.

Avec un tambourin mieux tendu et plus sonore, il attirerait peut-être l'attention sur lui, mais il n'en a cure. Dans son ascendance, il y a des meuniers et des seigneurs, gens qui aiment flâner et, avant tout, être libres.

Pourtant, les œuvres naissent, en vers ou en prose, réservées peut-être, comme les plats de son auberge, à quelques fins connaisseurs, qu'ils soient pauvres ou riches, lettrés ou primaires, pourvu qu'ils aient des papilles et qu'ils sachent goûter. Après *Les Heures Lointaines* (en 1902), il publie *En Forêt* (1908), *Chansons de Chasse* (1911), *Poèmes mystiques et champêtres* (1914), *Devant les Morts* (1918), *La vie et le mystère* (1921). Dès 1894, il a publié ses premiers *Souvenirs d'Auberge*, qu'il reprendra en 1922, après *A l'Enseigne du Grand Saint-André* (1908), *Hobereaux et Villageois* (1911), laissant en manuscrit à sa mort *Figures et Musiques lointaines*.

Après le théâtre, il s'essaiera, avec moins de bonheur que pour les contes, semble-t-il, au roman : *Le Demi-Sang*, *La Hanterie*, *Gorgeusac*, *Madame de la Galaisière*, *La Marquise de Fleuré*.

On a pu dire que *Les Souvenirs d'Auberge* faisaient penser parfois aux *Lettres de mon Moulin*. C'est très suffisant comme éloge, encore que Paul Harel en ait reçu bien d'autres et de très qualifiés.

Pourtant, quand il mourut en mars 1927, la Normandie ignore qu'elle perdait son grand chanteur. On avait quelque peu oublié le poète pour ne se souvenir que de

l'aubergiste trop bon prince. Aujourd'hui, à la place de l'enseigne accueillante, j'ai trouvé sur la façade de l'auberge, à fronton triangulaire, la triste pancarte : « A vendre ».

M^{me} Paul Harel, complètement aveugle, a dû quitter Echauffour pour se retirer près de parents dévoués.

*L'ombre des nuits défait la leur des couchants,
Un voile symbolique enveloppe la tombe
Du poète sans gloire endormi sous les champs.*

Qu'importe, puisque ce poète fut un homme heureux par sa fidélité aux trois ambitions : vivre modeste mais sage dans un village, défendre une idée et de se réfugier dans une âme.

Et heureuse époque où un poète nourrissait à la même table les voyageurs de commerce, les herbagers, les gentilshommes campagnards et les gueux !

Barbey d'Aureville à Saint-Sauveur-le-Vicomte

Sept villes de Grèce revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître Homère. François-René de Chateaubriand et Barbey d'Aureville ont chacun deux maisons qui se glorifient d'avoir entendu leurs premiers vagissements.

La maison paternelle de Barbey d'Aureville était, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, rue Bottin-Desyilles, « une rue sèche et grise entre deux files de maisons grises », mais il naquit à l'improviste le 2 novembre 1808, à trois cents pas de là, place du Fruitier, dans la demeure d'un grand-oncle, le chevalier de Montressel, chez qui sa mère était allée faire une partie de whist.

M^{me} de Chateaubriand aussi, prise des premières douleurs, alors qu'elle se trouvait sur le Grand Bé à Saint-Malo, aurait eu tout juste le temps de gagner la cuisine d'une maison amie pour mettre au monde François-René. Ce n'est d'ailleurs point la seule analogie avec Chateaubriand dont Barbey se réclamera. Comme lui, « enfant sans couleur, sans regard et sans voix », il naîtra un jour de grande tempête, ce qui mieux est, en la nuit vigile de la fête des Morts, alors que la plainte du glas se mêle aux hurlements du vent.

« J'ai toujours cru que le jour de ma naissance — je suis venu un jour d'hiver sombre et glacé, le jour des soupirs et des larmes — dont le nom est marqué d'une prophétique poussière... Oui, j'ai toujours cru que ce jour répandrait une funeste influence sur ma vie et sur ma pensée. »

L'amie de sa mère qui, réparant une négligence fatale de la matrone, l'empêcha de mourir au bout de son sang, ne le sauva que pour lui infliger, par la suite, le tourment de son premier amour secret d'adolescent.

Comme Chateaubriand, il aura un père morose et sombre, autoritaire moins encore que tétu, aigri par de multiples déceptions, un grand-père qui aura passé dix

ans de sa vie « à se promener de long en long dans ses appartements en enflade, les mains derrière le dos et sans dire un seul mot » ; tandis que sa femme, une sainte qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre et ne se serait pas même permis de respirer un peu haut » ; une mère qui allait et venait, songeuse et solitaire, toujours dans le même coin du jardin, « le long de l'espallier des pêches dans l'allée à droite du parterre ».

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, si Chateaubriand a affirmé : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis », Barbey d'Aurévilly eût pu en dire autant de Saint-Sauveur-le-Vicomte, et aussi de Valognes, qui resta pour lui « la ville morte des souvenirs, dont les pavés sont des tombes ».

Mais qui est Barbey d'Aurévilly ? Un roulier de Normandie avec sa limousine à l'épaule, un dandy excentrique, portant gilet rouge ou vert sous sa redingote juponnée, un Don Quichotte, laché, une plume en guise d'épée à la main, le « gladiateur du bien dire », le « Connétable des Lettres », le « dernier grand seigneur ». Derrière toutes ces images que le bombardement de Saint-Sauveur-le-Vicomte a ensevelies sous les décombres du musée aurévillien, un des plus grands écrivains français, « un romancier aux créations inoubliables, digne d'être rapproché en plus d'un point de Balzac, son ami et son maître ».

Saint-Sauveur-le-Vicomte n'est pas Combourg au temps de l'armateur devenu vieux et quinquagénaire, dur avec ses vassaux, détesté par eux. Dans cette bourgade avenante et tranquille, « Mon-sieur Jules » n'eut pas une enfance trop pénible. Il n'a pas été longtemps claquemuré dans la Chambre Jaune, encombrée d'une haute armoire de chêne qui montait jusqu'aux poutres du plafond, avec des livres dans tous les panneaux et un grand lit à rideaux rouges. Il trouvait partout porte ouverte. De bonne heure, il a commandé au jardin « l'armée » de ses trois frères à cheval sur un bâton. Puis il s'est évadé pour aller jouer avec les garnements de son âge, ou bien il s'est glissé parmi les grandes personnes prêtant l'oreille à leurs conversations, à leurs récits ou à leurs bonnes histoires normandes.

Il est le petit-fils favori de sa grand-mère paternelle, née la Blairie, et son oncle Jean, « Hercule Normand », aussi beau que fort, aussi discret que courageux, également à l'aise au coin du feu et sur un champ de bataille, le choie et lui confie ses exploits parce qu'il a décelé en lui un vrai Barbey. Sa vieille bonne, Jeanne Roussel, « une tête originale qui a soufflé sur la mienne dans mon enfance et y a laissé toutes sortes de dictons populaires », lui conte des histoires, les exploits des « chauffeurs » et des chouans et l'initie tout naturellement au folklore :

*Tire-lire-lire, ma cache étrille,
Tire-lire-lire, raccomod'lan.
Tire-lire-lire, j'n'ai pas d'aiguille !
Tire-lire-lire, achète-z-en,
Tire-lire-lire, j'n'ai pas d'argent...*



De bonne heure, il explorera le Cotentin, ses prairies à bestiaux, ses bois taillis, ses clochers à bâtières, ses poivrières grises de manoirs, en se rendant en carriole jusqu'à Carteret où il découvre la mer « que je pourrais orthographier ma mère, dira-t-il plus tard, car elle m'a reçu, lavé et bercé tout petit ».

Il reviendra, écrivain, dans cette maison au ras des flots et fera de cette demeure le « Nid d'Alcyon » d'une *Vieille Maitresse*.

Au petit collège de Saint-Sauveur-le-Vicomte, fondé par l'abbé David de Boival, dans un immeuble face à la maison de ses parents, il n'a pas été un très bon élève et il s'y est ennuyé. Le goût des études lui viendra plus tard, quand il sera à Valognes, chez son oncle, le docteur Pontas du Ménil, assidu aux leçons d'un maître distingué, M. Groult. Alors, il se passionne pour Corneille, Chateaubriand, lord Byron, et il rêve de devenir « le Walter Scott du Cotentin ». A dix-sept ans, ses études n'étaient point trop avancées, sauf en poésie à laquelle allaient ses préférences. Pourtant, plus que de lauriers, il rêvait d'uniformes à brandebourgs, chamarrés d'or, d'allures martiales, de chevauchées épiques, et il songeait à sangler ses 1 m. 95 dans un uniforme de dragon. Mais le vieux chouan qu'était son père n'aimait guère plus Louis XVIII que Napoléon, et enrageait à penser que son fils pourrait être soldat du roi podagre. Jules Barbey regretta toute sa vie de n'avoir pu réaliser son rêve et, plus tard, il dira : « Je serais maintenant le maréchal d'Aurévilly. »

Ses études terminées au collège Stanislas à Paris, il s'inscrit à la Faculté de Droit de Caen. Après une première année triste et morne, il retrouve ses condisciples de Stanislas : Gaudin de Villaine, Victor Fleury, le poète Amédée Renée, le musicien Sardo, un peu plus tard Maurice de Guérin, en déroute de la Chênaie, et dont il pensera un moment épouser la sœur. C'est alors aussi qu'il se lie d'amitié avec celui qui sera son plus fidèle correspondant, le libraire Trébutien, « tête de Siméon le Stylite, œil vif et profond, front remarquable ».

Barbey s'essaye dans le journalisme, fonde lui-même un journal, ce qui le brouille avec son père, et décroche sa licence en droit « par trois blanches-rouges et une rouge » sur les quatre boules rituelles. Nanti par héritage d'une rente viagère de 1.200 francs, il partira cette fois à la conquête de Paris.

Mais autant que le lui permettront ses rapports tendus avec sa famille, il reviendra à Saint-Sauveur-le-Vicomte et il évoquera à chaque fois ses souvenirs d'enfance :

« Les objets extérieurs, mais surtout une pierre et un poirier qui n'ont pas changé depuis mon enfance, m'ont rappelé les jours passés. »

Le dimanche, il se fait éveiller pour la messe de six heures : « La nuit dure encore à cette heure, dans la saison où nous sommes, et j'aime cette messe dans l'obscurité. On voit le jour blanchir peu à peu les vitraux de l'église ; l'autel seul est

éclairé par les cierges, le reste est dans l'ombre. A peine si l'on distingue les femmes d'ici, le capuchon de leurs mantelets sur leurs têtes. Tout cela a un caractère mélancolique qui me touche. C'est aussi une impression d'enfance. »

Il prend moins de plaisir que durant son enfance aux caquetages de sa parenté et de la bourgeoisie de Saint-Sauveur : « S'habiller, babiller, se déshabiller, voilà une partie des graves occupations d'ici. » Il préfère parcourir la campagne à cheval et faire quelques franches lippées avec les paysans. Il est tout heureux de raconter : « J'ai bu plus que ces Normands grands buveurs. Ils s'étonnaient qu'un efféminé de ma taille, un damoiseau de Paris, résistât mieux qu'eux aux liqueurs fortes. »

Quand il s'ennuie, il va à Coutances, « une ville morne quoiqu'épiscopale, aux rues humides et étroites », voir son frère séminariste et lui lire ses manuscrits, ou à Caen rejoindre cette mystérieuse et fidèle amie qu'il aime toute sa vie et n'épousa jamais, de la faute d'un veto paternel.

Par delà l'amour de son Cotentin, Walter Scott reste toujours son ambition et son modèle. « On se demande ce que l'auteur des *Chroniques de la Canongate* aurait fait des chroniques de la chouannerie, si, au lieu d'être écossais, il avait été breton ou normand », écrit-il dans la préface de *l'Ensorcelée*, le premier paru d'une série de romans « qui vont suivre et dont les guerres de la chouannerie seront le décor quand elles n'en seront pas le sujet » : *Le Chevalier des Touches*, *Le Prêtre marié*, *Un gentilhomme de grand chemin*, *Une tragédie à Vaubadon*.

Réconcilié avec son père, par la médiation de « l'Ange Blanc », une autre fidèle amie, il revient quelque temps « dans cette maison mélancolique qui pourrait passer pour un monastère », où son frère Léon, l'audiste, tousse au coin du feu.

Le soir venu, il va rôder dans le bourg de son enfance. « Il me prit d'aller faire un pèlerinage nocturne à tous les coins de Saint-Sauveur et de revoir cette bourgade qui n'est plus qu'un fantôme pour moi à la lumière des fantômes. J'ai compté les rides de ces maisons que le temps a sillonnées comme des visages et entre lesquelles j'en voyais de nouvelles atroces de jeunesse et de nouveauté... »

Dans Saint-Sauveur-le-Vicomte, atrocement marqué par une guerre qui a pourtant respecté la maison, et la tombe de Barbey, au pied de l'ancienne forteresse féodale, fort ébréchée, de Nêel-de-Néou, il nous semble que c'est ce pèlerinage que nous avons fait, en compagnie du fantôme du « Connétable », à la terre encore endolorie de ses premiers songes et de ses derniers rêves ».

P. P. C.

En quittant la maison du Connétable des Lettres, nous allons clore ce pieux pèlerinage qui, en une sorte de Tro-Breiz élargi, nous a mené des Marches de Bretagne à la presqu'île du Cotentin, par les chemins de douaniers, à travers les landes morbihannaises et le marais vendéen, au long de la vallée de la Loire, des plus grandes villes aux plus humbles hameaux dont ils sont parfois la seule illustration, jusqu'au seuil de ces écrivains et poètes qui nous charmèrent un jour, sans que nous sachions d'eux rien d'autre que leurs noms.

Noms désormais célèbres ou déjà quelque peu oubliés ; qu'importe, c'est sur-tout leurs âmes que nous voulions retrouver.

Quête du Graal, puisque quête de la poésie.

L'avons-nous découverte, ou bien comme cet enragé chercheur d'or que fut le père de Villiers de l'Isle-Adam, ne vous laisserai-je que brindilles de paille, qu'un nid encore tiède dans le lierre d'une tour écroulée ?

Peut-être n'ai-je fait que le tour de mon rêve ? En toute sincérité, du moins, je vous ai livré mes signes de piste. Les écrivains qui, un jour, vous enchantèrent, surent toujours choisir leur « corps mort » ou leur tour de guet, puisque, sans que nous en ayons fait la démarcation, les collinettes mauves, les terres et les bois les inspirèrent autant que la mer sans cesse recommencée.

A retrouver les sites qu'ils choisirent, au moins ne serez-vous pas déçus.

En un temps où l'on nous détaille le trousseau des artistes, où l'on nous les montre dans leur cuisine, ou dans leur baignoire, ne trouvez-vous pas aussi sain d'être allés voir comment d'autres, qui n'attendaient pas le photographe, taillaient leurs rosiers ou faisaient éclore les couvées.

Et puis, vous aurez rencontré celle à qui ils demeurèrent le plus fidèles, celle qu'ils aimèrent peut-être sans rupture : leur maison.

Table des Matières

	PAGES
Avant-propos	7
Lecote de Lisle à Rennes	11
Paul Féval à Rennes	17
La Marquise de Sévigné aux Rochers	23
Féli de Lamennais et ses disciples de la Chénale	27
Chateaubriand à Combourg	35
Jeanne Jugan des Petites-Croix en Cancale	43
Théo à la Tour du Vent	49
Collette à Rozven, en Saint-Coulomb	57
Victor Hugo à Guernesey	61
Roger Verce! à Dinan	69
Marie-Paule Salonne à Plancoët	77
Jean Richepin et Raoul Ponchon au Val-André	85
Villiers de l'Isle-Adam à Saint-Brieuc	89
Anatole Le Braz à Port-Blanc	95
Ambroise Thomas à l'île Illic	99
Charles Le Goffic à Trégastel	103
Conrad à l'île Grande	107
Tristan Corbière à Roscoff	111
Saint-Pol-Roux à Camaret	119
Loti à Rospenden	125
Gauguin et les Nabis à Pont-Aven	129
Brizeux à Arzano	133
Gyp à Mériadec	141
La Comtesse de Ségur à Pluneret	147
Zénaïde Fleuriot à Locmariaquer	151
Lesage et Marie Lefranc à Sarzeau	155
Jules Verne à Nantes	161
Clemenceau à Saint-Vincent-sur-Jard	169
Jenn de la Brèle à Cizay-la-Madeleine	173
Lucile Delarue-Mardrus à Château-Gontier	177
Le Cardinal Suhard à Brains-sur-les-Marches	183
Ambroise Paré à Laval	187
Paul Harel à Echauffour	193
Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte	199
P. P. C.	203

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BRETONNE
38, RUE DU PRÉ-BOTTÉ
A RENNES (I. - ET - V.)
LE 31 JUILLET 1957

**Pèlerinages littéraires
aux demeures des écrivains
et poètes de l'Ouest**